BnF Gallica

Au Caucase... / Eugène de Groote

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

Groote, Eugène de. Auteur du texte. Au Caucase... / Eugène de Groote. 1891.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :
- La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.
- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

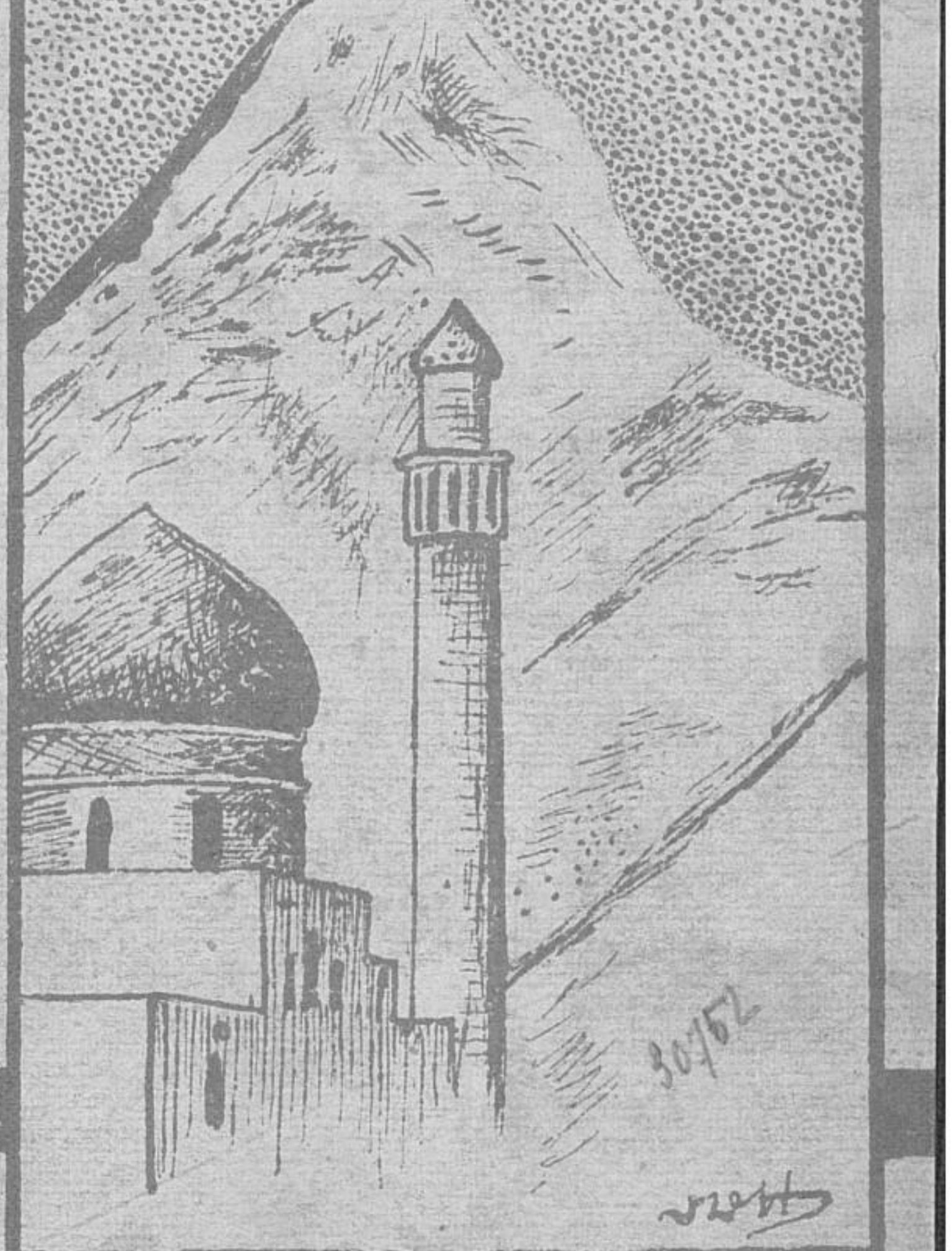
6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter
utilisation.commerciale@bnf.fr.

EUGÈNE DE GROOTE

AU CAUCASE

CROQUIS ORIGINAUX PAR D. DE HAENE



BRUXELLES
SOCIÉTÉ BELGE DE LIBRAIRIE
(Société anonyme) ancienne Maison Gœmaere
OSCAR SCHEPENS, Directeur, 16, rue Treurenberg, 16

PARIS
Victor Palmé, éditeur
76, rue des Saints-Pères.

GENÈVE
Henri Trembley, éditeur
Corraterie, 4.

30752

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

AU CAUCASE

Du même auteur :

LOCHS ET FJORDS. — Impressions de Norvège et d'Ecosse.

ISLANDE.

En préparation :

AU JAPON.

SOUVENIRS D'ESCALE.

EUGÈNE DE GROOTE

AU CAUCASE

ACQUISITION
N° 128839

Dessins originaux de Daniël De Haene

BRUXELLES
SOCIÉTÉ BELGE DE LIBRAIRIE
(Société anonyme) ancienne Maison Goemaere
OSCAR SCHEPENS, Directeur
16, rue Treurenberg, 16

PARIS
VICTOR PALMÉ, éditeur
76, rue des Saints-Pères.

GENÈVE
HENRI TREMBLEY, éditeur
Corraterie, 4.

1891

(C)

A

Mon Ami

et .

Compagnon de voyage

DANIËL DE HAENE

PRÉFACE

Ecrire une préface, dites-vous? Personne ne la lirait.

—

En notre siècle de progrès où tous les pays perdent peu à peu leur physionomie originale, cette boutade par laquelle les voyageurs se séparaient : « Eh bien ! nous nous reverrons, j'espère : le monde n'est pas si grand, » cette boutade va cesser d'être une plaisanterie.

Dans peu d'années, on ira en quelques semaines, de

Paris au Tanganika dans le Haut Congo. Il suffira de onze jours pour se rendre par la voie de Samarcande au fond des Indes. Les modes, accident local et passager en lui-même, deviennent universelles. Les Norvégiennes ont porté la *tournure* et les dames de Géorgie sont correctement gantées de noir. De Yédo en Japon jusqu'à Reykjavik en Islande, l'habit, l'odieux habit, est admis comme la marque d'une distinction et d'un « comme il faut » suprêmes.

N'a-t-on point vu ceux qui ont inauguré le chemin de fer transcapien rapporter un gâteau préparé par un pâtissier de Tiflis, et le manger chez eux, à la table de leurs amis? Il paraît que cela devenait un genre, d'offrir à tout *five o Clock* qui se respecte, la pâtisserie confectionnée à Tiflis et qui se nomme le *transcapien*.

Et si l'on permet de citer un fait personnel, n'avions-nous pas nous-mêmes un rendez-vous à l'Exposition de Paris, avec un guide islandais, un cosaque de l'Oural et un chef circassien du Caucase et il eût été bien difficile d'affirmer quel était, le plus provincial des quatre.

Cependant, malgré ce nivellement impitoyable, lorsqu'on s'écarte des grandes routes, — partout banales, — il reste pour l'observateur et pour l'artiste des coins presque vierges. Le Caucase est peut-être encore un des endroits les plus neufs et les plus attirants. Tout le monde y trouve à satisfaire ses goûts. Des richesses énormes enterrées dans le sol, des minerais et des puits de naphte y sollicitent l'industrie. Aux grimpeurs, amoureux de

montagnes vierges et de pics revêches, l'Asie russe présente l'Elbrouz, le Kasbek, l'Ararat, fiers sommets qui dépassent de plusieurs centaines de mètres le Mont-Blanc. Les chasseurs peuvent y satisfaire leur passion depuis le faisan et la caille jusqu'au sanglier des marécages, jusqu'à l'ours des forêts inexplorées de la Kouban. Et puis il en est d'autres qui trouvent que ce qu'il y a de plus intéressant, — après tout, — c'est l'homme, et ils y rencontrent d'admirables types, des tribus étranges, des civilisations presque inconnues et à la veille de disparaître.

Mais avant de conter ses impressions personnelles et de fixer quelques-uns de ces groupes pittoresques, il paraît nécessaire d'éclaircir le sujet par quelques remarques.

Ne voit-on pas communément donner le nom de *Circassien* à tous les habitants du Caucase ? Pour d'autres, l'appellation de *Tartare* ne couvre-t-elle pas toutes les races qui parlent une langue turque, ou se rendent-ils bien compte de l'étroite parenté qui unit les *Cosaques* aux Russes? Enfin, le nom même de *caucasique* donné à la race indo-européenne ne prête-t-il pas à de nombreuses confusions, alors que des savants hésitent encore à rattacher les Caucasiens aux Aryens?

Nous n'avons pas la compétence et ce n'est pas l'endroit pour discuter les systèmes; qu'on nous permette seulement d'entrer dans quelques détails plus précis et de rappeler quelques notions généralement admises.

La science n'est pas encore parvenue à classer d'une

façon générale les peuples du Caucase ; les manuels constatent le manque complet de connaissances à ce sujet et disent qu'ethnologiquement et linguistiquement la question est à résoudre (1).

Cependant, le jour se fait peu à peu par les monographies. La sociologie allant de pair avec l'observation physique, le Caucase étant devenu plus facilement accessible, on parviendra sans doute à classer tous les Caucasiens.

Quelques peuplades se rattachent aux Touraniens ; un grand nombre, surtout parmi celles qu'on a hésité le plus longtemps à classer, paraissent devoir se ramener au groupe Iranien, tout en y formant une catégorie distincte.

Certains auteurs ne sachant comment les rattacher, les ont déclarés autochtones, c'est-à-dire originaires du pays même. Cette théorie déjà fort hasardée en elle-même, n'a pas apporté de preuves et paraît devoir disparaître par morceaux à mesure que chaque race sera mieux classée.

Les peuplades du Caucase sont nombreuses, et c'est une continuelle stupéfaction pour le voyageur que de trouver à quelques lieues de distance des civilisations absolument disparates et demeurées presque intactes.

Seule une énumération géographique permettra de passer en revue les principales peuplades.

Au nord du Caucase, dans les steppes qui s'étendent entre la mer d'Azof et la Caspienne, errent des tribus de

(1) Hovelacque, Précis d'anthropologie, p. 564, Pesschel, p. 539.

race touranienne : ce sont les *Kalmouks*, au nombre de 120,000. Arrivés de l'Asie centrale vers le milieu du XVII^e siècle ils ont conservé dans la steppe la vie nomade des ancêtres. Leur figure plate, étroite dans la partie supérieure, les yeux étroits et obliques, le teint jaunâtre, les cheveux raides et noirs en font de vrais Mongols (1). Ils ne parlent plus l'idiome de leur race, mais une langue turque mêlée de vocables mongols.

Plus rapprochés du Caucase les *Tartares Nogaïs* vivent comme les Kalmouks de la vie nomade. Ils sont de race turque venue de l'Asie. Au XIII^e siècle, ils s'emparèrent de la Crimée et fondèrent un vaste empire; mais un grand nombre d'entre eux rebroussèrent vers la Caucasie et leur sang s'y mêlant souvent à celui des Kalmouks, le type turc s'atténua pour prendre chez un grand nombre d'individus les caractéristiques des Mongols. Les Nogaïs de Crimée, au contraire, en se mêlant aux Grecs et aux Italiens acquirent souvent la physionomie aryenne. En Crimée et au Caucase, les Nogaïs refoulés par les Slaves et les Mongols, diminuent rapidement et quoique nombreuse encore, leur race menace de s'éteindre. Le crâne des Tatars du Volga donne 80.6 d'indice(2). Il faut signaler encore dans le nord du Caucase deux peuplades d'origine turque : les *Baziames*, montagnards qui habitent l'Elbrouz, vers les sources de la Kouban (3), et les *Koumuques*,

(1) Reclus, Asie russe, p. 455. — Pesschel, Volkerkünde, p. 398. — Hovelacque, p. 633.
(2) Hovelacque et Hervé, p. 436.
(3) Pesschel, p. 403.

tartares établis au nord de la Caspienne, de Derbent à Bakou (1).

Souvent aussi des *Tsiganes*, ces nomades par excellence, parcourent les steppes ou sont mêlés par groupes aux autres populations.

En se rapprochant du Caucase on rencontre trois peuplades éminemment intéressantes : ce sont les *Circassiens* (Adighés en circassien, Tcherkesses en russe) du côté de la mer Noire et dans le Kouban; au centre les Tchetchènes (150,000); enfin vers le Daghestan, du côté de la mer Caspienne, les Lesghiens (560,000). Ces trois peuplades ont résisté le plus énergiquement aux Russes et ont conservé le plus longtemps leur indépendance; elles sont relativement peu étudiées et les moins connues du Caucase, ayant été jusque dans ces derniers temps inaccessibles aux voyageurs.

Depuis la guerre, le territoire s'est dépeuplé par l'émigration. En 1859 il y avait un demi-million de Tcherkesses au Caucase, — de 1859 à 1864, 300,000 Circassiens émigrèrent. Réunis sous Chamyl les Lesghiens et les Tchetchènes opposèrent une résistance énergique; vaincus, beaucoup d'entre eux s'expatrièrent.

On divise les Circassiens en trois groupes les Abkases (70,000), les Cabardins (32,000) et les Adighés.

Reclus pense que les Tcherkesses appartiennent probablement à la même souche que les Géorgiens, les

(1) Hovelacque et Hervé, p. 438. — Muller, La science du langage, p. 364.

Lesghiens, les Tchetchènes et autres peuples de l'isthme du Caucase que l'on ne saurait rattacher avec certitude aux Aryens et qui sont peut-être mélangés d'autres races (1).

Difficilement, on rattacherait ces peuplades aux peuples turcs : leur visage ovale, leur peau très blanche, leur nez mince, la barbe et les cheveux souples et abondants, toute la physionomie en font de vrais Aryens; comme la plupart des orientaux, ils ont l'habitude de s'accroupir pour s'asseoir et offrent de grandes analogies avec les Iraniens.

Trente Adighés ont donné 81.9 d'indice céphalique (2). M. Chantre a trouvé chez les Circassiens un indice céphalique de 82 à 84.54 et chez les Tchetchènes un indice de 80.49 à 82.95 (3).

Les ethnologues classent généralement ces peuples parmi les peuples méditerranéens (ou Aryens), mais sans pouvoir les rattacher à un groupe déterminé.

Les langues du Caucase sont agglutinantes comme les langues de la famille touranienne (4). C'est ce qui fait ranger les Caucasiens dans un groupe distinct des autres Aryens, qui ont tous des langues à flexion.

Le défilé du Darial par où passe la route militaire russe qui mène de la Ciscaucasie à la Transcaucasie est

(1) Asie russe, p. 103.
(2) Hovelacque.
(3) Chantre, Recherches ethnologiques au Caucase, p. 142, 198.
(4) Hovelacque, p. 507.

habité par une peuplade originale : les *Ossètes* (110,000) Situés sur le parcours le plus fréquenté du Caucase, ils ont été étudiés avant les autres. Les linguistes les rattachaient aux Iraniens (1) et l'on n'hésita pas à ramener leur langue au Zend, langue des Aryens asiatiques. Eux-mêmes se nommaient Iron et conservaient comme bien national la légende aryenne de Prométhée (2). Les ethnologues hésitèrent, ne trouvant pas chez eux le véritable type éranien.

Ils sont brachycéphales (3), et Reclus pense que leur race est un mélange de peuples divers. Les voyageurs ont été frappés de la grande variété de types, passant du laid au très beau. Nous n'avons vu que des femmes d'une très pure beauté.

La sociologie est venue en aide aux ethnologues et a fixé d'une façon définitive l'origine des Ossètes.

En effet, à travers de nombreuses pratiques superstitieuses ou barbares empruntées à leurs voisins, on a reconnu tous les traits qui caractérisent dans le passé les peuples de race indo-européenne, et encore actuellement les Slaves du sud. Tout est commun entre les habitants d'une même maison. L'autorité appartient à un ancien et les femmes en particulier sont soumises à l'une d'entre elles. Au centre de l'habitation se trouve une salle commune servant de cuisine et de salle à manger.

(1) Muller, p. 294.
(2) Pesschel, p. 130.
(3) Hovelacque, p. 564.

Quoique plus ou moins chrétiens, les Ossètes peuvent entretenir à côté de l'épouse légitime plusieurs concubines, comme les Germains au temps de Tacite, et comme chez ceux-ci aussi, le testament est inconnu.

Le droit criminel en était jusqu'en ces dernières années à la vengeance du sang (1).

Au centre du Caucase, le massif du Borbalo est habité par trois tribus de montagnards qui se prétendent chrétiens ; les Pchawes (8,000), les Touches (5,000) et les Kaïsouris (7,000).

Reclus pense que ces tribus sont composées de fugitifs de toute race, qui ont fini par acquérir, par suite d'un séjour dans les hauts pâturages et les neiges une physionomie distincte. Les principaux éléments sont venus du sud et doivent être Géorgiens. Cependant sur le versant nord l'idiome dominant est d'origine Tchetchène (2).

Les *Pchawes* habitant plus bas et se trouvant en continuels rapports avec les Géorgiens sont les plus civilisés. Les *Touches* sont obligés d'émigrer pendant une moitié de l'année comme les Savoyards et les Norvégiens des fjelds ; ils sont intelligents, et on les rattache généralement aux Tchetchènes, dont ils parlent la langue. Les Kaïsouris sont une des nations lès plus bizarres de l'Asie. Reclus les croit de race très mélangée.

(1) Dareste, Etudes d'histoire du droit, (l'Arménie, la Géorgie et le Caucase), p. 145 et suivantes.
(2) Reclus, Asie russe, p. 215.

Ils portent, chose étrange et presque inexplicable le bouclier de fer et des croix sur la poitrine. Les voyageurs qui les ont rencontrés ont cru qu'ils descendaient des Croisés, d'autres révoquent cette opinion en doute. Indépendamment de toute question d'origine, il nous paraît cependant incontestable que leurs aïeux ont pris part aux croisades, qu'ils soient venus d'Europe ou se soient ralliés aux croisés au passage.

M. Chantre, qui le premier au Caucase, a pris des mensurations sur le vivant et dont les profondes études anthropologiques élucideront peut-être d'une façon définitive les difficiles problèmes du Caucase, range les Pschawes, les Touches et les Kaïsouris parmi les peuplades d'origine géorgienne (1).

Presque tous les peuples de la Transcaucasie appar-

(1) On peut classer de la façon suivante la population du Caucase au point de vue religieux :

Chamanisme		Tsiganes.
Chamanisme mitigé	de Budhisme.	Kalmouks.
	d'Islamisme	Ossètes.
	de Christianisme	Kaïsouris.
Christianisme	du rite grec	Russes, Cosaques, Mingréliens, Imères, Géorgiens, Svanes.
	du rite des Arméniens unis.	Arméniens.
Christianisme d'une façon traditionnelle et presque inconsciente		Pchawes, Touches.
Islamisme	Sunnites	Circassiens, Kurdes, Tchetchènes, Lesghiens, Lazes.
	Schiites.	Bazianes, Koumuques, Tartares, Persans.

tiennent au même groupe : le groupe Karthouli ou Géorgien.

Classés d'abord à part dans la race aryenne, on est parvenu à rattacher leur idiome au persan; leurs institutions plus profondément étudiées ont confirmé l'origine européenne et scientifiquement établi ce que le beau type aryen des Géorgiens imposait déjà.

Les Géorgiens se divisent en plusieurs groupes. Du côté de la mer Noire : les *Mingréliens*. Les uns sont blonds, ont le front élevé, le visage ovale; les autres sont bruns et ont la figure plus large. Beaucoup de sang européen doit couler dans leurs veines à cause des nombreuses incursions des Romains, des Grecs et des Arabes dans la Colchide. Plus loin, les *Imérétiens* dont Kutaïs est le centre.

Les *Géorgiens* proprement dits habitent autour de Tiflis. Ils descendent des Ibères dont parle Strabon. 43 Géorgiens ont donné un indice céphalique de 83.5 (1). Les Géorgiens parlent une langue spéciale et se servent d'un alphabet particulier, mais ils appartiennent à la race indo-européenne, et leurs institutions paraissent avoir été semblables à celles de leurs voisins du sud (2).

Le code de Vakhtang (1723) suffit pour faire comprendre, dit M. Dareste, ce qu'étaient les Grecs au temps d'Homère et de Dracon, les Romains au temps préhisto-

(1) Hovelacque et Hervé, p. 563.
(2) Dareste, Etudes du droit. — Géorgie et Caucase, p. 125.

riques, les Gaulois avant César, les Germains à l'époque des invasions, les Russes sous le règne de Jaroslaw, les Scandinaves au XIII^e siècle.

Deux groupes appartiennent encore à la famille géorgienne : dans le nord les *Souanètes* (12,000), qui habitent les hautes vallées de l'Elbrouz; ils sont de sang mêlé, le type géorgien pur est altéré par des ingrédients étrangers et par la vie rude des hauteurs. Dans le sud, les *Lazes* qui s'étendent vers Trébizonde; ils ont appartenu longtemps à la Turquie d'Asie et ont adopté en partie la langue turque. La plupart aussi ont embrassé l'Islamisme. Ce sont gens de belle race.

Si l'on descend du Caucase vers l'Arménie russe, la population la plus importante qui se présente est composée d'*Arméniens* (720,000). Ils ont la peau blanche, les cheveux noirs, la barbe bien fournie, le visage ovale, les yeux noirs, le nez long, fin, aquilin. Les plus purs d'entre eux ont conservé le vrai type éranien (1). La langue les rattache à l'Iran (2). Leurs mœurs sont absolument sémitiques, ils sont comme les juifs dispersés par le monde entier, ignorent généralement la notion de la patrie et ont une remarquable aptitude pour le négoce et l'usure. La race arménienne paraît avoir été une race mixte, à la fois sémitique et aryenne. De ces deux éléments le second finit par absorber le premier (3). De nombreuses migra-

(1) Hovelacque, p. 560.
(2) Pesschel, p. 30.
(3) Dareste, p. 119.

tions juives et des importations forcées de vaincus juifs en Arménie (1) ne peuvent laisser de doute à cet égard. De toutes parts, les Arméniens sont entourés de *Tartares*. Plus au sud du côté d'Eriwan, habitent de nombreux *Persans* (Tadjicks). Les uns sont métissés de Tartares, d'autres ont conservé le beau type éranien. Le type se rapproche singulièrement du type hindou proprement dit. Ils sont dolichocéphales (2).

Au sud d'Eriwan les *Kourdes* parcourent le pays. Eraniens par la langue, ils présentent un type fort mélangé. Ils sont brachycéphales (81 à 85). Ils sont à moitié nomades et le brigandage est chez eux la première vertu.

Il convient de faire ici une remarque importante au point de vue ethnographique. Tous les peuples caucasiens que l'on rattache communément aux Iraniens sont brachycéphales et semblent ainsi appartenir dans la famille iranienne à un même groupe, d'origine commune, qui se différencie des Iraniens purs lesquels sont dolichocéphales. En effet, les Guèbres (les plus purs des Persans) ont un indice peu supérieur à 70, les Afghans ont 75 à 77 d'indice, tandis que les Géorgiens donnent 83.5, les Kourdes de 81 à 85, les Ossètes de 82 à 87. Au point de vue de l'indice céphalique les Circassiens avec 81.9 d'indice se lient étroitement à ce groupe de brachycéphales.

« Examinés ainsi au point de vue de l'anthropologie, les

(1) Reclus, p. 263.
(2) Hovelacque, p. 557.

Caucasiens forment un tout compact, distinct des populations environnantes. Certes, comme tout le monde s'accorde à le reconnaître il n'y a pas au Caucase une race pure », et comme un ethnologue le fait remarquer tout tend à démontrer des mélanges incessants entre les divers groupes ethniques de la grande chaîne et des peuples aryens, ouralo-altaïques et sémitiques. Mais, d'autre part, le même auteur (1) croit voir un groupe distinct qu'il nomme *Caucasien*. Cette nette distinction existe peut-être au point de vue de l'ethnologie; mais dans cette courte préface où nous ne pouvons qu'indiquer les grandes lignes et les hypothèses les plus probables, sans nous arrêter aux détails (2), nous avons déjà été dans le cas de signaler que les études sociales et la linguistique avaient rattaché

(1) Chantre — vol. IV, p. 275.

(2) Place des populations du Caucase dans l'humanité

CAUCASE.

- HOMME
  - I. Ethiopien.
  - II. Mongol (Pesschel) ou Touranien.
    - 1° Malais.
    - 2° Asiatiques du sud-est (Chinois et Indo-Chinois.
    - 3° Coréens et Japonais.
    - 4° Altaïques ou Mongols de l'ancien monde.
      - 1° Tougouses.
      - 2° Mongols prᵗ dits : Kalmouks.
      - 3° Turcs.
        - 1° Tartares (variété Nogaïs).
        - 2° Bazianes.
        - 3° Koumuques.
      - 4° Ougriens.
      - 5° Finnois.
    - 5° Asiatiques du Nord sans classification.
    - 6° Races de Bering.
    - 7° Races américaines.
  - III. Caucasique ou Méditerranéen.
    - 1° Chamites.
    - 2° Sémites.
    - 3° Indo-Germains.
      - A. d'Asie.
        - 1° Iraniens.
          - Arméniens.
          - 1° Persans.
          - 2° Ossètes.
          - 3° Kurdes.
          - 4° Géorgiens.
          - 5° Tcherkesses.
          - 6° Lesghiens.
          - 7° Tchetchènes.
        - 2° Aryens de l'Inde.
          - Tziganes.
          - Slaves Russes (variété cosaque).
      - B. d'Europe.
        - Lazes.
        - Swanes.
        - Imères.
        - Mingréliens.
        - Géorgiens.
        - Touches.
        - Pchawes.
        - Kaïsouris.

avec certitude aux Aryens des peuplades non classées par l'anthropologie, et s'il est permis à un profane de donner son avis en ces matières, il nous semble qu'après une étude approfondie on rattachera aux Aryens les Circassiens, les Tchetchènes, les Kaïsouris, etc., comme on y a déjà rattaché les Ossètes et les Géorgiens.

Jusqu'ici nous n'avons nommé que les peuplades qui habitaient originairement le Caucase.

Il est temps de parler des envahisseurs.

Les *Slaves* dans leur expansion formidable vers l'Asie ne pouvaient manquer d'envahir le Caucase. Depuis longtemps les Géorgiens étaient les alliés des Russes contre les Montagnards. En 1802 la Géorgie fut déclarée officiellement province russe. En 1828 la Russie prit Eriwan à la Perse. Tout le monde sait de quelle manière elle s'annexa lors de la dernière guerre turco-russe Batoum et un morceau de l'Arménie turque. Le passage du Darial fut traversé par les Russes dès le milieu du XVII^e^ siècle. Aujourd'hui, une route militaire la parcourt, flanquée de forteresses qui la commandent. La Ciscaucasie, occupée par des tribus indépendantes et courageuses fut plus difficile à conquérir; mais aujourd'hui, presque tout le territoire évacué par les habitants primitifs, est envahi par les Slaves, qui forment déjà le quart de la population actuelle (1).

(1) Population du Caucase d'après E. Reclus en 1880 : Russes, 1,400,000; Géorgiens, 150,000; Tartares et Turcs, 1,330,000; Arméniens, 720,000; Lesghiens et autres Montagnards, 1,050,000; Persans (Tates et Tatickes), 120,000; Autres peuples, 90,000.

Les *Cosaques* ont été l'avant-garde des Russes pour cette invasion et l'ont consolidée. Dès le moyen âge, les steppes qui s'étendent au nord du Caucase ont été le refuge de bandes d'aventuriers (1). Comme toute retraite difficile à explorer, comme la forêt profonde et l'île entourée d'écueils, la steppe attirait les proscrits et d'autres qui avaient à redouter l'action des lois. Au XIII^e^ siècle, beaucoup de Russes reculèrent devant l'invasion des Mongols ; au XIV^e^ siècle un nouvel exode de Russes se retira dans la steppe. Ces aventuriers, toujours en lutte avec leurs voisins, eurent bientot la guerre comme but principal de leur existence. Voisins des Tartares et des populations caucasiennes, ils rendaient à ceux-ci incursion pour incursion. Parfois ils s'alliaient avec leurs filles; souvent ils enlevaient dans leurs expéditions les belles jeunes filles des montagnards. Et ainsi le type Slave acquit chez eux une élégance toute particulière.

Les Cosaques ne constituent point une famille qui par la langue et l'origine soit foncièrement distincte des autres Slaves plus ou moins mélangés des plaines : s'ils différaient de leurs frères, c'est non par le sang, mais par des traits héréditaires que leur avaient donnés des mœurs errantes et leur fière indépendance (2).

Les Zaporogues sont Petits Russiens; les Cosaques du Don, Grand Russiens.

(1) Marmier, Le pays des Cosaques (voyage et littérature), p. 167.
(2) Reclus, Europe scandinave et russe, p. 499. — Pesschel, p. 231.

Les Zaporogues ont offert l'institution singulière pour les ethnologues de la communauté des femmes dans les tribus guerrières.

Les Cosaques de Grebenskoy s'allièrent aux Tchetchènes et se considérèrent comme leurs parents. Leurs femmes étaient plus fortes, plus belles, plus intelligentes que les hommes de la race et jouissaient dans leurs rapports d'une grande liberté avec les hommes (1). Ils s'engageaient dans toutes les armées comme mercenaires et se lancèrent dans les plus lointaines et les plus aventureuses expéditions des Russes. Ils acquirent la Sibérie et la Pologne à l'empire des tsars. Mazeppa était un Cosaque (2). Parfois aussi ils se levèrent contre la mère-patrie et répandaient la terreur jusqu'à Pétersbourg; mais ils furent vaincus dans cette lutte.

L'impératrice Catherine offrit en 1783 à 60,000 individus de s'établir dans le Kouban. Mais leur nombre y diminua rapidement par suite des luttes avec les Circassiens et de l'insalubrité du climat.

Il suffit de signaler à ce sujet que les fièvres sont permanentes dans le Kouban et que dans certaines années la proportion des morts dépasse de beaucoup les naissances. En moyenne le tiers des enfants meurt dans la première année; de 3 à 5 ans, il ne reste plus que la moitié de la génération (3).

(1) Tolstoï, Les Cosaques.
(2) Marmier, p. 174.
(3) Reclus, p. 111.

Les principaux Cosaques sont les *Tchernomores*, ou Cosaques de la mer Noire; les moins vaillants d'entre eux et qui ne se sont pas distingués dans leurs expéditions contre les Montagnards; puis les *Cosaques du Don*. La Russie en expédie à tous les confins de son empire pour garder les frontières. Agriculteurs et soldats, ils échangent périodiquement la faux contre le fusil.

Les *Cosaques de la ligne* ne sont pas envoyés à de longues distances. On les a disséminés dans la Caucasie sur les bords de la Kouban et du Térek. Ce sont eux qui ont vaincu les Montagnards et se sont distingués dans cette lutte. De 20 à 60 ans, ils sont tous soldats.

Lorsqu'ils partaient pour une expédition, les femmes les accompagnaient jusqu'à une verste de la stanitza, le bras passé autour de la taille de l'homme aimé, du frère, du fiancé, debout sur son étrier et lui versant à boire.

Les officiers russes parlent des Tchernomores avec dédain, des Cosaques du Don avec estime et des Cosaques de la ligne avec admiration (1).

Les Montagnards échangeaient un de leurs prisonniers contre trois Cosaques; avec les Cosaques de la ligne l'échange se faisait d'homme à homme.

Aujourd'hui les indomptables Montagnards sont expatriés et leur territoire a été partagé entre les Cosaques. Ne devant plus s'entraîner dans une lutte quotidienne, débarrassés de la surveillance constante de l'ennemi, ils se

(1) Marmier, p. 137.

sont relâchés de leurs coutumes guerrières et s'adonnent davantage à l'agriculture. Les Russes sont en train d'en faire un corps d'élite, qui, du moment où il sera plié à une rigoureuse discipline, fournira une armée endurcie à toutes les fatigues et sans nulle peur. Elle sera d'une ressource inappréciable pour les escarmouches et les coups de main.

Les anciens conservent encore les traditions antiques, aiment à conter les expéditions passées et regrettent le bon vieux temps. Comme le vieux diadia de Tolstoï, ils disent: « Voilà, père, comme nous vivions! c'est dommage que tu ne m'as pas connu dans ma jeunesse! ... Aujourd'hui Jérochka n'est plus bon à rien ; autrefois il faisait parler de lui. Qui avait le plus beau cheval, la plus belle arme? Avec qui s'amuser, boire un coup? Qui envoyer dans les défilés pour tuer Ahmet-Khan? toujours Jérochka! C'est que j'étais un véritable djigite, ivrogne, bandit, voleur de chevaux, bon chanteur, j'étais tout cela! Il n'y a plus de pareils Cosaques maintenant, on n'a pas même aucune envie de les regarder. Ils portent des bottes ridicules et s'en réjouissent comme des imbéciles, ou bien ils s'enivrent, et encore ne boivent-ils pas comme des hommes, mais je ne sais comment..., et moi donc qui étais-je? Jérochka le bandit... (1). »

Oui, avec l'expansion des grands peuples, les civilisations locales disparaissent, des groupes ethniques entiers

(1) Tolstoï, Les Cosaques.

perdent leurs mœurs et cessent d'exister. Ce n'est point là une tristesse d'artiste voyant s'en aller tout ce qu'il y avait encore de pittoresque en ce monde : c'est une profonde stupéfaction de penseur.

La Russie ne pouvait-elle se contenter du passage libre du Darial pour communiquer avec la Transcaucasie, ne pouvait-elle attendre que lentement la civilisation s'introduisît chez ces peuples intelligents, comme les Circassiens et les Lesghiens, et leur faire de légitimes concessions? En retenant les Cosaques ou même en supprimant tout contact hostile entre eux et les Montagnards, ne pouvait-elle laisser subsister à côté d'elle ces peuplades énergiques, capables à la longue de raviver l'appauvrissement du sang slave, de lui infuser de la virilité? Ils volaient et ils tuaient parfois : c'était un mal ! Mais c'était un mal moindre que tous les massacres de la guerre, que tous ces braves exilés en Asie-Mineure et devenus brigands de grand chemin. Trop facilement ceux qui sont chargés de combattre l'ennemi dans ces postes avancés de la civilisation se surexcitent à la lutte. Les uns par sauvagerie instinctive qui se développe dans ces milieux trop favorables deviennent des bêtes sanguinaires et sans merci; les autres poussés par l'ambition et la gloire ne voient dans l'ennemi vaincu que des croix à recevoir et des avancements à prétendre.

La façon dont les Russes ont traité les Circassiens nous recule de quelques siècles en arrière vers les barbaries

primitives : massacres, vols, incendies, déportations. Et l'on peut juger de la sauvagerie de cette guerre par les aveux des Russes eux-mêmes.

Déjà, Dumas, dans son amusante mais absolument fantaisiste relation de voyage au Caucase, l'avait dit : « La Russie est un élément ; elle envahit, mais pour détruire. Il y a dans ces conquérants modernes un reste de la barbarie des Scythes, des Huns et des Tartares ; on ne comprend pas à la fois, avec la civilisation et l'intelligence modernes, ce besoin d'envahissement et cette insouciance d'amélioration. » Et cette parole reste vraie. Les politiques répondront peut-être quec'est une condition nécessaire pour répandre la civilisation dans le monde, les idées nouvelles et étendre le progrès ! Pour nous, qui avons étudié de près quelques civilisations primitives, nous n'avons jamais très bien vu ce que les peuples ont gagné en perdant leur civilisation pour acquérir la nôtre. Ils avaient une constitution complète répondant à leurs besoins de vie, des qualités propres, des défauts qui pouvaient se modifier. En acquérant notre civilisation, ils ont perdu toujours leurs qualités premières et pris tous nos défauts. L'hospitalité, la bravoure, la fierté, la sévérité des mœurs, la sobriété disparaissent partout. Les meurtres, il est vrai, sont diminués, le brigandage est moins fréquent et les gens peureux peuvent se promener en sécurité ; la police est mieux organisée et le commerce ouvert aux étrangers, mais on assassine plus traîtreusement dans les

tripots et aux coins des rues; on vole à la tire, on vole dans les bureaux, on vole dans l'administration. Les plus fiers perdent leur antique tenue dans l'ivrognerie et la débauche; et si la polygamie diminue, on voit par contre naître et se développer la prostitution, cette polygamie la plus malpropre de toutes...

Ce tableau n'est point celui d'un misanthrope, mais d'un observateur, et si l'on s'y est arrêté, c'est que ces considérations qu'on a lieu de faire presque partout trouvent aussi leur application au Caucase.

Certes les Russes ont été habiles dans la conquête du Caucase, d'une habileté assurée de son but, conforme aux principes de la politique pratique, mais qui à tout instant révolte les notions de justice commune et les habitudes de liberté, auxquelles nous sommes accoutumés. Deux catégories de peuples se présentaient à la Russie : les indomptables trop fiers et les faibles. Elle a supprimé radicalement les premiers, et s'est mise à leur place. Il est évident que le plus sûr moyen d'être laissé en paix par les Circassiens et les autres Montagnards, c'était de les tuer et de les exporter.

Elle a maintenu les autres de deux manières : par la terreur et l'habileté. Comme la justice est encore mal organisée et empêtrée dans la paperasserie, que l'instruction est difficile, les punitions sont sommaires, terribles et dénotent un état social peu avancé. Lorsque le coupable est convaincu, les exécutions sont expéditives, et nous

avons vu un juge d'instruction, très raffiné en matière de livres, comme tous les Russes, très mièvre, qui entre deux bouchées de viande fine se délectait à la pensée des brigands qu'il venait de faire exécuter, avec des expressions de félin satisfait. Lorsqu'on ne découvre pas le coupable, on frappe dans le tas, des groupes entiers sont arrêtés. On nous a montré ainsi différents villages dont les habitants avaient été transportés en Sibérie, femmes et enfants compris, parce qu'on n'avait pu découvrir les coupables et qu'on les soupçonnait seulement d'appartenir au village. Si ces procédés ne paraissent pas conformes à nos notions de justice, ils sont cependant très pratiques au point de vue du résultat et peut-être nécessaires.

Mais c'est surtout dans la façon dont ils s'attachent les vaincus que les Russes se montrent habiles. Ils s'emparent des chefs, de ceux qui dirigent l'opinion de la foule et qui en quelque sorte la garantissent; aux uns, ils offrent des postes brillants dans l'armée et en font ainsi comme des mercenaires. Les chefs de village élus par le peuple ou nommés par les Russes sont en rapports continuels avec les autorités; ils sont reconnus comme des chefs par les Russes et en même temps que, d'une part, ils deviennent fonctionnaires de l'empire et sont pris dans l'engrenage commun, de leur côté, ils emploient inconsciemment leur influence en faveur des vainqueurs en rémunération de ces vains honneurs dont on les couvre. Tel chef circassien,

jadis seigneur féodal de l'aoul et maître presque absolu, est nommé maire par les Russes et fier de ces rapports de subordonné avec le gouverneur local.

On distribue des médailles et des décorations aux chefs barbares, qui les étalent fièrement sur leur poitrine et qui heureux d'être distingués ainsi par l'autorité suprême emploient leur influence locale pour maintenir l'autorité russe. Tel chef kaïsouri, au sein de ses presque inaccessibles montagnes, s'enorgueillit d'un médaillon de cuivre qu'il porte sur sa poitrine en qualité de chef de village et sentant à cause de cela sa responsabilité s'applique à faire régner l'ordre. Il ne vaudrait à aucun prix se mettre à la tête d'une révolte, dont il devrait à cause de sa position naturelle être le chef, de peur de perdre ce morceau de bronze.

Habiles, les Russes le sont encore dans la façon dont ils administrent les sujets et respectent leurs traditions. Ils cherchent toujours à entrer en contact avec la masse, au moyen d'un homme choisi dans son sein, de manière à ménager les transitions et à éviter le contact immédiat qui pourrait froisser. Ainsi à Eriwan, y a-t-il sous la direction d'un chef de police qui appartient à la classe des dominateurs des sous-chefs choisis dans la catégorie de chaque groupe d'administrés. Le quartier qui est occupé par les Tartares schiites se trouve sous la surveillance immédiate d'un schiite. Seul, il a ses entrées et en qualité de coreligionnaire il parvient à se faire écouter, tandis qu'un

Russe causerait des froissements incessants et rendrait l'autorité suspecte.

Et là où pourraient se trouver des gens trop remuants à la tête d'une situation sociale indépendante, la force des choses annihile leur liberté. Les conséquences mêmes d'une civilisation jeune avec ses plaisirs nouveaux et ses vices suppriment l'indépendance, et la politique laisse s'aggraver un état de choses qui la sert si bien, si peut-être même elle n'en est pas l'inspiratrice.

Le Barbare descend dans le doukan (auberge) pour acheter des étoffes, boire des liqueurs enivrantes, s'égayer au vin ; mais comme dans sa vie pastorale il ne peut acquérir de numéraire, c'est avec ses armes qu'il doit solder la dépense et elles restent en gage chez le créancier ; or, le Montagnard dont les armes paternelles pendent ainsi au clou a perdu son indépendance.

Le noble qui possédait des trésors en armes, en soies et en tapis, alors que ces objets étaient une valeur d'échange, a vu cette valeur mobilière disparaître avec le changement de vie et l'introduction d'armes nouvelles. Le sabre circassien valait trois bœufs ; dix sabres achetaient une femme ; bientôt cela ne servira plus qu'aux collectionneurs.

Au surplus, ils ont voulu soutenir leur rang et jouir des plaisirs de la civilisation nouvelle ; ayant peu de besoins, possesseurs de petites terres, dont le luxe consistait en armes de famille et quelques chevaux, beaucoup ont été obligés d'aliéner leur mince patrimoine et de contracter

des dettes. A Tiflis, il existait sous le nom pompeux de « Banque des nobles », une institution qui draine leurs capitaux, et ainsi ceux qui par une position indépendante pouvaient contrecarrer le pouvoir ou devenir des meneurs sont tenus en laisse par leurs créanciers et n'auront bientôt d'autre ambition que de conquérir une place dans l'armée ou dans la bureaucratie. Et tous ainsi ils sont annihilés, ils sont tenus : les uns par de vains honneurs qui sollicitent leur vanité, les autres par leurs dettes. Déjà à Tiflis on a défendu le port des armes, tandis qu'à l'intérieur tout le monde est armé jusqu'aux dents. C'est un premier pas vers la suppression de l'individualité de chaque peuplade. Il est intéressant de mettre en regard de ce pays qui se transforme une situation analogue, afin de mieux saisir les résultats. C'était de l'autre côté de l'Asie, au Japon, où une transformation identique remua les mêmes institutions. L'initiative, il est vrai, partait d'un pouvoir local et souverain, mais là aussi il s'agissait d'assouplir les anciens nobles indépendants au profit de notre civilisation. Le procédé fut identique, les résultats seront les mêmes au Caucase comme au Japon et le parallèle est fait pour frapper les observateurs.

On commença par supprimer le port de ces sabres avec lesquels les Daïmios et les Samouraïs faisaient négligemment voler les têtes. Ce fut la grande transformation et avec leurs armes les nobles perdirent leur indépendance.

Ceux qui résistèrent furent dépossédés et réduits par la force ; on expropria les autres en leur donnant pour leurs fiefs une somme d'argent.

Livrés à eux-mêmes les Samouraïs rêvèrent de devenir très riches pour pouvoir continuer à vivre dans l'oisiveté à laquelle ils étaient habitués. Tous jetèrent leur argent dans des entreprises plus ou moins hasardeuses que leur proposèrent des négociants rusés... En fort peu de temps, la plus grande partie des Daïmios était entièrement ruinée, et les Samouraïs à court de ressources étaient obligés de faire du commerce ou de travailler.

Parmi les nombreuses spéculations qui engloutirent l'argent des pauvres dépossédés, il faut citer la grande société financière qui s'installa à Tokio, sous le nom de « Banque des nobles »... (1).

D'ailleurs, il faut ajouter que si les conquérants slaves s'entendent à soumettre leurs nouveaux sujets ils sont eux-mêmes de merveilleux colons. Les Cosaques surtout se façonnent admirablement aux régions nouvelles qu'ils occupent, s'accommodent au climat et adoptent la façon de vivre des habitants primitifs : ils supportent mieux ainsi les nécessités d'une vie nouvelle, et si ce fait ne dénote pas un tenace attachement aux traditions, il facilite du moins les rapports avec les vaincus, que l'on acquiert en les compénétrant. Au Caucase, les Cosaques ont adopté le costume des Montagnards ; dans le Turkestan, ils se sont

(1) D'audiffret, Notes d'un globe-trotter.

rapprochés des Kirghiz et vivent comme eux sous la *kibitka* de feutre.

L'étranger juge difficilement le Slave. Ses manières doucereuses et mièvres, son attitude découragée, ses yeux mélancoliques l'indisposent et font croire à la nonchalance. L'âme slave nous échappe sous ces dehors déroutants ; leur race est trop éloignée de la nôtre pour la comprendre. En face du paysan vêtu de sa chemise rouge, et sordide, et hébété, le comparant aux élégantes populations caucasiennes, on est tenté de s'écrier comme les Circassiens : « Le moujik est un kaban ! » le paysan russe est un sanglier.

On est irrité par cette bureaucratie inepte et tracassière, par les questions soupçonneuses que vous adressent tous les gens bien élevés, par leurs façons mièvres. On s'étonne de voir des officiers en tenue voyager avec des oreillers de plume. Et sans doute on se trompe. Pour connaître l'esprit et l'âme du Slave, il faut l'étudier en leurs écrivains, — observateurs sincères et impeccables, — de Tourgueneff à Tolstoï. Alors on comprend que cette impassibilité est de la résignation et du stoïcisme et qu'il couve sous ces dehors langoureux une volonté imperturbable.

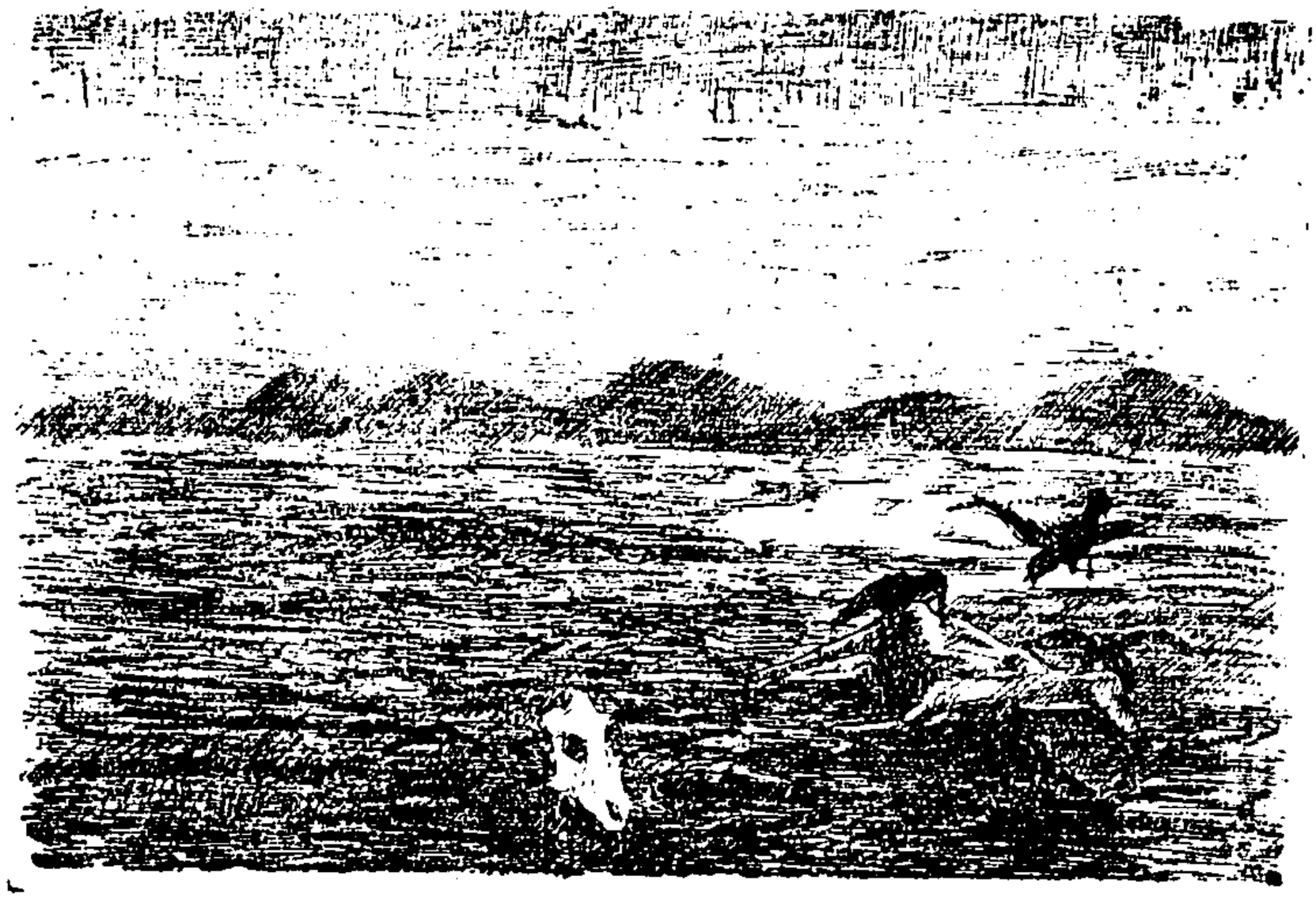
Intellectuellement aussi, et à distance des petites contrariétés du voyage qui révoltent nos habitudes d'indépendance, on admire cette puissante nation, s'épandant sur l'Asie avec une ténacité que rien ne fait reculer ; on admire les vaillants organisateurs du chemin de fer trans-

capien qui mènera aux Indes; on se sent en face d'une nation jeune, vivace, toute-puissante. On se prend à oublier et à excuser presque les procédés barbares de sa conquête, pour ne plus voir que l'ensemble de cette œuvre colossale.

Partout au Caucase, la conversation s'engage avec l'étranger à propos de cette route des Indes et, vous prenant quand même pour des Anglais, ils affirment avec une inaltérable confiance en leur avenir : « Nous y arriverons avant vous! » Alors le conflit sera terrible : le Slave et l'Anglo-Saxon se mesureront; la Chine et la Russie se toucheront des coudes...

Mais avant que ces apocalyptiques visions ne reçoivent leur accomplissement, déjà le Caucase sera transformé, les touristes et les commerçants l'auront en tout sens parcouru, le pittoresque en aura disparu, et ceux qui traduisent maintenant la physionomie de ces peuplades élégantes et belles entre toutes ont conscience qu'ils sont les derniers à fixer un état social appelé à disparaître prochainement.

BIBLIOTECA CENTRAL U.A.N.L. MONTERREY



NOGAÏS DE CRIMÉE

Plus mal, mais autrement.

MAXIME TARTARE.

Au loin, la mer s'étendait bleue, très bleue et calme, vers le ciel bleu aussi, uniformément. Pas un nuage, pas la moindre circulation dans l'air. Seule, une brise tiède venait du large, haleine désagréable qui passait d'une façon incessante sur le visage et devant laquelle on se détournait involontairement, comme sous un baiser répu-

gnant. En blanc, avec des tonalités criardes, le môle arrondi du fort de Sévastopol tranche sur les lointains chauds de la mer, s'accusant positivement comme une chose puissante, et sur l'eau béent des trous noirs, par où les canons parlent.

Des rochers relient la mer à la ville. Là, parmi le ressac des vagues qui les soulevaient et les reportaient vers la côte abrupte comme des algues énormes, des hommes se baignent. Des femmes aussi, aux poses nonchalantes, s'accrochaient aux aspérités des rocs et prenaient plaisir à laisser au-dessus d'elles courir les embruns, comme une puissante caresse. Leurs voiles blancs flottaient légèrement, se mêlant à la mousse des vagues, et parfois des cris aigus, des cris de nymphe épeurée, détonnaient sur le rythme monotone des lames, lorsqu'elles roulaient plus fortes.

A l'écart, quelques Tartares faisaient leurs ablutions. Mais c'était surtout au bazar qu'ils se pressaient en foule; au milieu des fruits du sud, des piments et des tomates rouges, des aubergines violettes, des melons d'or, de toutes ces bruyantes tonalités méridionales, ils se promenaient, gesticulaient, criaient très haut. Mêlés à eux, des soldats russes, tout de blanc habillés avec la plate-forme de leur méchante casquette en toile, se remuent gauchement, d'un air lourd, en tenant à la main des bottes. Pourquoi dans tous les bazars de Russie, y a-t-il des soldats qui vendent. des bottes?

La voiture roule vers les cimetières, à travers les rues abandonnées de la ville. Maintenant encore se sont de toute part des ruines, des coins de maison, des pans de mur, des tas de pierres laissées sur place depuis le jour du bombardement. Les Tartares retournent chez eux sur leurs chariots attelés de bœufs dolents. Superbes d'attitude avec la longue baguette qu'ils tiennent comme un sceptre, ils regardent dédaigneusement passer les équipages russes. Leur mâle figure bronzée, leurs beaux yeux sombres, le nez aquilin qui retombe sur une fine moustache et surtout l'air d'intelligence dont tout le visage s'anime leur donnent grande allure. Sur leur astrakan de mouton noir, la poussière reluit en paillettes étincelantes.

Ces descendants des époques glorieuses s'en vont avec inconscience à travers les ruines, sur la terre arrosée du sang de tant de braves. Mais aussi, rien là-bas ne rappelle les émouvantes scènes de l'histoire. Les beaux garçons tartares font à peine songer à la horde sauvage des Nogaïs qui séparée des Mongols vint s'établir au nord du Caucase et envahir la Crimée ; sous le nivellement de la civilisation, ils ont disparu et menacent de se perdre. Les murailles écroulées n'ont aucun air de désolation, étant trop avivées par cette lumière. Dans la plaine, sur les collines, dont le nom légendaire est gravé dans toutes les imaginations, on a peine à trouver ces vulgaires cimetières de village érigés en l'honneur des héros. Les Tartares passés, on n'y songe plus, on se débarrasse prompte-

ment du guide, qui du geste vous désigne Inkermann, Balaklava, Malakoff ! Le soleil règne. Le soleil et la poussière mangent tout, couvrent toute la plaine jaune d'une même brûlure. Les ruines s'en vont en poudre, les falaises blanches s'effritent, le gazon consumé jaunit et tourne lui-même en poussière ; tout est corrodé, mangé, rendu impalpable, et seul un superbe chardon bleu s'épanouit au milieu de ce désert en des formes hiéroglyphiques, comme une fleur des tropiques.

Et le soir dans le parc mal éclairé, toute la foule s'est fondue. Tartares, Russes, Géorgiens se promènent au boulevard de Malakoff. La musique joue des airs français ; on ne distingue plus aucun type, l'homme disparaît. La nature devient telle qu'on la retrouve partout à de certaines heures, la même indéfinissable, avec des lignes et des teintes qui ne sont d'aucun pays, d'aucun climat, et la mer lointaine qui doucement se berce.

Le long de la Corniche de Tauride, les chevaux galopent ardemment. Dans les hauteurs, la végétation est exubérante, toutes les essences méridionales s'entrelacent ; les grenadiers et les vignes grimpantes laissent voir à travers la feuillée leurs fruits étincelants. Du côté de la terre, de superbes falaises se dressent en murailles infran-

chissables, en dômes, en monolithes gigantesques. Au bas du chemin, des éboulements que la végétation envahit et en dessous de soi, dans la profondeur énorme, la mer bleue qui se perd vers l'horizon en grisailles fines et légères.

Les rochers grandissent, la mer se rapproche, les villages se succèdent. Ce sont des villages tartares. Les maisons espacées s'ouvrent toutes sur un petit balcon et malgré les teintes sombres du bois, les plates-formes encrassées, elles ont un aspect riant et découvrent des intérieurs pittoresques. Au balcon, des femmes se penchent, des femmes aux superbes yeux noirs, qui en l'absence des hommes regardent passer les étrangers. Des Tartares circulent en costume coloré; les uns ont une tunique de soie verte, d'autres sont habillés de jaune, mais les teintes de leur costume sont douces et pleines de goût. Ils vous regardent tous dans le blanc des yeux, sans insolence et sans sourciller, comme un honnête homme regarde. On les dit travailleurs et probes, et rien qu'à voir leur mine ouverte et décidée on se fierait à eux. Des Turcs au contraire, qui travaillent à des travaux de terrassement, vous observent en dessous de leurs yeux très pâles, en clignotant comme les chats.

A la fine pointe du jour, nous roulions dans le creux d'une vallée, menés par un vieux Tartare. Il ne s'était point

retourné vers nous, mais seul il avait déjà murmuré quelques paroles joyeuses. Le soleil, avec sa lumière aveuglante et crue, avait fait irruption parmi les grises vapeurs matinales et les avait absorbées en quelques instants. Le cocher se dégourdissait à mesure. Il agita en cadence son fouet, balança sur son siège, chantonna des refrains. On eût dit que le jour le rajeunissait, lui aussi, comme la nature. Son balancement devenait le mouvement d'une danse rapide, sa tête s'agitait selon le rythme d'une mélopée intérieure, il se tournait vers les montagnes avec des airs attendris, leur faisant des gestes.

« Salut montagnes, chantait-il, salut montagnes où habitent les belles filles... » Sa voix avait pour elles d'onctueuses intonations; vers les sommets, ses bras se tendaient en appels bizarres, tantôt à droite, tantôt à gauche, comme pour les faire descendre vers lui.

Et cependant c'était aux montagnes seules qu'il en voulait, car depuis longtemps il avait passé l'âge où l'on s'enthousiasme pour les femmes.

Le chasseur tartare de l'hôtel de Yalta tenait par la bride trois chevaux sellés pour nous mener à la Belle Fontaine. C'est un garçon de taille moyenne, dont je me suis souvenu plus tard en voyant les Tcherkesses, que les Tartares rappellent par la figure. Culotte collante avec des passepoils voyants, une courte veste bien tirée sur la

cambrure de la taille et brodée de parements d'or et d'argent, une toque légère et riche d'où s'échappe une chevelure noire, légèrement roussie par le hâle, raide et longue. Il tend les rênes avec un sourire rempli de franchise. Les petits chevaux noirs sont partis de leur trot rapide, la réverbération de la grève brûlante vous cuit au visage, la mer chantonne sur les galets. En vert olive, en jaune pâle, en marron, avec de riches ceintures niellées, des Tartares nous regardent passer et saluent notre compagnon d'un seul mot: « Tatar! » — « Tatar! » répond l'autre.

A l'intérieur, c'est la route poudreuse, sans la moindre brise, par ce cuisant soleil de plein midi. Elégamment assis sur sa fine bête, dont la crinière couvre l'encolure et dont la queue flotte dans le vent de la course, le Tartare nous dit de sympathiques, mais incompréhensibles paroles; par gestes, il veut nous faire comprendre qu'il aime les Français. Le Frangistan désigne dans tous ces pays d'Orient la terre lointaine qui s'étend vers l'Ouest. Les ors et l'argent de sa riche veste reluisent, et sa figure bronzée semble plus mate.

Alors vient la fraîcheur du grand bois; du taillis, de dessous la haute futaie, du fond des ravines ombragées, la chaleur fait germer des senteurs de verdure, d'enivrants parfums de vie. Bien souvent, notre chasseur a fait cette route, sur son même cheval, mais à le voir contempler avec affection les arbres, les vieux chênes noueux, les

hêtres qui s'élancent en puissantes colonnes vers le dôme impénétrable de verdure, on s'aperçoit que le métier n'a pas encore tué en lui l'amour inné du beau. Rien d'obséquieux, rien de servile dans ses gestes, mais une attention prévenante comme d'un homme bien élevé et plutôt un cordial compagnonnage.

Au milieu des bois, dans une ravine ouverte à la lumière, où le soleil poudroye et fait scintiller le revers des feuilles, une chute tombe. D'en haut, elle flotte autour du rocher comme une mousseline légère, un voile blanc de vierge; elle se répand joliment en cascades parmi les pierres, s'attache en fine poussière aux arbres, éparpille dans tout le sous-bois environnant de fines gouttelettes, rafraîchissantes comme un embrun. Les chevaux attachés aux arbres hument cette fraîcheur la tête tournée vers la chute, et sur ce décor enchanteur, l'élégante silhouette du Tartare brodé d'or se profile.

Aux environs de Kertch, il y a de nombreuses bandes d'outardes et des villages tartares. Nous allions pour chasser les unes et observer les autres ; mais nous avions compté sans quelques Russes, chargés de nous piloter. En voyant nos armes perfectionnées, notre vif désir de canarder des outardes et de frayer intimement avec ces bons Tartares, ils ont pris peur. Il ont craint que nous ne ravagions cette terre promise du chasseur sur laquelle ils

prétendaient exercer un monopole et que, revenus chez nous, nous n'envoyions tous nos amis dans leur pays; peut-être aussi ont-ils eu peur de nous voir dénicher dans la steppe la hutte de leur bonne amie, où sous prétexte de chasser ils vont faire bombance.

On nous a entourés, lançant invitation sur invitation, nous choyant, nous gardant pour ainsi dire à vue et contents seulement lorsqu'après six jours de mortel ennui ils sont parvenus à nous embarquer pour le Caucase.

A peine pouvions-nous faire quelques escapades dans la steppe.

Kertch est l'ancienne capitale des rois scythes. Dans la steppe morne se trouvent des dolmens et des collines excavées, renfermant des tombeaux cyclopéens. Une petite galerie mène à la porte d'entrée. Au fond, dans la pierre jaune tassée en moellons énormes, une ouverture à angle pointu s'ouvre vers la mystérieuse et froide caverne. C'est un antre, une grotte construite en blocs imposants, sans ornementations, selon la grandiose conception des anciens, qui faisaient tout énorme. Là, pendant de longs siècles, un roi et une reine scythes ont reposé à l'abri des investigations humaines. Autour d'eux, selon l'étrange mais poétique conception religieuse de l'époque, étaient massés les objets précieux, de l'or, des armes finement travaillées, de merveilleuses statuettes, tous les bibelots qui distraient les grands pendant la vie. Maintenant, les bibelots profanés sont étalés sous vitrine

dans des musées lointains et proprement étiquetés par des savants à côté d'autres débris de vie humaine, jadis aimés, et les squelettes des rois scythes, des rois puissants, démantibulés et couverts de poussière, ont permis aux savants d'établir qu'ils étaient de race aryenne.

Une colline domine Kertch, accessible par un superbe escalier de marbre, d'où on découvre la cité, la plaine roussie et l'antique Hellespont. Un jour, Mithridate y monta aussi; à ses pieds — c'était sans doute une ville identique, — brûlée par le soleil: dans le loin le village tartare avec ses basses plates-formes et ses vérandahs, et sur la mer s'en allaient ses vaisseaux à la conquête des peuples.

Là, sur le versant, un Tartare garde des chèvres, inconscient des grandes scènes qui se sont jouées dans ce coin perdu. Avec indignation, il repousse nos offres de le dessiner parce que les Tartares sont musulmans et que leur religion n'admet pas la reproduction de la figure humaine.

Pendant l'été, la Crimée est couverte d'abondantes moissons. Fécondée par le beau soleil, la terre y produit en peu de temps une récolte superbe, qui pendant les saisons prospères suffit pour faire face à plusieurs années. Alors ce n'est plus un désert aride, c'est un champ fertile, exubérant, où les Tartares travaillent avec énergie; mais

une fois la récolte coupée et tassée en meules autour des habitations, la nature reprend impérieusement le dessus, le soleil réduit en poussière la végétation, tout est brûlée, et la fertile Crimée reprend ses aspects tragiques de steppe.

Loin de Kertch, nous roulions dans la grande rue d'un village tartare qu'on pouvait à peine entrevoir à travers le nuage de poussière. De tous côtés, des maisons basses à plate-forme et des femmes qui s'arrêtent brusquement dans leur besogne, en des poses figées, jusqu'à ce que la voiture ait disparu. Les hommes mènent à l'abreuvoir de grands bœufs harcelés par les mouches et des chevaux qui se cabrent. Autour des fermes, les meules de paille, le grain que l'on va battre. A la limite des propriétés, un crâne de cheval, empalé sur un pieu, marque la séparation et le droit du maître. Puis, les dernières rumeurs du village se sont éteintes derrière nous et la steppe s'étale toute jaune. Ce sont d'anciens champs de blé, roux, qui s'en vont en longues plaines ondulantes comme une vaste mer d'ocre, comme un désert de sable aride. Des oiseaux méridionaux aux brillantes couleurs se lèvent de toute part avec des cris perçants; des merles d'émeraude aux reflets d'or papillonnent; des geais bleus, qui, sous un rayon oblique de soleil, étincellent de toutes les irradiations des métaux

rares et des soies précieuses, se poursuivent. Le long de la route, un cadavre de cheval abandonné gît tragiquement, les jambes flasques, le cou allongé, la tête violemment étirée comme pour le dernier spasme d'agonie ; mais déjà, sous le soleil destructeur, le poil s'est détaché en flocons malpropres, le ventre ballonne. Tout autour de petits éperviers criaillent, rapaces aux chatoyantes couleurs fauves qui s'abattent en mouvements rapides sur le morne cadavre et viennent le becqueter. Des corbeaux si noirs et luisants sous le soleil qu'ils en paraissent presque blancs se sont campés sur l'abandonné et vaquent en toute conscience à leur besogne, en se lançant de hargneux coups de bec.

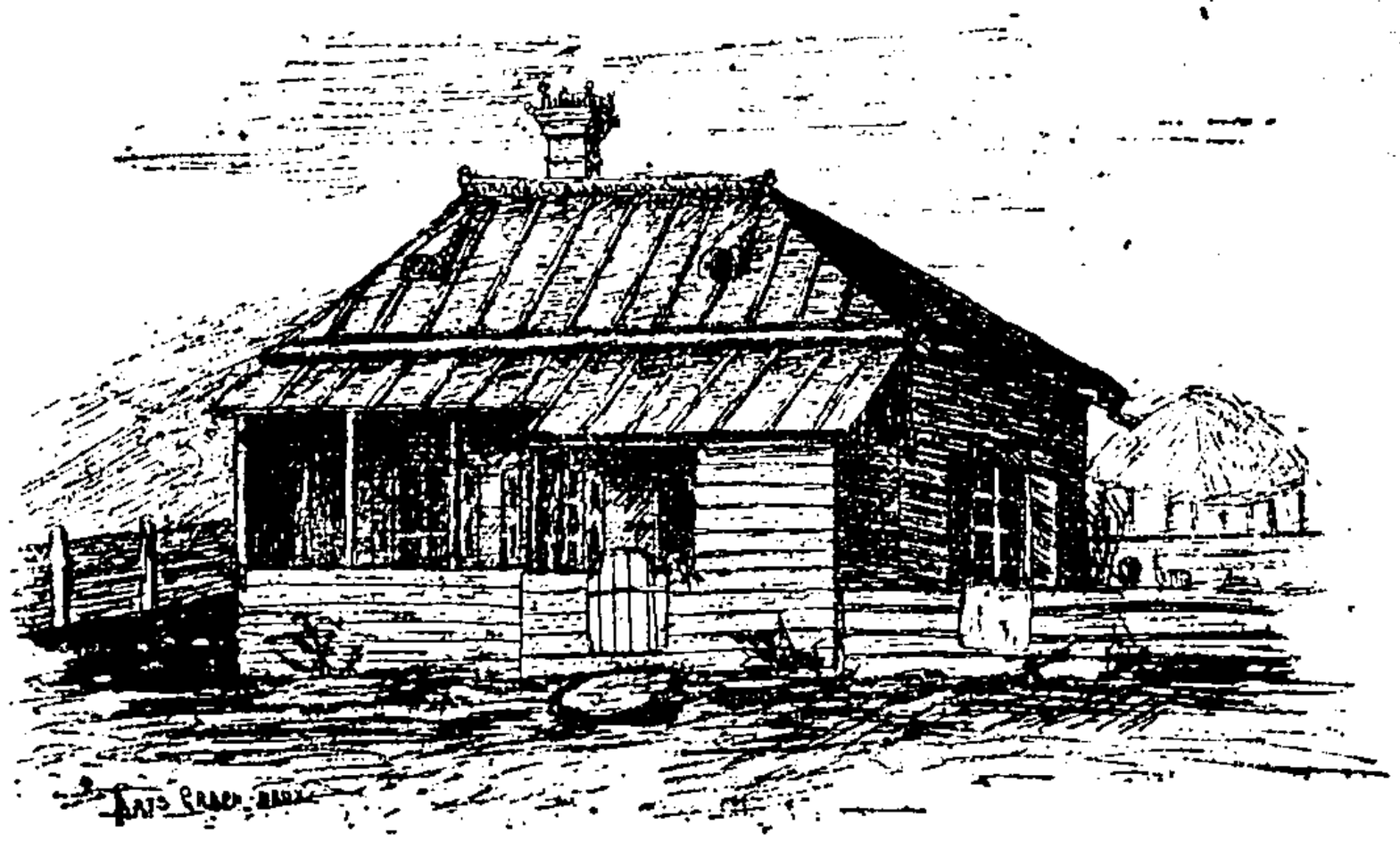
Rapidement le soleil baisse sur la steppe. Celle-ci devient plus incandescente, plus rouge comme une terre de feu. Les oiseaux se taisent, les éperviers se blottissent dans les creux.

Dans la pénombre, la désolation paraît inénarrable. Des bœufs aux vastes et primordiales carcasses rentrent vers les fermes avec leurs meneurs, qui chantonnent mélancoliquement. Au-dessus de la ligne nue et sombre des collines, le ciel est livide. Venant de la mer, des vols d'oiseaux se rendent vers les marécages de l'intérieur; derrière les roseaux à triste et sifflante musique, le croissant rouge de la lune apparaît comme un symbole fatidique.

Les chevaux de l'équipage se hâtent vers la ville, il fait

froid. A la limite des enclos, sur le pal tragique, les crânes de cheval reluisent, avec le large front pâle au-dessus du trou noir et effrayant des orbites, de la mâchoire à moitié édentée qui ricane. Le cadavre apparaît au bord de la route, comme une dépouille affreuse, éclairé à revers par le reflet glauque de la lune. Et les corbeaux bâfrent toujours.

VASARI.



COSAQUES DU KOUBAN

Soyez gaillard comme un concombre salé.
PROVERBE COSAQUE.

La rivière Kouban descend du centre du Caucase pour rejoindre la mer Noire, près de la mer d'Azof. Elle parcourt une vallée sauvage et peu explorée. Depuis Juillet 1888, un chemin de fer, partant de Novo-Rossysk, relie la mer Noire à la ligne du Caucase, mais les populations qui habitent la vallée sont encore vierges du

contact et de la civilisation des Russes. C'est dans ce pays que se livrèrent les sanglants combats entre les Cosaques et les Circassiens. Ceux-ci, les plus indomptables et les plus fiers ennemis de la Russie, ont été décimés, des Cosaques ont pris leurs places, leurs terres; et les stanitzas, postes de guerre, qui avaient été élevés d'abord pour la surveillance de l'ennemi et les besoins de ces guérillas, sont convertis en villages.

Nous venions de quitter Ilskaïa, une gare de chemin de fer entre Novo-Rossysk et Yekaterinodar, montés sur un drokke, méchant chariot composé de quatre roues et quelques planches, où l'on se met dos à dos. La forme rappelle en petit les chariots employés aux carrières pour le transport des pierres. Il bondit sur les cailloux, descend dans les ornières, secoue l'homme comme une galette sur la poêle et à tout moment envoie à la figure de gros paquets de boue.

Tout à coup, après un court échange de mots avec le conducteur, deux individus sautent sur le drokke, sans la moindre invitation de notre part, et s'installent. Involontairement, la main tâte si les revolvers sont bien en place, et nous dévisageons les intrus. L'un a l'air d'un brave homme de la contrée, qui nous quitte bientôt en nous remerciant. L'autre est très drôle, il n'est certainement pas du pays et il vous semble avoir vu cette figure, quelque part. Une redingote noire, tombant négligemment des épaules étroites, un visage anguleux à nez

crochu avec de petits yeux bleus, très vifs et sournois; une bouche vulgaire, goulue; une longue barbe à poils rares et mal soignés. Et l'on s'étonne de ne pas mettre de suite un nom sur ce visage.

Parlez-vous français? — *Niet!* non.

Do you speak english? — *Niet!*... Toujours cette négation russe, accompagnée d'un sourire hypocrite, un sourire de race.

Sprechen sie deutsch? — Un *Ja!* triomphant. Et de causer. De suite on se retrouve. Comment avons-nous pu hésiter un instant à le reconnaître, même au Caucase, même si c'était en Chine. C'est bien un juif, et il se nomme Abraham. Il est installé à la prochaine stanitza, où, sous le couvert de médecine et d'une échoppe de mercerie, il fait l'usurier. Déjà dans toute la Russie méridionale des juifs se sont introduits, gens actifs, âpres au gain, intelligents à la découverte, mais qui s'appliquent aux villages comme une sangsue épuisante.

Abraham nous accompagnera chez les Cosaques en qualité d'interprète.

Nous traversons d'abord une grande stanitza très populeuse. Les hommes causent par groupes, les femmes sont toutes assemblées sur une immense place, qui occupe le centre du village. Sous le soleil, avec leurs corsages de couleur claire, les mouchoirs roses et bleus qui les coiffent, elles paraissent jolies. Mais le drokke roule... elles sont dépassées... elles ont disparu...

Abraham et le vieux russe se traitent amicalement de « petit père ». Le vieux dit aussi « petit père » à son cheval, en accompagnant ces tendres appellations de grands coups de fouet. Petit père a rude besogne. Il doit monter avec son lourd drokke par des sentiers jonchés de grosses pierres, de troncs d'arbre, qui forment comme un cran d'arrêt, au-dessus duquel il faut passer par une forte secousse qui étrille toute la pauvre bête. Petit père dévale à fond de train dans un ravin, s'emporte et bronche. Le vieux jure que s'il avait connu ces affreux chemins il n'aurait pas voulu pour tous les roubles que nous avions en poche faire subir à petit père ces douloureuses avaries.

Voici enfin la stanitza et la maison du staroste (1); le staroste est le chef du village. Abraham demande l'hospitalité moyennant rétribution. Le chef est absent, mais sa femme met à notre disposition la grande chambre de la maison et nous faisons la connaissance de Vassili. Vassili est le domestique du staroste, un gaillard bâti à la diable, qui de suite empoigne Abraham par les épaules et le détraque à demi, nous tape sur la poitrine, raconte des histoires drôles avec une mimique effrayante et sauvage. En un instant, il a décroché et épaulé la carabine, fait le geste d'embrasser un ours, poussé des grognements féroces pour faire comprendre qu'il sera notre compagnon de chasse. Il a un malin clignement de l'œil gauche,

(1) Ancien.

en causant, comme pour dire : Cela ira bien! Vassili sera notre homme.

Le chef rentre : c'est un gaillard d'une telle largeur d'épaules qu'en passant la porte il doit s'effacer à demi; une grande barbe grise lui couvre la poitrine, un long nez fin et de grands yeux bleus, calmes, décidés. Fréquemment, il passe la main sur la barbe par un geste de solennelle réflexion et fronce en plis profonds les ailes du nez. Son carnet de chasse, s'il en avait un, porterait quatre ours et une centaine de sangliers. Il raconte avec le plus grand flegme et sans la moindre apparence de vantardise des histoires à faire caner de vieux chasseurs. L'ours, à son avis, est inoffensif; avec le sanglier blessé, c'est une lutte à mort. Vassili opine de son bord qu'il ne serait pas gêné d'aller à l'ours sans fusil, et à le voir croiser ses bras velus, avec le geste d'étreindre sur sa poitrine puissante un animal imaginaire, on est tenté de le croire.

Nous sommes, malheureusement, à la veille de l'Assomption et en pleine semaine de *post*. Ce sont les jeûnes, qui chez les schismatiques précèdent toutes les grandes fêtes et que les Cosaques observent religieusement. Ils ont d'ailleurs une religiosité profonde : chaque chambre est ornée de saintes images, devant lesquelles on s'incline en entrant; jamais le Cosaque ne passe devant les icones sans les saluer; il fait le signe de la croix en commençant le repas, et les femmes portent des

emblèmes religieux comme ornement. Pendant ce *post*, ils ne mangent ni viandes, ni œufs, ne boivent pas de lait et se contentent de légumes et de pain. Le soir, le repas, composé de pain bis et de thé, fut maigre. Abraham prenait une mine de carême. Il y avait un lit dans l'alcôve, orné d'un grand tapis avec un taureau jaune, un canapé, et pour Abraham le plancher : mais il avait accaparé tous les coussins, une partie des couvertures, et s'était couché en maugréant son triste sort.

A l'aube, on s'est équipé pour la chasse, — moins une chasse qu'une promenade vers la montagne de 2000 pieds qui domine le pays. On a franchi d'un bond la haie de clôture, puis le torrent qui coule au pied de la montagne et la sépare de la stanitza. Abraham n'a pu se décider à nous accompagner.

Grimm, le staroste, s'est engagé dans le sentier de chasse ; son fusil porté en bandoulière pend horizontalement, il a la main sur la crosse et le canon, chargé à balle et armé, braqué sur notre poitrine. D'abord cette petite gueule noire fait peur, mais à la longue on s'y fait. Grimm, vêtu d'une chemise en couleur et coiffé d'une casquette en cuir noir, monte à grands pas lents. Ce sont d'abord des taillis élevés de chênes et des broussailles, des prairies parsemées de massifs, comme un parc de grand seigneur, puis le bois se resserre, s'élance, devient touffu. A travers les cribles de la feuillée, le soleil met des taches brillantes, des clartés toujours plus vives de

lumière méridionale. Des bois entiers de fruitiers sauvages, des poiriers et des pommiers, des pruniers jaunes, dont les fruits couvrent la terre par jonchées épaisses et dorées, s'épanouissent par la chaleur toujours plus accablante. Parfois la forêt s'ouvre sur un espace découvert, une côte de hautes herbes qui montent jusqu'aux épaules et d'où partent les perdreaux; d'autres fois ce sont d'épais maquis de ronces et de mûres sauvages, des champs de fleurs étranges.

Pas d'habitation, pas de trace d'homme. Dans la haute futaie du sommet, l'ombre est plus épaisse, les arbres montent, les oiseaux gazouillent à l'ombre. Près d'une mare remuée de la nuit se trouvent des traces de sanglier. Longtemps on peut suivre à travers le bois l'empreinte large et écarquillée de ses pinces, la boue que dans le frôlement de sa course il a laissée aux feuilles; mais bientôt sa trace se perd dans la terre plus dure des hauteurs, et parmi les grands arbres dégarnis de branches et plus espacés la boue n'a plus laissé de souillure.

Grimm s'assied en travers d'un chêne couché; dans son monologue, il imite le bondissement du chevreuil qui parfois se lève à côté du sentier de chasse, mais qui par cette chaleur est blotti dans les épais fourrées; le groin et le coup de boutoir du sanglier, avec son même geste de caresser sa longue barbe. *Niet!* dit-il, *niet !...* Une vie tiède et tout animale circule dans la nature, une germination toute-puissante de pays chaud, un irrésistible

amollissement de l'être. L'air n'est pas sec et brûlant comme en Crimée : c'est une chaleur tiède, efféminante et parfumée. Des herbes sèches, des fleurs, des fruits sauvages qui fermentent par tas sur le sol torride s'élève un parfum enivrant et corrupteur, et du bois lui-même dont les feuilles sont tassées par couches profondes, dont l'épaisse feuillée fait germer des vapeurs, il vous vient comme un baume sur la figure.

Au retour, Abraham vient jusqu'à l'autre côté de la clôture d'une mine rayonnante. Avec une vraie sagacité de juif, il avait déniché une foule de provisions dans la stanitza, des quantités d'œufs, des poulets et de jeunes canards; il avait fait préparer un bol de lait par la femme du staroste et le samovar était en train de bouillir. Alors nous avons eu pour Abraham un élan de reconnaissance; mais quelle ne fut pas notre stupéfaction quand, au milieu du repas, nous le voyions allonger la main vers nos plats pour choisir les œufs les plus gros et verser dans son verre le premier extrait du thé sans même nous offrir le reste... toujours en se plaignant d'une façon dolente qu'il n'y avait rien à manger dans la stanitza et qu'on y mourait de faim; mais ces plaintes ne sentaient en rien l'amertume : c'étaient des lamentations doucement résignées et comme la constatation d'un sacrifice déjà accompli. Cela n'empêchait pas Abraham de manger toute la journée. Il commençait par prendre ses repas séparément, ses repas à lui, pendant lesquels

il ramenait sous la main tout ce qu'il pouvait trouver; pendant que nous dînions, il mettait malproprement la patte à nos plats et lorsque les Cosaques mangeaient il recommençait son repas avec eux comme s'il eût été à jeun.

Entre les repas, il allait donner des accolades à la bouteille de vodki (1) de Grimm, et jamais nous ne sommes rentrés à la stanitza sans le trouver occupé à sucer des tranches de pastèques. Il en avait fait, en notre nom, une ample provision, et en entrant dans la chambre on pouvait voir sous le lit une trentaine d'immenses pastèques et de melons étaler leurs panses pleines. La pastèque ou melon d'eau est en grand honneur dans ce pays : il y en a des champs entiers; elle constitue un élément notable de la nutrition et tient lieu de boisson. La pastèque est tellement habituelle dans la vie orientale, qu'elle a donné lieu à ce proverbe : « On ne porte pas deux pastèques sous le même bras » — façon élégante de dire : « Qui trop embrasse, mal étreint ». La pastèque est sans goût et très aqueuse, elle remplace avantageusement l'eau, que l'on doit s'abstenir de boire dans ce pays parce que c'est de l'essence de fièvre. La Kouban est très fiévreuse, presque personne n'échappe à la maladie, et, en été, le quart de la population est atteinte. Ce sont de violents accès qui durent quelques heures, jettent le malade dans un état de complet abatte-

(1) Eau-de-vie russe.

ment et le reprennent chaque fois qu'il s'expose aux froids humides.

On mangeait dans un coin, en dessous des icones.

C'étaient des cadres ornés d'images de la Vierge ou de Dieu le Père en cuivre repoussé, la tête seule et les mains étaient en papier colorié. Le staroste et sa femme venaient causer avec nous le soir. C'étaient des histoires de chasse, des questions discrètes sur notre position sociale et notre pays, des épisodes de la guerre des Tcherkesses. Grimm et Vassili avaient longtemps combattu le Tcherkesse, et au mur pendaient leurs tcherkessas, de longues redingotes garnies sur la poitrine d'une rangée de cartouches et sur lesquelles pendait la croix d'honneur. Cette croix était donnée par les Russes aux Cosaques qui dans la guerre d'extermination et de guet-apens avaient tué des Circassiens.

J'avais blessé deux lièvres pendant la journée; mais, la poudre russe étant très mauvaise, je ne les avais pas tués raide. Grimm, auquel j'expliquais le motif, n'eut jamais l'idée que cela pût provenir de la mauvaise qualité de la poudre ou de ma maladresse. Il expliqua que certainement un sort avait été jeté sur mon fusil par une femme ou par un jaloux. « Comment cela est-il possible autrement! disait-il. Dans le bois, je vous ai vu tirer un ramier. Sur votre coup de fusil, il est descendu raide mort, et lorsque j'ai été le chercher à la place où je l'avais vu tomber, je ne l'ai pas trouvé. C'est un sort. Moi-même

j'ai été pendant six mois sous le coup d'une pareille malédiction. Je ne manque jamais ma pièce, mais pendant ces mois j'avais beau tirer sur n'importe quoi, rien ne tombait : je blessais, mais je ne tuais pas. Alors j'ai suivi le conseil des anciens, j'ai lavé mon fusil avec de l'eau chaude en disant les prières sacramentelles et depuis lors je tue. » Et il proposa de faire le lendemain sur mon fusil les mêmes incantations.

La stanitza avait l'aspect d'un village très particulier : une large rue la parcourait d'un bout à l'autre, plantée d'arbres séculaires qui avaient poussé là sans aucun soin et qui, avec les siècles, avaient pris de l'envergure et mettaient de délicieuses taches d'ombre sur le chemin, inondé de lumière. Des arbas attelées de bœufs blancs passaient lentement et levaient une traînée de fine poussière. Une jeune fille en corsage rouge et bleu, encapuchonnée d'un mouchoir blanc, conduisait; dans l'ombre de la coiffure, on voyait briller des yeux noirs et vifs, et dans la main, elle tenait une longue branche pelée pour exciter l'attelage.

Souvent aussi des hommes rentraient avec une arba remplie de foin, se découvraient amicalement au passage et disaient doucement quelques paroles de sympathie, auxquelles ils s'étonnaient de ne pas recevoir de réponse. Au fond de la rue se dressaient les hautes montagnes boisées, premiers contreforts puissants du Caucase.

Les enclos bordaient la rue. C'étaient de petites

maisons entourées d'un jardin et d'une palissade. Les maisons étaient couvertes de chaume, avec des toits en pente, une porte et deux fenêtres qui s'ouvraient sur une galerie extérieure. L'œil se reposait avec plaisir sur elles, comme sur une chose très propre.

L'enclos contenait aussi une étable pour les vaches, une remise pour les chevaux et les drokke, des meules de foin et dans un coin l'inévitable champ d'énormes tournesols, ces bêtes-fleurs d'un jaune criard qui suivent lourdement les évolutions de l'astre. Et le soleil, comme un grand dédaigneux qu'il est, les fait éclater, accentue comme une chose impossible à regarder leurs teintes répugnantes. Toute la stanitza en devenait jaune et il semblait que la raideur et l'immobilité des grosses fleurs lui donnassent quelque chose d'apprêté.

Dans la rue, des porcs circulaient. Etaient-ce des porcs ? Ils étaient tous fauves, avec le poil raide et hérissé, la hure allongée, le boutoir saillant. Dans le bois, on n'aurait pas hésité à leur détacher des balles. C'est que dans le voisinage de ces montagnes giboyeuses porcs et sangliers sont dans les meilleurs termes : souvent des truies rentrent pleines d'une portée de marcassins, et dans le nombre il y en a qui ne sont pas seulement des demi-sang, mais des entiers bien constitués, de vrais sangliers transportés dès leur enfance de la montagne et élevés dans le tas.

Devant chaque maison étaient étendus trois ou quatre

énormes chiens, qui assaillaient les passants et dont on devait se défaire à coups de pierre. Parfois ils vous poursuivaient avec tant d'acharnement, que des jeunes filles ou des Cosaques de passage devaient protéger votre retraite à coups de bâton. Lorsque le chien d'un autre enclos passait devant le groupe, ils se jetaient violemment sur l'étranger et le poursuivaient jusqu'à ce qu'il eût rejoint ses compagnons. C'étaient parfois alors des batailles en règle et toute la journée la stanitza retentissait de leurs grognements et de leurs cris. Grimm recommandait expressément de ne pas s'aventurer dehors sans être muni d'une canne — et toujours, le soir, il y avait une collection de gourdins déposés près de la porte d'entrée pour les sortants.

Il y avait d'ailleurs une part à faire à la faim dans ces attaques féroces ; ils devaient considérer l'étranger comme un bon morceau, car ces chiens affamés ne recevaient aucune nourriture. Ils vivaient d'eau, de quelques pelures de pastèques et... puis, et puis... mais en quels termes dire cela?

Voici comment la chose fut signalée : Un matin qu'Abraham s'était retiré à l'écart, derrière l'écurie, nous voyions tous les chiens qui regardaient dans sa direction, faisant cercle autour de lui, le reluquant d'un œil avide, en se léchant les babines et le nez par une mimique de chien qui savoure à l'avance. On entendit la voix d'Abraham qui défendait l'approche, une voix altérée

prononçant des paroles d'indignation. Il revint précipitamment, mais à peine avait-il apparu au coin du bâtiment, que les chiens s'élançaient furieusement derrière l'écurie et se disputaient, en grognant, quelque chose...

Pendant la journée, la stanitza était vide. Les Cosaques allaient faner et les femmes étaient aux plantations de tabac. Les Cosaques ont reçu des Russes de grandes propriétés dont ils sont les maîtres. Jadis la communauté possédait, actuellement le terrain est divisé et distribué d'après les grades. Ils récoltent peu de céréales, mais l'herbe qui pousse en grande abondance sur les côtes leur fournit un foin excellent. Ils le fauchent sans jamais remuer la terre et laissent au milieu de la prairie les bosquets, les arbustes et les maquis de ronces, faisant simplement un détour devant ces obstacles. Il ne leur vient pas à l'idée de les détruire pour améliorer le terrain. Les vaches et les bœufs sont menés tous les matins à des pâturages communs, on les élève pour les vendre à Yekaterinodar, avec des bandes d'oies et des porcs. Quelques Cosaques cultivent un tabac excellent, que les femmes récoltent. Abraham prétendait que toutes les femmes occupées à cette besogne étaient de mœurs très légères ; mais Abraham, quoique pingre, savait prendre des airs de vaurien qui se vanterait d'avoir des bonnes fortunes.

Le régime nutritif des Cosaques est très frugal : des

œufs et du lait, un peu de viande, mais surtout des melons d'eau, des piments qu'ils s'assimilent en quantité effrayante et du pain. Pendant la journée, ils grignotent des poires sauvages et des graines de tournesol.

Mariouchka, la petite fille de Grimm, une ravissante enfant de 12 ans, qui circule dans la maison en chemise rose et pieds nus, ayant toujours une longue mêche de cheveux qui lui pend sur ses yeux rieurs, a pour seule occupation d'extraire des graines de tournesol. Chacun, hommes et femmes, en a sur la poitrine un gousset rempli dont il vous offre. Rapidement, d'un geste continu et machinal, ils en passent dans la bouche, coupent la pelure avec les dents et la crachent — et lorsque, par un de ces involontaires retours du souvenir, on se représente les Cosaques dans leur attitude habituelle, c'est avec le geste enfantin de manger des graines de tournesol qu'ils vous apparaissent.

Le matin, on allait à la fenaison avec les Cosaques, assis dans l'arba, derrière les bœufs qui marchaient de leur pas mesuré et tranquille. — Et l'on songeait combien les rois fainéants, tant calomniés, avaient la notion du confortable, car seule la démarche des bœufs supprime les secousses des routes primitives.

Je sifflais les chiens, pour m'égarer, à travers les bois, en évitant la stanitza et les fermes. Parfois les chiens, s'emballant tout d'un coup, chassaient quelque temps un lièvre qui passait sous le fusil, et les geais qui s'élevaient

en criant signalaient leur approche. Mosko, un vieux brave, décousu par un solitaire, battait les maquis; le matin, à l'aube, on rencontrait des faisans. Le bois était sauvage et solitaire, au fond des ravines de grands éperviers et des aiglons passaient en sifflant, répandant un instant l'ombre de leurs grandes ailes et revenant dédaigneusement sur le coup de fusil. En plein fourré, au milieu de presque inextricables dédales, des géants se dressaient, vieux chênes séculaires respectés encore par la hache. Au sein de la verdure, une chose bizarre apparaissait, toute noire : c'était un arbre immense, touché par la foudre, à moitié consumé, dont les branches noueuses et noircies surgissaient au-dessus du bois comme un gibet énorme et tragique, — apparition fantastique, qui donnait à tout ce hallier un aspect effrayant. Fatigués, les chiens s'étendaient sur la mousse, et l'on sommeillait.

Le soir, on rentrait vers la stanitza, dans la direction de la montagne où le soleil se couche. Aux approches du village, on entendait grincer dans la vallée les roues sèches des arbas. Celles-ci revenaient de la montagne avec leur chargement de foin, et les bœufs allaient plus lentement, fatigués de la route; les hommes les excitaient mollement, étant épuisés eux-mêmes et marchant plus à l'aise. Des jeunes filles et des enfants ramenaient de grandes bandes d'oies, qui au passage d'un chariot se retournaient toutes vers lui, colères et bruyantes. Des

hommes à cheval rassemblaient les bœufs ; les chiens aboyaient et se poursuivaient ; les fauves cochons se sauvaient en grognant. Aux portes des enclos, des vaches, qu'on devait traire, beuglaient ; des filles et des Cosaques poussaient, en riant, des cris et tâchaient de mettre ordre à toute cette cohue. D'un bout de la stanitza à l'autre, il y avait une animation extraordinaire, la concentration de toute la vie agricole, une cacophonie bruyante de cris discordants.

Mais plus haut que toute cette musique, avec une persistance soutenue qui dominait pendant les rares moments d'accalmie, le cri perçant des cigales s'élevait dans l'air, étourdissant, monotone, partant sous chaque arbre, sous chaque brin d'herbe, sous chaque pierre en un grincement universel.

Le silence se faisait peu à peu, une arba attardée rentrait en gémissant; au-dessus de l'enclos, un jeune Cosaque hélait des femmes. La grande rue un moment rougeoyante sous le soleil couchant devenait terne, et des montagnes boisées descendait un brouillard épais, imprégné de fièvres.

Et les cigales chantaient toujours, avec les froissements stridents et aigus des mâles, se détachant sur le rythme des femelles, qui accompagnaient en sourdine.

Pendant la journée, mon compagnon prenait des croquis. Il avait esquissé Grimm en tenue de guerre, avec sa croix sur la poitrine, et de suite on avait pendu

le croquis à la place d'honneur, sous les icones, au-dessus du samovar. Un soir j'avais échangé ma poire à poudre pour d'énormes défenses de sanglier.

Nous avions conquis la sympathie de ces braves gens, ils nous passaient la main sur les cheveux comme à des enfants et nous donnaient le doux nom de *maladjetz* « gentil garçon ».

Après quelques jours, nous avons décidé d'aller chasser avec Vassili dans la forêt vierge qui s'étend à trois lieues de la stanitza. Abraham à regimbé, il trouve l'excursion trop fatigante et, comme il n'a jamais manié de *bikse* (c'est ainsi qu'il nomme toute arme offensive ou défensive), le plaisir de la chasse ne l'émoustille pas. Mais nous lui avons promis qu'il recevrait par jour un demi-rouble de gratification supplémentaire s'il se conduit décemment. Et chaque fois qu'il regimbait, ne voulait pas traduire une phrase ou faire une course, nous lui disions : « Abraham, songe à ton demi-rouble ! »

Cette pensée salutaire le ramenait dans la voie du devoir.

Quand on voyait revenir Abraham, le soir, la figure rayonnante, correctement boutonné, marchant à grands pas solennels en s'appuyant sur une longue canne blanche bien ratissée, on lui criait : « Abraham, tu as gagné des roubles ? »

Et sa joie éclatait : « J'ai gagné trois roubles ! »

Il parvenait ainsi chaque jour à extorquer quelque

monnaie à de pauvres malades des environs, qu'il n'aidait d'ailleurs en rien, car il n'avait pas de remèdes avec lui et il ne connaissait pas seulement l'ammoniaque dans un pays où les vipères abondent!

Nous fîmes des provisions pour cinq jours, quoique Abraham prétendît ne vouloir rester plus de trois jours dans la forêt. Vassili emporta le fusil de Grimm et se passa un petit couteau de chasse à la ceinture. Un cheval fut chargé de vivres et de gros manteaux pour la nuit. Abraham lia des ficelles autour de ses savates et glissa quelques melons parmi les victuailles.

Les chiens suivaient, la queue dolente. La chaleur humide distillait dans les veines une torpeur dissolvante, des nuées d'orage accouraient de la montagne, zébrées d'éclairs. Bientôt l'ouragan éclata. La pluie s'abattit et nous dûmes revêtir les manteaux de nuit. Grimm y avait passé toute sa garde-robe. Il y avait des caftans, grandes redingotes bourrées, serrées à la taille et s'épanouissant en jupe avec de grandes poches où mettre les mains, par derrière. L'un surtout était merveilleux, en soie verte usée sur les bourrelets, avec de l'ouate qui s'envolait par les déchirures — un vêtement de staroste qui avait dû figurer jadis dans les plus solennelles représentations de Grimm. Vassili s'était jeté une bourka sur les épaules et avait ainsi très grande allure. La bourka est un manteau d'une seule pièce, avec le poil de chèvre en dehors et qui rappelle, mais en noir, le burnous des

Arabes. Il est à la fois l'imperméable pour la pluie et la couverture dans laquelle on se roule pour dormir à la belle étoile.

Les chiens s'emballèrent un instant sur un chevreuil, qui bondit au-dessus de la route avant que les carabines ne fussent armées. La forêt s'épaississait et devenait plus sauvage. Au-dessus de nous, les couronnes des acacias et des noyers formaient un dôme opaque répandant la nuit dans le sous-bois. Et à travers les troncs noueux rongés de mousses séculaires, s'enfonçaient des profondeurs toujours plus ténébreuses. Parfois un torrent s'était nettoyé un passage en sa course furieuse: c'était alors une perspective de majestueuse et sombre grandeur, ouverte au cœur de la forêt vierge, des arbres gigantesques rangés en colonnade sur les bords, des blocs barrant l'eau mugissante, et le torrent lui-même, reflétant toutes ces ténèbres ambiantes, ces troncs noircis par le temps, ces couronnes impénétrables, en devenait livide.

Le sentier débouchait dans une vallée étroitement encaissée entre d'abruptes montagnes. Dans le haut, au-dessus de la verdure puissante et sombre de la forêt, le feuillage des bouleaux et des pâles mélèzes flottait à la brise vespérale, comme une chevelure blonde. La nuit venait et avec elle une brume épaisse, malfaisante qui suintait de toute cette végétation exubérante — effluves de mort germant au sein d'une vie trop abondante.

En pleine forêt, Vassili déclara que nous étions arrivés.

Il y avait un abri élevé pour les chasseurs et un hangar pour le cheval. Quelques perches fixées en terre en forme de cône et recouvertes à l'extérieur d'une mince couche de paille formaient la hutte. Vassili leva une toute petite trappe de paille et nous pénétrâmes en rampant. Il alla chercher du bois et bientôt, au milieu de la hutte étroite, un beau feu pétillait, s'en allant en paillettes, au risque d'enflammer toute la chose. Des couchettes de foin étaient rangées autour, et des crochets de bois étaient fichés dans les perches pour suspendre les armes. Bientôt nous fûmes tous installés sur notre couchette à regarder le feu flamber. Vassili, toujours actif et prévenant, avait été prendre de l'eau à la source et prépara le thé. Fantastiquement, la flamme éclairait ce réduit de sauvages. Elle s'élevait en crépitant vers le haut du cône, qui s'effilait dans l'ombre, et la fumée s'en allait à travers les interstices de la paille. Les figures tournées vers le brasier étaient éclairées d'une façon rembranesque; pendus, les manteaux aux larges plis prenaient des poses de fantômes; les fusils accrochés aux chevilles jetaient des éclairs fauves, et les chiens trempés par le brouillard tendaient vers la flamme leur tête fatiguée, en clignotant les yeux. Vassili fit quelques gestes terribles et certaines grimaces très expressives qui devaient avoir rapport à des histoires d'ours; mais au moment de se dire « bonsoir », nous ne trouvâmes plus aucun paletot. Abraham sommeillait déjà, la tête tournée vers la cloison.

— Abraham, lève-toi! que nous lui disons.

— Seigneur Dieu ! laissez-moi dormir en paix!

— Lève-toi, tu as pris toutes les couvertures!

Et comme il ne faisait pas mine de bouger, il fallut tirer de dessous lui tous les manteaux qu'il avait accaparés et le rouler dans son coin comme un chien.

Abraham poussa un profond soupir, protesta trois ou quatre fois qu'il ne pourrait fermer l'œil à cause du froid et s'endormit.

Tout à coup, vers la fin d'un cauchemar, une lourde main pesa sur nos épaules : le Cosaque nous secouait. Il était trois heures.

Il n'y avait qu'à se dresser et à prendre le fusil, pour partir. Vassili, sa carabine au poing, souleva son bonnet et faisant un signe de croix : « Au nom du Père et du Fils... » se glissa hors de la hutte.

Du geste, il montra la montagne en face et en quelques enjambées atteignit la côte abrupte. Les herbes mouillées battent la poitrine et les genoux. Les branches auxquelles on s'accroche vous arrosent en une brusque secousse, comme un goupillon; les pierres humides de la côte se dérobent sous le pas et les broussailles touffues, inextricables, vous déversent toujours une ondée plus abondante, qui finit par gagner la peau. En haut de la côte, Vassili met le doigt sur la bouche, cligne malicieusement de l'œil en montrant le sous-bois et arme sa carabine.

A côté de la montagne, à travers les hauts troncs de la futaie, l'étendue s'étalait grise et uniforme comme un lac au matin; mais en y regardant de près, on voyait que c'était le brouillard de la vallée, blanchâtre, mouvementé d'ondulations comme une eau sans bornes, qui, lentement, se mettait à osciller et à monter vers le soleil.

Les chiens prirent une piste, en donnant vigoureusement, la morne tranquillité du bois fut rompue par le bruit d'un galop qui se perdait au loin. Parfois Vassili s'arrêtait dans sa course, si rapide et si légère que ses mocassins de cuir ne laissaient presque aucune trace sur le sol. Il montrait à travers la forêt un endroit de choix où il espérait trouver des sangliers. De nombreuses traces de fauves se perdaient dans le bois, des pinces de gros solitaires qui avaient circulé la nuit, des pas de cerf empreints dans la boue. Les fougères s'élevaient à hauteur d'homme, des clairières, avec des graminées où la haute taille de Vassili disparaissait et qui se refermaient sur son passage, étaient foulées par les fauves; des maquis de prunelliers aux baies noires barraient la route.

Au-dessus du bois, on entendait le sifflement et le large vol des grands aigles.

C'était la forêt vierge dans sa sauvage et hautaine majesté.

Soudain Vassili s'arrêta : « Tcherkess! » dit-il, en montrant par terre quelques pierres, un débris de foyer, seuls restes d'une maison de Circassiens, exterminés,

comme tant d'autres par les Russes, peut-être brigands en Asie Mineure. Et c'était poignant de voir se greffer cette désolation humaine sur cette nature pittoresque. Vassili, nous voyant songeurs et sombres, haussait les épaules avec un sauvage ricanement de tout son masque, désignant un superbe poirier et répétant : « Tcherkess! » Le poirier était un arbre séculaire, qui jadis avait dû abriter la hutte du montagnard et qui portait des fruits délicieux, — car cette race intelligente des Circassiens est la seule de tout le Caucase qui ait jamais songé à greffer les arbres sauvages.

Nous nous assîmes sur une pierre du foyer pour manger des poires et rouler une cigarette. Il devait être six heures. Le soleil perçait la brume du matin, l'humidité s'en allait des arbres, le bois tout entier était inondé de lumière et commençait à vivre. De vagues bruits, qu'on n'aurait su attribuer à aucun être, se mettaient à peupler la silencieuse solitude.

Vassili qui ne fumait jamais que des moitiés de cigarettes, dont il obtenait le papier en déchiquetant une grande feuille précieusement serrée dans son caftan, se leva le premier, ruisselant d'humidité avec sa barbe hirsute, comme un barbet qui sort de l'eau. Quelque temps encore, il rampa sous les lianes; mais la forêt était tellement inextricable, toutes les essences se mélaient si intimement, les lianes et les pampres courant d'un arbre à l'autre obstruaient à un tel point les halliers qu'il

aurait fallu vraiment buter un sanglier pour l'apercevoir.

Les chiens affamés et épuisés — maudites bêtes ! — ne prenaient aucune piste et se glissaient sur nos talons. Les vêtements humides fumaient sous le soleil toujours plus réchauffant, tous les animaux avaient déjà regagné leur gîte et nous dévalâmes vers le fond, le plus rapidement possible, en nous accrochant aux lianes et aux arbres.

Dans la vallée, nous trouvâmes deux hommes occupés à rôtir des épis de maïs sur un feu de bois. Ils nous regardèrent en dessous et répondirent à peine à Vassili.

Sur le seuil de la cabane, le plus vieux chargeait son fusil, d'un air farouche.

Nous laissâmes ces compagnons ombrageux pour aller nous sécher dans notre hutte.

On avait recommandé à Abraham de garder du feu, mais il l'avait laissé éteindre, sous prétexte « que c'était le jour du sabbat et que la loi lui défendait de travailler ».

Vassili, infatigable, avec sa bonhomie d'être simple, se prodigua, ralluma le feu, fut chercher de l'eau et fit le thé. Après le déjeuner, tout le monde sommeilla jusqu'à midi.

Le Cosaque devait nous conduire au gîte d'un ours qu'il avait blessé quelques jours auparavant. Nous fîmes part à Abraham de notre rencontre, il nous demanda instamment un de nos revolvers et se décida finalement à nous accompagner par crainte de rester seul dans la hutte. Vassili cacha soigneusement tous les objets dans la paroi de paille pour qu'on ne pût les trouver en cas

d'une visite à la hutte. Il se dirigea précipitamment vers l'établissement des deux chasseurs, et fut pousser leur porte. Ils étaient absents. Il courait plutôt qu'il ne marchait, s'arrêtant parfois pour observer des empreintes humaines, comme il s'arrêtait sans doute lorsqu'il faisait le coup de feu contre les Circassiens.

Impossible d'obtenir aucune explication d'Abraham, qui avait beaucoup de peine à suivre. A la bifurcation de deux sentiers, je fais demander par Abraham ce qu'était cette ruine rencontrée le matin. Abraham, interprétant la chose au point de vue de ses sentiments, a sans doute mal traduit la phrase, car, furieux, Vassili bondit, montre toute la rangée de sa puissante denture, ses yeux étincellent, il brandit son fusil et fait le geste de tuer. Il dit qu'il ne faut pas avoir peur des Tcherkesses! traduit Abraham, et nous sommes depuis longtemps en course que Vassili brandit toujours son fusil avec une joie féroce.

Pourquoi cette allure échevelée, cette oreille toujours aux écoutes, ces pas observés? Est-ce que nous serions à la chasse à l'homme au lieu d'être en quête d'ours? car Vassili est une âme simple, un être brutal et primitif qui nous sert avec beaucoup de douceur, mais qui ne doit pas avoir la notion du bien et du mal et tuerait un homme comme une bête, s'il s'imagine bien faire.

Il s'arrête enfin pour éponger du revers de son caftan la sueur de son front, et nous pénétrons dans un champ

de hauts joncs qui portent des fruits noirs comme le sureau et d'où sort une chaleur embaumée. Les tiges élancées aux baies violettes, les feuilles des fougères arborescentes mettent un peu d'ombre sur nos têtes et l'amer parfum de l'absinthe nous grise. Nous entrons sous bois, dans le sentier de chasse, et Vassili examine attentivement le sol en nous disant « que c'est bien ». Abraham hausse les épaules, ne comprenant rien à la chasse. Nous saisissons parfaitement : Vassili a eu peur que les deux voisins nous aient devancés à la chasse et effarouché le gibier. Le sentier monte sous les grands bois, courant le long des arbres immenses, dans l'épaisseur des fourrés. De grandes lianes comme dans une forêt vierge descendant en festons de hautes branches s'entrelacent, se tressent en muraille captivante. Sous les pieds, des baguettes de bois et des roseaux séchés grincent et se cassent.

Soudain le Cosaque se retourne avec une expression sauvage et montre à terre la trace d'un ours, presque un pas d'homme. Il ricane, cligne malignement de l'œil, assure son couteau dans la gaine et part doucement. Du poing gauche, il serre son fusil, prêt à toute alerte ; de l'autre, il écarte doucement les branches et se glisse sous elles. Il est penché sur le sol, comme un chien à la piste et se retourne parfois avec colère vers Abraham pour lui enjoindre de faire moins de bruit. Le juif fait craquer les branches sous sa lourde marche, heurte violemment

les pierres de sa canne, accroche les pans de sa redingote au taillis.

Pas à pas, rampant silencieusement sous le bois, nous suivons l'empreinte de l'ours. Parfois les traces se croisent, Vassili hésite un instant, mais bientôt, avec une sagacité merveilleuse, retrouve la piste. Alors tout penché il se retourne à demi vers nous, montrant d'un signe de tête la direction de l'ours, clignant, riant des yeux et tapotant sa carabine par gestes de caresse.

Un hallier s'ouvre, jonché de prunes dorées, ruisselantes au soleil. Martin y a déjeuné en passant ; de ses grosses pattes, il a écrasé les prunes jaunes dont le jus a coulé tout autour. Vassili nous coupe dans une branche une petite fourche pour appuyer le fusil quand nous verrons l'ours. « Comme çà, on ne tremble pas! » dit-il. Le système est drôle, mais il faut bien accepter l'instrument pour ne pas le fâcher, quitte à l'oublier au bon moment.

Nous sommes sûrs de rencontrer Martin, car ses pas se dirigent vers le gîte où Vassili l'a trouvé huit jours auparavant. Il jubile, sans un mot, sans un geste, mais ses yeux brillent d'une joie extraordinaire, ses dents sont à découvert.

Abraham hausse les épaules d'un air résigné et nous regarde comme si nous étions tous fous. Et nous sommes tous fous. La minute est émotionnante, bienheureuse. Doucement, nous prenons le vent pour ne pas donner l'éveil à la bête ; en approchant, Vassili se met à genoux

et nous rampons à quatre pattes, déposant toujours le fusil un peu plus loin, avec précaution, pour ne pas heurter les pierres. Cet animal d'Abraham fait un train épouvantable.

Enfin nous approchons du hallier. D'un geste, Vassili, nous fait ranger à côté de lui. Nous serrons le fusil à deux mains, nous débouchons. La place est vide. Je regarde Vassili. Sa figure est consternée. Il nous montre le gîte, sous un épais fourré ; il est chaud encore et sans doute que l'ours n'est pas loin. Le train d'Abraham l'aura mis en garde. Nous nous blottissons dans le gîte pendant que Vassili explore les environs pour retrouver la trace ; mais maintenant la surface du sol est durcie par la chaleur et il n'y a plus moyen de suivre la piste. Abraham jubile. Nous l'envoyons à tous les diables ; mais sa figure inconsciente, avec une expression d'étonnement hébété, désarme toutes nos colères, même celle de Vassili, qui le considère un instant avec un profond mépris et un roulement dédaigneux des épaules.

Lentement nous retournons alors vers les pruniers, et après s'être rafraîchi de quelques fruits chacun se couche sur le dos. Avant de m'endormir, j'observe Vassili. Il s'est assoupi de suite, le fusil armé posé à ses côtés ; il est étalé comme un animal, comme un être primitif dont aucune convention n'a jamais façonné l'allure. Les cuisses sont écartées nonchalamment comme d'une lourde bête au repos, ses épaules touchent terre, sa tête est retournée

sur le côté avec souplesse et force, l'œil mi-clos comme d'un chien, la bouche béante, les bras étendus à côté du corps et la main forte, velue, est à moitié entr'ouverte comme une grasse patte d'ours. Il a l'expression de douce sauvagerie d'un barbet et le corps d'un plantigrade.

Abraham qui a fait la grasse matinée, et s'étant gorgé de prunes commence à s'ennuyer, nous réveille. Nous errons encore quelque temps sous bois. L'ombre est épaisse, le taillis élevé, sans feuilles, laisse voir au loin les halliers. Nous apercevons tout à coup une longue vipère qui se glisse entre les herbes. Prudemment et de la crosse de nos fusils, nous l'approchons, reculant vivement lorsqu'elle bondit vers nous. Sa gueule est béante, dardant par brusques secousses un dard fourchu et sifflant. Nous finissons par mettre les crosses dessus, elle se ramasse et s'élance en mordant les canons dont l'acier grince sous ses crocs. Enfin, on lui casse les reins et Vassili avec un superbe dédain du danger lui écrase la tête avec son mocassin de cuir souple.

Lorsque la bête est bien morte, Abraham, le couard, qui s'est tenu prudemment à distance, s'approche et lui donne de violents coups de bâton : — le coup de pied de l'âne !

Un peu plus loin, nous rencontrons une mare fraîchement remuée par les sangliers, et comme Vassili espère qu'ils repasseront, il me poste dans les environs flanqué

d'Abraham. Lui et mon compagnon vont faire un grand tour pour battre la forêt.

J'ai toute la peine du monde à faire tenir mon juif en place. Lorsqu'ils eurent infructueusement battu le bois, Vassili, à ce que mon ami m'a raconté, s'est couché sur le dos, a entouré la bouche de ses mains et s'est mis à pousser un sauvage cri de ralliement, le hurlement du loup. Abraham était en train de me causer du serpent disant « nous l'avons tué » et tout heureux d'avoir administré des coups de bâton à une bête morte. A peine a-t-il entendu l'appel de Vassili qu'il a poussé un beuglement capable de faire lever le gibier de toute la forêt, par ce cri peu familier, et qu'il s'est mis à dévaler vers l'appel. Vassili en sacrait encore lorsque nous le rejoignîmes.

Nous rentrâmes à la hutte; mais quelle ne fut pas notre stupéfaction en voyant presque tous les vivres consommés et nos provisions, qui devaient encore durer trois jours, à peine suffisantes pour nous mener jusqu'au lendemain. Abraham, qui avait décidé que nous devions rentrer le lendemain, devait avoir tout avalé pendant notre absence du matin.

Nous étions sûrs en restant deux jours encore de tuer des sangliers ou des ours, aussi proposâmes-nous à Abraham d'aller chercher des provisions à la stanitza. « Mais je ne sais pas le chemin! — Il n'y a qu'un sentier, répondait Vassili, et pas moyen de se tromper. Prenez

le cheval, il vous mènera tout seul. — Je ne sais pas monter ! » Nous lui offrîmes quatre roubles s'il voulait chercher des vivres. Son œil brilla de convoitise. Il allait céder, mais, chose étonnante chez un juif, la couardise l'emporta sur la cupidité. Il se roula dans son manteau et se coucha.

Vassili voulait à tout prix tuer sa bête ce jour-là et aller à l'affût nocturne. Nous ne pouvions l'accompagner par crainte des fièvres dont nous devrons être presque à coup sûr la victime à cause de notre imprudente escapade du matin. Le Cosaque demanda ma carabine pour être plus certain de son coup, et je la lui remis ayant toute confiance en cet être bon et simple. Au moment du départ, le juif grincheux dit à Vassili qu'il ne pouvait pas emporter ma carabine, qu'il pourrait la voler. Le pauvre Cosaque fut très attristé de cette remarque et me tendit l'arme. Je ne pouvais pas la reprendre.

Vassili nous aurait tués comme des chiens, sans aucune arrière-pensée, si nous avions été ses ennemis. Nous étions ses amis et nous savions qu'il ne volerait point.

En partant, il nous serra la main et avait des larmes de plaisir aux yeux pour cette preuve de confiance. Il jeta la carabine sur l'épaule et fit le signe de la croix.

La nuit était venue. Nous avions pris deux chiens à l'intérieur. La température qui le jour était à 32° était descendue à 8° et cette brusque saute empêchait le sommeil. Nous étions mangés par le froid et nous nous

relayâmes toute la nuit pour entretenir la flamme. Je m'assis à coté du feu à griller des cigarettes. Le réduit était éclairé d'une façon fantastique, des lueurs rouges couraient le long des armes et les léchaient. Mon ami dormait sous sa bourka d'un profond sommeil de jeune homme, et la bourka avec les longs poils de chèvre luisait aux plis. Abraham, avant de se coucher, avait pris en guise de *bikse* un pieu sous sa redingote, et le tenait étroitement serré contre lui, en poussant des gémissements dans ses rêves.

Soudain les chiens, avec cet admirable instinct de la solitude et du danger qui les caractérise, s'élancèrent en grognant vers le bois. Je pris mon revolver et je sortis. Je les voyais aboyer à la lisière de la forêt contre un chien étranger, sans doute le chien de nos voisins à l'affût à cette place. Je sifflai les bêtes et tout rentra dans le calme. La pleine lune illuminait le ciel, sur lequel se découpait en noir le profil des hautes montagnes, les cigales chantaient étourdiment, d'une façon incessante. Un grand aigle tournoyait autour de la hutte, en poussant son lugubre sifflement de mort.

Plusieurs fois les chiens s'emballèrent pendant la nuit; Vassili, harassé, trempé jusqu'aux os, rentra à l'aube, au grand étonnement d'Abraham, qui prétendait qu'il s'était enfui avec la carabine.

Il fallut quitter cet endroit pittoresque, ce terrain de chasse merveilleux. Avec des provisions suffisantes, des

couvertures et de bons chiens, on y ferait des chasses uniques, mais il faudrait choisir le printemps parce qu'en été les chiens ne suivent aucune piste et que la feuillée est trop épaisse.

Force fut donc de rentrer par la forêt majestueuse et vierge, aux torrents sombres qui s'enfonçaient sous les halliers. Vers la stanitza, nous rencontrâmes un campement de Cosaques qui nous invitèrent à partager leur pain et leurs pastèques. C'étaient des gens hospitaliers qui nous reçurent avec une cordialité touchante. Les jeunes gens, vêtus de l'ample bonnet en peau de mouton et serrés dans un touloup bien collant, étaient d'allure élégante; ils étaient grands, nerveux, avec des yeux sombres et des cheveux noirs. Les jeunes femmes, vêtues de la chemise rose et d'un jupon noir, étaient très sympathiques; elles avaient l'œil intelligent et se penchaient sur l'épaule l'une de l'autre, souriant et se disant très bas leurs réflexions.

Nous approchons de la stanitza. C'était un dimanche. Les femmes passaient en bechmet rose ou bleu avec un mouchoir élégamment noué sur la tête. Les hommes étaient réunis dans un cabaret et se causaient, en se mettant les mains sur les épaules avec des regards d'ivrogne attendri.

Chez Grimm étaient réunis tous les notables du village. Ils buvaient de la vodka et portèrent notre santé. A chaque verre, ils se levaient avec d'affectueux discours

en notre honneur ; ils étaient presque tous ivres; mais, en gens solides, ils se redressaient pour ne pas manquer de tenue. C'étaient des hommes très forts, musculeux, d'une énergie tranquille et calme, comme des gens assurés de leur force. Il y en avait de blonds comme Grimm et Vassili avec des yeux bleus clairs et de longues barbes. Ceux-là descendaient sans doute des Cosaques de la ligne. D'autres étaient noirs. Très hauts, avec des épaules larges, une figure allongée, une grande barbe noire et soyeuse descendant sur la poitrine, un nez épais et fort, des yeux bruns tranquilles et des cheveux ras. Ceux-là devaient être des Grands Russiens. Ils voulurent tous se faire dessiner, mais Grimm jaloux de cette motion les éconduisit poliment. Ils partirent qui à cheval, qui en drokke. L'un d'eux surtout était magnifiquement vêtu : il portait la tcherkessa en rouge cramoisi avec une belle rangée de cartouches niellées et un long poignard sur le ventre. Un autre, vêtu aussi d'une tcherkessa jaune, était armé jusqu'aux dents. Il paraît que c'était un maçon. En sortant, ils passèrent devant les icones, se découvrirent et se signèrent.

Tous étaient des hommes à l'allure déterminée, tranchant par leur énergie tranquille sur le commun des Slaves aux manières doucereuses, à l'expression de morose résignation. Le Cosaque offre ainsi une preuve évidente de ce que les circonstances et l'éducation peuvent faire d'une race.

Il a gardé comme les autres Slaves une volonté tranquille et imperturbable, tendant au but sans secousses et sans faiblesses, mais les habitudes d'une vie aventurière, les privations des pays neufs, les dangers et la surexcitation de la guerre ont modifié son tempérament et ont fini par créer cette race admirablement apte à la colonisation militaire. Il fallait les Cosaques comme avant-garde aux Russes. Et puis, ces émigrés Slaves étaient à l'origine des indépendants gêneurs chez eux, les plus exubérants des Russes dont on sentait le besoin de se débarrasser dans la patrie commune. A eux, s'est ajoutée au cours des siècles une foule d'émigrés hardis, trop remuants pour la vie tranquille de la patrie, et ainsi la personnalité des Cosaques qui les distingue des autres Slaves s'est formée en quelque sorte par une sélection de types tout spécialement indomptables qui devaient jeter leur gourme, que les besoins communs et les hasards de la guerre a réunis pour en former comme une espèce nouvelle. — Telles des bêtes de sang, soigneusement triées dans la même race, qui, par des aptitudes communes et une éducation uniforme, en arrivent à gagner une physionomie si particulière qu'à la première vue on hésite à les rattacher à la souche originelle.

Nous avions donné un pourboire à Vassili. Une heure plus tard, il revint l'œil en feu, la figure enflammée. Il paraissait très animé. Il avait presque écharpé un homme. Il venait d'aller faire des libations chez le mari

de sa maîtresse. Celui-ci s'était permis de lui demander ce qu'il venait faire. Alors il l'avait pris et l'avait tordu. Vassili jubilait et ricanait de joie en faisant de ses mains un geste indéfinissable, le geste d'un homme qui tord une loque, la déchire et en jette les morceaux à terre. On le fit poser. Il revêtit sa tcherkessa avec la décoration reçue pour les Tcherkesses tués, saisit son fusil et se campa dans une attitude d'intraduisible sauvagerie, les jambes écartées, le col tendu, le geste menaçant un ennemi imaginaire.

Lorsque le dessin fut terminé, on le lui offrit; mais, par une délicatesse exquise qu'on n'aurait pas soupçonnée chez ce barbare, il nous serra la main et nous pria de le garder en souvenir de nos journées de chasse.

La soirée fut triste. Grimm et sa femme causèrent du départ, de notre pays lointain.

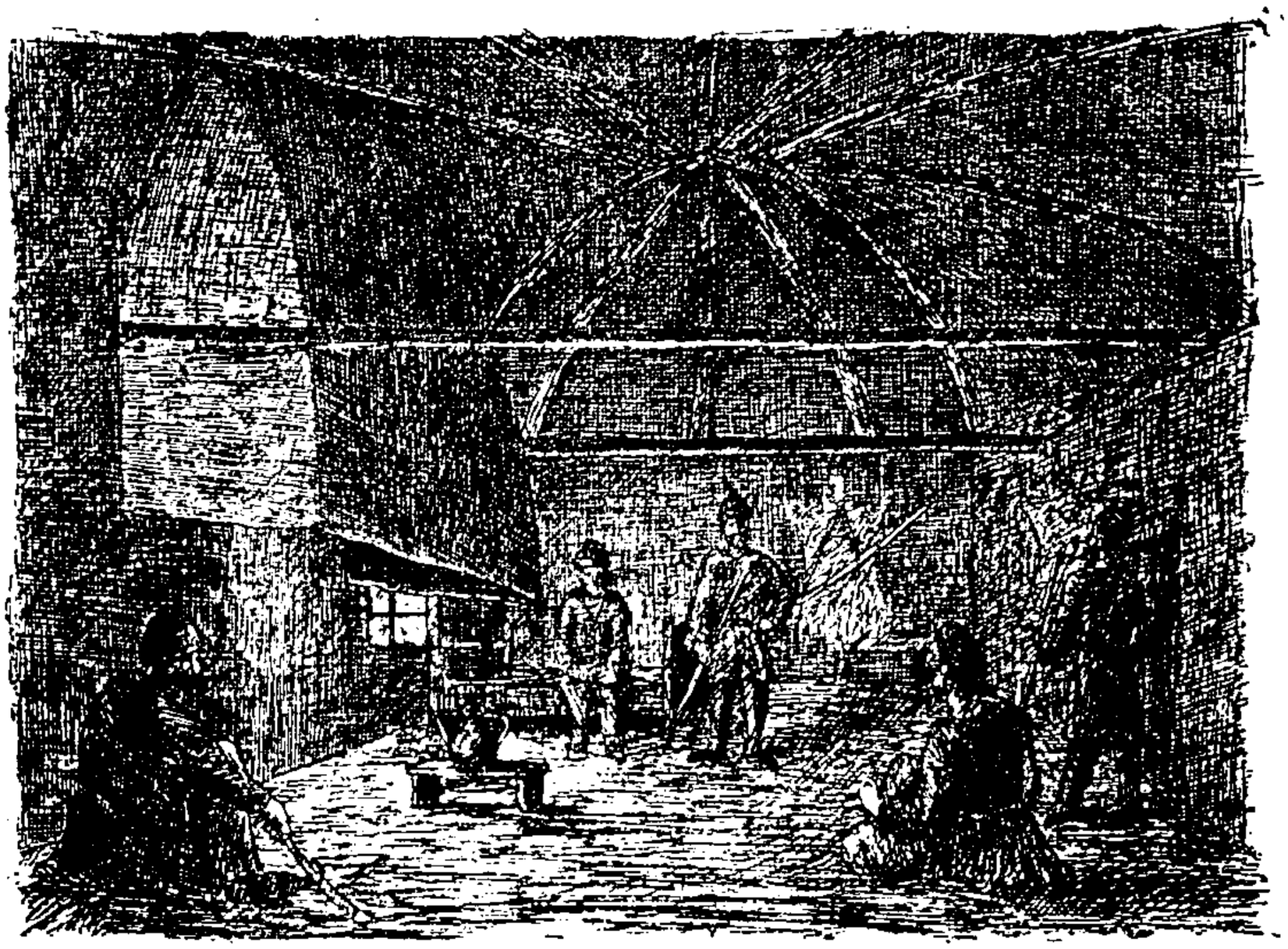
Grimm avait dit à sa femme que la maison serait bien vide quand nous n'y serions plus, et lorsque nous l'assurâmes que jamais nous n'oublierions leur cordiale hospitalité, des larmes vinrent aux yeux de cet homme si rude.

Ils nous passèrent la main sur les cheveux, en une patriarchale et douce caresse.

Le lendemain, avant le départ, Abraham alla extorquer encore trois roubles chez une femme qui s'était foulé la main; il grugea une pastèque le long de la route, et lorsque le train partait de la gare de Ilskaïa, il était

encore là, avec sa redingote aux couleurs changeantes, son allure nonchalante, nous faisant un geste d'adieu de ses longues mains maigres.

Le nom de notre terrain de chasse, je ne l'ai jamais su, je ne l'ai même jamais demandé. C'était la stanitza de Papaïké, je crois, — mais le nom n'importe pas au souvenir, ni de savoir comment on appelait celle qu'on a aimée.



CIRCASSIENS

Les amis de mes ennemis sont mes ennemis.
MAXIME CIRCASSIENNE.

—

On nous avait renseigné un Cosaque de l'Oural, qui habitait Yekaterinodar et partageait son temps entre l'enseignement et la chasse. Nous le fûmes trouver chez lui. A la porte, deux *gordon-setters* poussaient des aboiements féroces; lui-même, harassé par la chasse, était en train de se déguêtrer. C'était un homme d'un

accueil très affable, rondement poli, avec lequel il n'y avait pas moyen de n'être pas ami tout de suite. Il venait de rencontrer le chef d'un village circassien, chez lequel il avait été chasser plusieurs fois. L'aoul (le village) était situé au delà de la rivière Kouban, que les Russes ne traversent jamais, pour aller chez les sauvages, comme ils nomment les Tcherkesses.

Bientôt nous eûmes trouvé le chef, occupé à faire seller son cheval. Il nous offrait l'hospitalité dans son aoul aussi longtemps que nous en voudrions profiter et nous recevrait le jour suivant, à la circassienne.

Le lendemain, le drokke roulait à travers les rues de la ville, croisant des Cosaques qui portaient sur l'épaule le long fusil caucasien et à la ceinture le kingjal, large dague à la garde d'argent ciselée.

Parfois un homme à cheval, majestueusement drapé dans son manteau de fourrure noire, nous dépassait, ou bien c'étaient les fermiers des environs, assis à court étrier, sur leurs petits ânes alertes.

Nous longions des marais et des mares à roseaux d'où émanait une senteur amollissante, un parfum tiède, qui faisait plaisir à respirer — et qui donnait la fièvre.

Un tiers de la population de Yekaterinodar souffrait de la mal'aria.

Peu à peu, les rues s'alongèrent en bâtisses isolées. Seul, le scintillement lointain des coupoles vertes des églises restait au-dessus de la steppe sauvage. Nous

approchions de la Kouban. Le Russe désigna l'endroit où l'année précédente la poste avait été volée. Souvent on dévalise la voiture postale au Caucase, et le brigandage s'y pratique grandement, d'après les belles traditions antiques : on avait tué les postillons, coupé la tête aux chevaux, jeté les cadavres dans la Kouban.

« Et qui a fait cela?

Les Tcherkesses sans doute ! »

Car les Russes attribuent à cette peuplade hardie tous les vols et tous les meurtres, la sachant très brave.

La Kouban coulait à côté de la route comme une rivière tranquillement majestueuse. Sur les bords, elle se perdait dans les roseaux, et des vols de butors et de hérons flânaient au-dessus de son eau livide.

Un gué. La rivière barre la route. Quelques arbas (lourds chariots de Circassiens) attendent comme nous l'arrivée du bac de passage. Et comment dire ce tableau oriental? Les grands buffles, attelés aux longues charrettes, s'avancent en balançant mollement la tête. A côté d'eux, marchent des Circassiens, dont la tcherkessa moule le torse, comme un corset. Des femmes se pressent autour d'eux : ce sont de grandes filles aux pantalons rouge cramoisi, larges et bouffant autour des chevilles; une tunique ramenée par une ceinture leur prend les reins; sur la tête et autour des épaules flottent de légers voiles blancs et jaunes. Leur taille est admirablement cambrée et souple, l'œil noir ombragé de longs cils, mais

leurs traits semblent presque durs, tellement la ligne aquiline du nez et les minces lèvres sont nettes.

A la maison commune, Tchelesbi, le chef, nous attendait, le sourire aux lèvres, la main sur le manche de son poignard. Un *nouker*, un page si l'on veut, lui tient son cheval par la bride, mais il renvoie le *nouker* et prend place sur le chariot.

Déjà l'aoul se dessine au loin, avec ses huttes entourées de murs de claies, la mosquée et la maison des étrangers : — longue hutte couverte de terre glaise jaune et dont le toit de chaume est soutenu tout autour par des pieux frustes, ébranchés à coups de hache.

Tchelesbi nous invite à descendre. Nous entrons dans la maison, arrêtés un instant sur le seuil par le féerique et grandiose spectacle de l'intérieur.

Au fond de la salle, les mains tendues pour souhaiter la bienvenue, attend le père de Tchelesbi, majestueux vieillard d'un port hautain, avec un énorme turban en soie blanche et bleue, le coiffant d'un diadème.

« Vous êtes mes amis, dit-il, et vous resterez dans l'aoul aussi longtemps qu'il vous plaira. »

D'un large geste, il indique un vieux banc le long du mur, pour nous inviter à nous asseoir. Autour de la salle, les Tcherkesses étaient rangés, pour l'accueil d'honneur. Ils sont debouts le long de la paroi, immobiles et graves, sans avoir le droit de s'asseoir en la présence des étrangers. Par la porte ouverte sur la

plaine, un rayon de soleil entrait dans la hutte et éclairait de profil cette rangée d'hommes superbes, se tenant en des attitudes d'inoubliable élégance. L'énergie, la décision se lisaient dans leurs traits mâles. La lumière du soir, rouge et chaude, illumine le galbe pur de leur figure, leurs yeux intelligents, les rangées de cartouches sur leur poitrine, leurs kingjals à manche ciselé, — ornements virils qui paraient leur beauté. Il y en a qui ont des tcherkessas brunes, de jaunes, d'autres, de presque blanches, qui sur le fond uniformément gris de la hutte se détachent en relief vigoureux, comme dans les tableaux de maître les chevaliers antiques. Aucun d'eux ne parlait, mais ils regardaient l'ancien et nous autres avec une sympathique curiosité. Parfois un nouveau venu entrait. C'était un chasseur qui s'appuyait sur sa longue carabine, ou le vacher, pieds et jambes nus, sous son ample bourka noire, au-dessus de laquelle émerge sa tête énergique.

Seul, le grand vieillard, en redingote brune et ceinture verte, s'est couché sur le divan de bois sombre, aux appuis simplement grandioses. L'âge, qui épaissit et rend banales tant de figures originairement belles, lui avait laissé toute sa verdeur et les formes, sveltes encore, de sa puissante musculature.

Le manteau en terre glaise de la cheminée s'avançait dans la salle, large, énorme, laissant tomber par l'intérieur un rayon de lumière qui se jouait en clair-obscur

sur le parvis de terre battue et les parois, éclairait par de lumineuses taches la panse élégante d'une cruche de cuivre.

Le long des murs sont tendues des nattes et des peaux de chevreuil avec des fusils et un couteau qui luisent au-dessus — sobre et magnifique ornement des murs de terre glaise, qui, vers le haut, se terminent en une profonde toiture brunie par la fumée, et la terre qui recouvre en mince couche les aspérités du clayonnage lui donne l'aspect d'une élégante draperie.

On versa du cidre tcherkesse, comme boisson de bienvenue. Debouts et couverts, nous bûmes l'un à l'autre : Aux Tcherkesses ! Au Frangistan !

Puis, on apporta les meilleures armes de l'aoul, — car les Tcherkesses ont des armes merveilleuses et les soignent avec complaisance, comme une femme ses bijoux. C'étaient de beaux fusils à silex, au long canon damassé, cerclé par des anneaux d'argent, avec une fine crosse ornée d'incrustations d'ivoire, de nacre et de cuivre; des cimeterres d'un métal précieux et finement travaillé avec des inscriptions tcherkesses; des dagues arabes et turques qu'on maniait avec respect. Nous expliquâmes le mécanisme de nos armes, et tous, en connaisseurs, les examinaient attentivement.

On amena les plus beaux chevaux de l'aoul : deux superbes alezans, fins comme un cheval arabe, mais la croupe descendant, la crinière de race, la queue traînant

à terre. Les bêtes de sang se cabraient, rongeaient le frein et se dégagèrent du lien pour galoper vers l'écurie.

Nous avions oublié notre Russe. « Est-ce beau, lui dîmes-nous, est-ce assez grandiose ? »

« Ça manque de meubles, fit-il, et puis je me demande comment cela finira chez ces *sauvages*. »

Le soir, on servit le repas, composé d'un poulet, d'œufs et de thé. Il fallut picorer dans les plats et se servir avec les doigts, à l'orientale.

Un jeune Tcherkesse d'un aoul voisin arriva le soir suivi de son nouker, armé jusqu'aux dents. L'ancien l'invita à diverses reprises à manger avec nous. Il secoua dédaigneusement les épaules et se mit à arpenter la salle, sans nous adresser la parole. Dehors, les Tcherkesses essayaient les chevaux et les appréciaient. On avait réuni dans un grand parc tous les chevaux de l'aoul, se serrant tranquillement les uns contre les autres dans l'attente de la nuit, et parfois l'un d'eux, une cavale plus impatiente, secouait sa longue crinière et, sauvage, tendait sa fine tête pour hennir vers le couchant.

On déroula sur le sol des nattes et des matelas. Le vieux nous pria de nous déshabiller et assista à l'opération; lui-même borda les couvertures et s'assura que nous étions couchés mollement. Alors seulement le fier étranger voulait s'asseoir : était-ce par délicatesse d'hospitalité ou plutôt, ennemi implacable des *giaours*, ne voulait-il prendre part au même repas? Longtemps lui

et l'ancien se causèrent, l'ancien parlant paternellement, donnant de bons conseils, le jeune homme interrompant d'une façon brusque et passionnée. Sa fierté n'était donc que de la souffrance. L'assistance s'était retirée. La nuit se fit, tranquille. Par la large ouverture de la cheminée, la lumière de la lune filtrait, pâle, nébuleuse, éclairant d'une tache l'aiguière de cuivre et le canon d'un fusil.

Au matin, le sombre visiteur avait disparu, et quelques Tcherkesses rangés dans la salle nous regardaient lever.

Pendant ces quelques jours passés chez les Circassiens, nous vécûmes en plein Moyen Age, de la vie des petits seigneurs oubliés et incompris aujourd'hui. Bien que les Russes aient aboli de nom la Féodalité, l'esprit de tradition des Circassiens, leur ancienne antipathie contre les Russes leur en ont fait maintenir toutes les règles. Un bout de la loi du vainqueur ne saurait prévaloir contre les traditions des vaincus. L'ancien était le seigneur de l'aoul. Autour de lui, une cour d'hommes libres témoignait un sympathique respect. Ils se levaient en sa présence, et seuls les anciens de son âge osaient s'asseoir.

Chaque jour, des vassaux différents venaient de l'aoul lui offrir leurs services. Ils arrivaient le matin au nombre de quatre ou cinq : l'un brossait le parvis et le nettoyait de toute poussière; un autre servait le thé, pliait les literies et les emportait vers la maison. Pendant ce temps, le vieux, assis au coin du divan, causait amicalement avec eux, et aussitôt la légère corvée terminée,

ils restaient dans la salle comme de bons compagnons à jaser et à fumer des cigarettes.

Parmi les serviteurs habituels de la maison, quelques-uns paraissent jouir de prérogatives spéciales. Ils ne travaillaient pas de toute la journée, étaient plus richement habillés que les autres, avec des armes de luxe, et semblaient les chefs de l'aoul. Parmi eux, se trouvait le Muezzin, le prêtre, vêtu d'un beau turban rouge et blanc et d'une ample tunique de soie verte. A l'heure de la prière, il montait sur l'échauguette, à côté de la hutte qui servait de mosquée, et clamait sa prière plaintive. Le minaret musulman était remplacé par une échelle appuyée contre des poteaux, la même qui se dresse dans les champs pour la sentinelle qui fait la garde, et sans doute qu'aux jours de guerre, c'était au lieu de la prière le branle-bas qu'on clamait contre les giaours. Les occupations sont aussi toutes seigneuriales. Nulle besogne manuelle ; à peine un léger effort intellectuel à cause de la paperasserie administrative des Russes.

Tchelesbi passe la journée à regarder les chevaux, fourbir ses armes et ses fusils, essayer une selle.

Lorsque nous n'allions pas à la chasse avec lui, il se rendait chez le sellier pour faire arranger sa selle, un meuble riche, orné de cuirs bleus et de magnifiques pendeloques.

Tous les matins, l'ancien baigne lui-même à la fontaine la crinière et la queue de ses deux beaux alezans,

inspecte le champ de pastèques et souvent se lave les bras, en versant l'eau, selon le précepte du Coran, dans le pli du coude, pour la laisser couler vers les doigts, afin que toutes les impuretés descendent vers la terre. Et souvent aussi, en prononçant le nom d'Allah! il se lavait les pieds, — qu'il avait d'ailleurs, en véritable oriental, aussi soignés qu'une main de patricienne. Telle devait être la vie des seigneurs au Moyen Age, une vie d'exercices physiques, tout entière consacrée à la chasse, aux chevaux et aux armes.

Devant l'aoul, la plaine s'étendait très loin, et parfois on voyait des cavaliers arriver du fond de l'horizon, fantastiquement rapides, sur leurs chevaux lancés au grand galop : — c'étaient des visiteurs avec le fusil sur l'épaule, le couteau sur la poitrine, suivis de leurs pages, armés comme eux. En entrant, on donnait ses armes à l'ancien, qui les déposait dans une encoignure. Ils examinaient tous ensemble les chevaux, se livrant à de vraies fantasias. Ils les faisaient bondir, se cabrer, les lançaient soudain pour les arrêter sur place, immobiles et frémissants. Montés sur des étriers très courts, une selle haute, formée d'un coussin rattaché par un cuir sur une charpente en bois travaillée, ils étaient admirablement en selle et, dans tous leurs mouvements, suivaient si bien la bête, la faisaient tellement obéir aux moindres impulsions, qu'ils ne semblaient former avec elle qu'un seul être, animé d'un même courant magnétique...

Tchelesbi avait réuni les principaux chasseurs de l'aoul. Il y avait huit tireurs et quatorze traqueurs, tous vêtus d'une tcherkessa voyante, blanche, brune ou verte, avec le long fusil finement damassé et à crosse d'ivoire sur l'épaule.

Nulle part, on ne trouverait un groupe d'hommes ayant conservé aussi pur le même superbe type. Ils ont tous la même stature moyenne, le même visage ovale, la barbe fine, l'œil généralement noir, intelligent, un peu humide.

Celui qui n'a pas vu les Circassiens ne pourrait comprendre jusqu'à quelle suprême élégance peut atteindre le corps de l'homme. La tête haute, les épaules très larges, mais sans la raideur qui accompagne souvent la carrure, les reins fins et souples admirablement cambrés, et dans toute l'allure une souplesse féline, dans toute la personne une distinction supérieure, qui se traduit dans le port de tête, le geste, la démarche. Ce ne sont pas seulement, comme dans certaines autres races, des bêtes puissantes, à forte encolure, au râble énorme dont on admire la vigueur — comme on admire un buffle — ou bien des travailleurs comme nos paysans, qui, dans l'assiduité d'un même labeur, ont développé sans proportion les muscles employés : leur beauté est plus haute, elle est plus d'un homme — être intelligent, dont tous les dehors doivent refléter l'âme, qui, par la souplesse et l'énergie des membres, le port hautain du buste et de la

tête, la noblesse du regard et des traits, mérite d'être le roi du monde. Et les plus délicats, les plus raffinés mondains qui hantent les bals de Pétersbourg pourraient prendre des leçons de tenue au dernier de ces *sauvages*.

Leur costume aussi est admirablement et esthétiquement choisi pour faire valoir la beauté de la forme : un pantalon collant prenant bien la jambe; la *tcherkessa,* redingote qui descend jusqu'à mi-cuisse, en couleur claire, moulant le torse et ornée sur la poitrine d'une rangée de cartouches en argent niellé. Comme ils emploient encore tous le fusil à pierre, ils mettent dans chaque étui une charge de poudre et de plomb. Le costume se complète par le poignard et le long fusil.

Ils sont chaussés d'un léger brodequin, cousu d'une seule pièce, élégant et souple. Sur la tête, un *papak,* bonnet d'astrakan noir rejeté dans la nuque et qui met sur les yeux brillants comme une ombre.

Aussi est-il pittoresque, le départ pour la chasse. Le soleil éclaire ce fantastique défilé de chasseurs, comme une vision antique; les canons et les crosses d'ivoire étincellent. A la lisière de la forêt, on s'arrête pour glisser des ballettes et des lingots dans les carabines.

Dans la forêt sont couchés des troncs d'arbres abandonnés, des fûts sciés à hauteur d'homme et noircis par la fumée, — car dans tous ces pays où le combustible abonde, on allume l'arbre au picd pour le faire tomber. On nous fait monter sur un arbre, malgré nos protes-

tations, car les Tcherkesses avec leur fusil à baguette sont à la merci du sanglier, s'ils ne l'ont pas tué de la première balle, et ont pris l'habitude de se mettre à l'abri de son boutoir. A gauche, Tchelesbi, campé sur un tronc; à droite, un Tcherkesse en blanc, l'astrakan rejeté en arrière, le regard dardant sur le fourré, son long fusil au poing se détache sur la feuillée en élégante silhouette, dressé sur son socle de bois calciné, comme une personnification superbe de la chasse. Tout autour, l'antique forêt aux arbres séculaires, avec les hautes fougères et le panache pâle des roseaux s'entremêlant. La clameur s'élève au loin, le hurlement féroce de la bande des loups, aboyant, s'acharnant après la proie en ardents coups de gueule, parfois se prolongeant en traînardes lamentations. Ce sont les traqueurs qui approchent. Sur le taillis a passé l'ombre des grands rapaces, au-dessus des têtes, le sifflement strident des merles d'émeraude et des geais bleus. Trois fois a retenti la crépitation brève, sèche, des carabines, et le silence s'est fait sur le bois. Trois sangliers étaient sortis de la traque, l'un d'eux, un vieux et gros solitaire qu'on avait trouvé à la bauge.

Dans une traque, je me trouvais à côté du Russe. Il me crie : « Etes-vous bien? »

J'étais admirablement bien dans un fouillis de grands roseaux, juste en face d'une foulée de sangliers.

« Mais parfaitement ! » lui criai-je.

« Etes-vous sur un arbre? »

« Certainement non ! il n'y a que des roseaux, ici. »

« Dans ce cas, vous êtes mal. »

Il me semblait que cette voix venait d'un peu haut. Je me glissai vers lui. L'ami était juché, dans une position des plus incommodes, sur le sommet d'un arbrisseau, les deux mains crispant les branches, et le fusil par terre contre le tronc. — Pour un peu, quelque sanglier égrillard, passant d'aventure par là, pouvait lui faire partir le coup dans les culottes.

D'ailleurs, il commençait à en avoir assez de cette vie chez les *sauvages*. Avant la fin de la battue, il demanda son *drokke* pour retourner vers Yekaterinodar. Et c'est avec le plus vif plaisir que nous vîmes disparaître à l'horizon sa casquette blanche. Nous restions seuls maintenant, mais les Tcherkesses devinrent encore plus affables depuis le départ du Russe, et les vieux, qui les premiers jours s'étaient montrés méfiants et sauvages, fumèrent nos cigarettes et nous traitèrent avec amitié. Ces vieux venaient se mettre en face de vous et vous regarder dans les yeux avec une acuité qui devenait un supplice. Ceux-là, avec leur bec d'aigle, leurs traits durcis, leur œil perçant, avaient l'aspect de vrais brigands et sans doute que, pendant la guerre, leur carabine avait maintes fois ajusté l'homme.

Il n'y a d'ailleurs rien à craindre chez le Circassien. Comme l'Arabe, du moment qu'il vous a reçu dans son village, l'hospitalité est absolue et aucun habitant de

l'aoul n'oserait porter la main sur vous; dans le danger, il serait même votre meilleur défenseur; mais on dit que, comme chez l'Arabe aussi, cette hospitalité est d'une conception toute spéciale, ne s'étend pas au delà des limites de l'aoul et que celui qui vous aurait reçu en frère pourrait voler votre cheval ou votre fusil chez son voisin.

Difficilement, on rencontrerait une hospitalité plus spontanée. Elle s'inspire d'antiques et patriarchales traditions et elle est à l'abri même du plus léger soupçon de cupidité, car ce serait faire une grossière injure que de proposer une rétribution. Elle est touchante aussi, car on se sait chez des hommes que seule leur pleine volonté vous fait accepter, sur lesquels l'intimidation n'a aucune prise, et vous avez cette fière et consolante conviction que vous ne leur en imposez en aucune manière et que, s'ils ne vous volent pas, ce n'est point par crainte de vos armes et de vos lois, mais par simple respect de votre qualité d'hôte et d'étranger.

Nous nous séparâmes du groupe des chasseurs pour nous rendre avec notre ami chez un de ses parents. C'était dans une hutte comme dans la maison des étrangers. Aussitôt, le maître vint nous serrer la main, et sa fille, une cousine du chef, nous apporta des nattes pour nous accroupir. Elle n'avait pas le droit de prendre place avec nous à table, mais elle s'était adossée au chambranle de la porte d'entrée comme une vivante

cariatide. Son visage manquait de régularité, mais il était éclairé par deux grands yeux intelligents. Son costume étrange : pantalon rouge, large ceinture d'argent, voile de gaze bleue autour de la tête, en faisait une vision tout exotique.

Son extrême souplesse lui donnait des allures félines, et sur place, tout en se dandinant dans la conversation, elle avait des mouvements déliés de singe, des ondoiements de tout son être. Parfois, elle répondait avec un sourire de prêtresse, en façon brève et brusque, car la langue des Tcherkesses est rude et guturale ; beaucoup de mots n'y sont que des monosyllabes difficiles à distinguer en leur aspiration uniforme, et la plupart des termes les plus usuels sont monosyllabiques.

Comment nous comprenions-nous? Mystère. Mais après quelques jours, par un mélange de mots russes, tcherkesses et français, il y avait peu de choses qu'on n'entendait pas. Tchelesbi avait un lexique russe-français, nous en avions un russe-allemand, et il était rare que nous ne parvenions pas à nous comprendre. Mais aussi les Tcherkesses sont d'une merveilleuse intelligence ; ils ont le geste très expressif, et Tchelesbi n'oubliait pas une seule des phrases françaises que nous lui enseignions.

Leur intelligence frappe encore plus que leur beauté. Déjà nous avons signalé que seuls ils ont greffé les arbres sauvages du Caucase, et dans les districts abandonnés on montre encore des poiriers portant quatre ou cinq

espèces différentes de fruits succulents. Et n'est-ce pas une autre preuve d'initiative que la construction de leurs maisons? Tandis qu'autour d'eux d'autres Caucasiens ont conservé jusque dans les hautes montagnes les demeures à plate-forme, eux ont approprié leur hutte aux nécessités du climat : les toits sont en pente pour l'écoulement des pluies et des neiges et s'avancent à l'extérieur de manière à abriter les murs. Or, chez un peuple d'origine incontestablement asiatique et qui a dû primitivement habiter sous des plates-formes, c'est là une haute marque d'intelligence. Seul le voyageur qui a pénétré des civilisations diverses comprend quelle initiative il faut à un peuple pour se défaire de ses habitudes traditionnelles, alors même que le climat et les nécessités d'une vie nouvelle les condamnent.

Les femmes confectionnent des tissus rares et les armuriers des armes de prix. Le sabre circassien était considéré au Caucase comme une valeur de transaction et valait trois bœufs chez leurs voisins, les Ossètes.

Le soir, dans la maison des étrangers, on se réunissait autour de nous. C'était notre cour. L'ancien disait : *Pariss karosscho!* Paris joli! Car pour tout cet orient le nom de Paris domine comme un faîte lumineux toute la civilisation. « Pariss karosscho! » répétait-il, et du geste, vers l'ouest, il montrait un point perdu bien loin, bien loin... Il causait de la Mecque, où, fidèle musulman, il s'était rendu. Son voyage avait duré quatorze mois, à

travers de nombreuses aventures. Nous aussi, nous lui décrivions notre trajet. C'était Tiflis, Eriwan, puis la mer, Stamboul. Parfois, il nous interrompait au passage d'un nom. « Stamboul karosscho! » Et il donnait à ses hommes des explications qu'ils suivaient avec intérêt. Eux nous regardaient avec étonnement. Gens braves, hardis, habitués à circuler à cheval, ne soupçonnant pas la manière banale et rapide dont on voyage dans nos pays, ils ne comprenaient pas qu'on pût venir de si loin pour les voir, ils s'imaginaient qu'il faut du courage pour traverser l'Europe et nous admettaient comme des confrères. Tchelesbi, ayant de l'instruction, leur parlait des inventions modernes et ils écoutaient en secouant la tête.

Par hasard, on prononça le nom de Schamyl, qui, à la tête des Montagnards, balança pendant vingt ans le pouvoir des Russes au Caucase. Il y eut un murmure d'approbation. « Ils connaissent Schamyl! » disait l'ancien avec un regard mouillé, et alors nous eûmes conquis toute la sympathie des vieux soupçonneux.

C'est que voilà une nation bien intéressante que les Tcherkesses! Jadis, ils occupaient tout le pays qui s'étend au nord du Caucase, de la mer Noire au Kasbek. A l'est, ils avaient pour voisins les Tchetchènes, plus loin venaient les Lesghiens — trois races sœurs ayant les mêmes habitudes d'indépendance et de bravoure. D'où sont-ils venus? Les savants ne le savent au juste. Par un

même fait d'atavisme, toutes ces races se sont distinguées au milieu des autres peuplades asiatiques par leur résistance courageuse contre l'envahissement étranger ; mais, comme les Tartares de Crimée, ils ont été rompus — ne sachant plier — et leur nom s'efface parmi les classifications de peuples. C'est que les hommes se transmettent les qualités de l'âme, les indomptables énergies du caractère, les tendances de leurs mœurs, moins malléables, moins soumises aux détériorations des climats et des siècles que les vaines apparences du corps.

Les Tcherkesses furent les rois du Caucase, et tout ce qui les touchait avait une allure si élégante et si originale que le Caucase entier les imita. Toutes les tribus adoptèrent leur merveilleux costume, la tcherkessa aux rangées de cartouches niellées, mais leur décalquage fut, — comme toute imitation, — maladroit. Et c'est ainsi qu'on voit les paisibles Géorgiens affublés de la redingote, mais leurs cartouches n'ont jamais été salies au contact du plomb et de la poudre et la tcherkessa, aux formes si bien proportionnées, est chez eux devenue longue, tombe jusqu'à mi-jambe et empêtre leur marche, déjà lourde. Ils se sont imposés d'une façon si impérieuse que leurs ennemis héréditaires eux-mêmes, les Cosaques, adoptèrent leur costume, se vêtirent de la tcherkessa, portèrent le papak rejeté dans la nuque et se mirent à parler tartare. Pendant la guerre contre les Montagnards, les Cosaques trouvaient élégant de parler la langue des

Circassiens et donnèrent ainsi à leurs adversaires le témoignage d'estime le plus spontané et le plus incontestable, celui d'être admiré et imité par ses ennemis. Longtemps, ils opposèrent aux Russes une résistance énergique, indomptable. Ils n'étaient point de vulgaires détrousseurs de grand chemin, mais ils tuaient pour des choses qui semblaient leur en valoir la peine : une femme, un cheval, une belle arme. Le vol de chevaux était une de leurs spécialités. Largement hospitaliers, ils recevaient en frères tous les indépendants, trop fiers pour supporter chez eux le joug de maîtres. C'est ainsi qu'à la fin du XVIII^e^ siècle ils accueillirent plusieurs milliers de Cosaques, une trentaine, dit-on. L'entente ne fut pas de longue durée: il était impossible que deux peuplades guerrières, de sang différent, fissent bon voisinage. De Cosaques à Tcherkesses, il y eut spontanément des guérillas incessantes. Les Cosaques avaient toujours été les avant-postes, les casse-cou qui préparaient le terrain aux Russes, et ceux-ci dans leur marche vers l'Asie et le Caucase exploitèrent la haine héréditaire des deux voisins. On expédia des détachements de Cosaques et de soldats russes dans tout le Kouban et la croix de Saint-Georges fut donnée à ceux qui avaient tué des Tcherkesses. De part et d'autre, c'était une guerre sans merci; on affûtait l'homme dans les roseaux, au clair de la lune, comme la grosse bête; on coupait les têtes, on enlevait les femmes.

Les Russes, avec leurs forces imposantes et toujours renouvelées, devaient finir par avoir raison de cette résistance.

Ils incendiaient les aouls, coupaient sur pied et brûlaient des forêts entières, — et durant nos excursions dansle Kouban au fond des forêts presque vierges, Vassili nous a montré des débris de huttes détruites et nous avons vu des montagnes ravagées par le feu et dont le taillis était encore tout jeune. Ce drame se termina par un exode de 400,000 exilés, qui se dirigèrent vers les ports de la mer Noire. Décimés par la misère et les épidémies, la plupart périrent en route, et alors on vit le temps où l'on pouvait acheter pour quelques roubles, pour quelques francs, une jeune fille circassienne et, chose plus précieuse encore, un poignard damasquiné! Aujourd'hui, ayant perdu la confraternité de la tribu, l'esprit hospitalier de l'aoul, ces exilés sont brigands de grand chemin et infestent l'Asie Mineure. Dernièrement, on les a expulsés de Constantinople. Des missionnaires français, que nous avons rencontrés en Asie Mineure, nous on dit qu'il fallait s'adjoindre un Tcherkesse, comme guide, aux environs de Samsoun et de Siwas et que se mettre sous sa protection était le seul moyen de n'être pas dévalisé par les autres. Les Circassiens y sont très connus et terrorisent la contrée. Lorsqu'ils parviennent à s'établir, ils ne brigandent plus ; mais, aussi longtemps qu'ils n'ont pas trouvé une installation, ils prennent sur

autrui ce qu'il faut pour vivre. Ils sont d'ailleurs très galants en leurs procédés, font les choses proprement et ont conservé la réputation d'être très intelligents et d'avoir les plus belles armes du pays. Ces pères, ne connaissant que les Tcherkesses exilés, ne croyaient pas qu'il fut possible de vivre plusieurs jours chez eux. Voilà pourquoi il n'y a presque plus de Tcherkesses au Caucase. A peine y trouve-t-on quelques aouls qui, par suite de circonstances spéciales, ont échappé au désastre. L'observateur impartial qui considère cette désolation se demande si c'est ainsi que doit procéder la civilisation et quels besoins les Russes avaient de détruire cette peuplade si courageuse. Ne pouvaient-ils se contenter du passage libre du Darial et s'assurer la Transcaucasie? A côté d'eux, cette tribu intelligente pouvait subsister avec ses mœurs, sa patriarchale simplicité et peu à peu s'amollir au contact de la civilisation, de la vraie, comme maintenant s'adoucissent les rares Tcherkesses épargnés par l'exil.

Ils auraient introduit dans la nation caucasienne un élément énergique et intelligent, capable de raviver l'appauvrissement du sang russe, de lui infuser de la virilité. Ils volaient et ils tuaient parfois: c'était un mal; mais c'était un mal moindre que tous les massacres de la guerre, que l'exode et le dépérissement en masse, que tous ces braves jetés en Asie Mineure, comme des brigands de grand chemin. Mais ce sont les décrets

sanguinaires de la politique, les ravages que le seul nom de civilisation excuse. Ceux qui s'étonnent de ne pas les expliquer ou les comprendre passent pour des naïfs.

Les Tcherkesses furent chrétiens jadis, mais la religion musulmane, prêchée chez eux, y a fait de rapides progrès et ils s'y sont enracinés par haine des Russes, chrétiens. C'était entre eux et les Russes ennemis une distance de plus, la séparation incommensurable des conceptions religieuses.

La religion musulmane n'était point faite pour cette race énergique et rigide; aussi, n'ont-ils point admis la polygamie, et les rares Tcherkesses qui se sont accordé plusieurs femmes ont été considérés par les leurs comme des gens d'assez mauvaise vie.

L'ancien pratiquait avec une grande ferveur et n'admettait point les chiens dans l'aoul, parce que le chien est, selon le Prophète, une bête impure.

Cela rendait nos chasses avec Tchelesbi beaucoup plus pénibles, car nous devions nous-mêmes faire lever le gibier. Le jour, nous errions à travers les maquis et les bois, poursuivant des vols de ramiers; dans les champs se levaient de toute part des cailles. Les Tcherkesses cultivent du millet et du maïs. Au milieu des champs, une sentinelle postée sur une échauguette, composée d'une échelle et d'une petite plate-forme, surveille les alentours, conservant les habitudes guerrières jusque dans les travaux agricoles.

Les pasteurs mènent de nombreuses bandes de chèvres, des arbas vides se dirigent vers la campagne, de grands troupeaux paissent dans la prairie. Ce sont d'énormes buffles fauves, aux membres anguleux, à la tête démesurée et sauvage, — vraies bêtes de steppe qui donnent au paysage un cachet de grandeur primitive. Tchelesbi avait de singuliers procédés de chasse : le soir, il affûtait le lièvre à la lisière du bois ou bien il grimpait sur le sommet d'une meule pour surveiller les alentours. Les lièvres sortaient du sous-bois et s'aventuraient gaillardement autour des meules, d'où on les pelotait. Les moustiques, très agressifs dans la forêt, ne montaient pas à cette altitude et bourdonnaient bêtement en dessous de vous. Le matin, après une nuit passée sur le plancher de la maison commune, on partait à travers les maquis humides de rosée pour rechercher les faisans encore endormis sur les arbres, et parfois un vol se levait dans la clairière, en battant lourdement des ailes, avec de stupides cris d'effarement. L'après-dîner, nous nous retirions au jardin : — c'était un petit champ clos d'un treillis de claies qu'il fallait sauter et où croissaient à l'aventure quelques arbres. Sur le gazon, on étendait des tapis du Daghestan. Le repas était invariablement le même : du gâteau de millet, un poulet ou quelques morceaux de mouton rôti, du lait aigre ressemblant beaucoup au *skyr* de l'Islande et une pastèque. Affamés par la chasse, nous avions peine à

nous suffire, car la sobriété proverbiale des Tcherkesses allait mal à nos appétits septentrionaux. Nous attirions dans le plat les plus grands morceaux, accostant les meilleures pièces du poulet et du gâteau. J'avais une malchance sans nom : chaque fois que j'attaquais le gâteau de millet, le morceau se brisait et il m'en restait une miette dans les mains, — c'était la lutte pour l'existence sans vergogne et sans tenue. Les reliefs que, par décence, nous avions laissés sur le plat étaient abandonnés à la cour qui nous regardait manger : jamais rien ne rentrait à l'office. C'était grand et seigneurial, cet abandon des restes à la cour... mais nous autres, nous nous serrions le ventre comme les musulmans pendant le ramazan, et nous causions entre nous comme d'un rêve exquis des plantureux repas que nous allions faire à Yekaterinodar et de la façon dont nous l'arroserions de vin de Kachétie, cet or liquide.

Notre faim prenait de telles proportions que nous méditions d'assassiner, par guet-apens, une des dindes ou d'aller tirer des ramiers dans le bois et les faire rôtir à la broche. Malheureusement, nous n'avions pas une seconde de liberté. La cour qui assistait à notre petit lever nous entourait jusqu'à ce que nous fussions endormis, et on n'avait pas même — suprême dérision de la grandeur — le loisir de prendre ses puces...

Après le repas, Tchelesbi ordonnait d'apporter un accordéon et faisait rendre à cet instrument tout ce qu'il

peut donner. Comme un troubadour aux formes sveltes, rêveur, il jouait très longtemps des airs russes et français, et il n'y avait pas jusqu'à *Madame Angot* qui ne fut de son répertoire. Seulement, on y avait adapté des paroles très patriotiques, qui parlaient de gloire et de mourir — comme il convient à des trouvères.

En l'absence de Tchelesbi, qui avait vraiment de rares aptitudes pour cet instrument, nous en tirions quelques sons mâles, des notes très éteintes, suivis sans transition de cris déchirants et sauvages, comme dans la musique tzigane. C'était horrible, mais les vieux manifestaient très vivement leur enthousiasme pour ces accords hardis, qu'ils comprenaient bien mieux que les mièvreries de Tchelesbi.

Un matin, Tchelesbi partit à cheval pour la ville. Nous passâmes toute la journée dans le jardin, à l'orientale. C'était une vie d'absolue paresse, de longues heures passées à regarder à travers les cils le bleu du ciel, le vert des arbres et les capricieuses spirales opalines des parirosas. La pensée était anéantie. On ne songeait ni à la patrie lointaine, ni à la chasse, ni à rien qui vaille la peine qu'on y pense. Seulement, comme des effluves presque imperceptibles, revenaient des souvenirs d'autres pays, des visions du pôle, des figures de la lointaine Islande, qui se fondaient vaporeusement dans la fumée pâle des cigarettes.

Autour de nous, quelques Circassiens étaient couchés

aussi, fumant et rêvant. Derrière le jardin, des femmes sortaient parfois de la maison de l'ancien et passaient comme de riches apparitions. La Circassienne vit seule, à l'intérieur de la maison. Elle ne se voile pas la figure, car personne ne pénètre jamais dans l'aoul, et jamais elle ne paraît en présence des étrangers. Affaire de tradition et de religion. Les anciens Tcherkesses n'auraient osé visiter leur femme, ni parler d'elle en présence de leurs compagnons, comme si, pour le guerrier, c'eût été une honteuse faiblesse que d'aimer. Depuis, la loi de Mahomet aggrava encore la situation.

Tchelesbi lui-même, subissant les antiques influences, avait commencé par nous dire qu'il n'avait pas de femme, et son ami, le Cosaque, qui avait été plusieurs fois chasser dans l'aoul, savait bien qu'il était marié, mais ne s'en était pas autrement aperçu.

Ce qui, mieux que toutes les descriptions, vante la beauté des Circassiennes, c'est le taux auquel cette beauté était cotée sur le marché de l'orient. Elles valaient le double des Géorgiennes, parmi ces fournisseurs des pachas, qui pesaient la beauté comme ils mesuraient la soie et appréciaient les armes.

Aujourd'hui, ce fructueux commerce a disparu en grande partie, mais il continue sous main pour alimenter les harems des seigneurs musulmans. C'est surtout parmi les émigrés de l'Asie Mineure que cette industrie prospère.

Dernièrement, sur le bateau qui nous a menés de

Batoum à Constantinople, un Turc avait pris passage avec deux Circassiennes achetées en Asie Mineure et destinées au sultan. Chaque année, au jour de naissance du Commandeur des croyants, on joue au mariage, et on lui fournit pour la cérémonie quelques jeunes filles parmi lesquelles il choisit la mariée. Celui qui a su fournir la sultane d'occasion est amplement dédommagé de ses frais, reçoit des récompenses et est parfois élevé aux honneurs.

La Circassienne, dit-on, n'a jamais répugné à l'idée d'être vendue. Elle ne faisait que changer de maître, troquer un intérieur contre un autre probablement plus riche et elle était assurée, grâce à son intelligence et à sa beauté, d'obtenir la faveur des grands.

Pauvres ! pauvres femmes !...

Tandis que sur le tapis de Daghestan, dans le jardin rempli d'ombre fraîche, nous étions engourdis par la langueur du kief, l'ancien nous appela de l'autre côté de la haie et nous mena vers la maison.

Il voulait en l'absence de Tchelesbi nous rendre quelque grand honneur. L'ancien nous frappait sur l'épaule, montrant la porte, avec un air de dire : « Prenez patience, cela viendra. Vous serez servis tout à l'heure. »

Et cela vint. C'était sa femme et la femme de Tchelesbi, entrant dans la chambre comme des reines. Elle était très jeune encore, la Circassienne; l'ancien lui frappait

sur l'épaule en nous montrant et lui disait sans doute des choses assez légères, à en juger par ce qu'il s'écriait : « N'est-ce pas qu'elle est jolie! n'est-ce pas que ce serait joli aller à Paris avec elle !... » Et il montrait le Paris lointain.

Puis, d'un geste de commerçant qui palpe de la monnaie : « Mais elle coûte cher ! » ajouta-t-il. La figure du vénérable vieillard était devenue absolument musulmane, les yeux s'étaient faits grivois, la lèvre grosse et gourmande, et il avait le rire grassement rabelaisien, de l'homme qui jouit après un bon repas.

Oui! ce serait joli aller à Paris avec elle! car elle était étrangement belle. De face, sa figure était un peu large, les joues bouffies par suite de la vie sédentaire, mais son galbe était d'une irréprochable pureté. Elle avait les larmes aux yeux et semblait toute rose de confusion; mais, lorsque nous nous fûmes inclinés, comme on salue les femmes dans nos pays, d'une façon plus respectueuse que les Tcherkesses, elle se remit doucement.

Son front était ouvert, avec cette belle ligne perpendiculaire des races intelligentes; le sourcil tracé selon une arcature idéale, le nez légèrement aquilin avec des narines frémissantes, le menton un peu fuyant, les lèvres minces avec un pli, — le pli de la souffrance morale resté là, comme jamais il ne reste, dit-on, chez la femme turque, trop bête. Son grand œil noir et brillant, ombragé de longs cils, était voilé de tristesse et fixement

son regard s'attachait au mur avec une expression d'indicible mélancolie.

Un bandeau de cheveux noirs, ramené sur les tempes, tranchait, par ses chatoiements de jais, sur la matité de son teint, un de ces teints chauds de levantine que le soleil dore, sans les rougir.

On circulait autour d'elle, la détaillant, comme on fait d'une bête de prix, et elle s'était prise à sourire doucement et à causer, voyant qu'on ne lui voulait aucun mal.

Pauvre! pauvre femme!...

Oui! ce serait joli aller à Paris avec elle, pour montrer comment nous autres, chrétiens et occidentaux, nous traitons respectueusement les femmes et puis aussi pour comparer son superbe et traditionnel costume, fait de ses mains, aux capricieuses fantaisies de la mode contemporaine.

Sa tête était coiffée d'une haute mitre de brocart d'or et d'argent s'alternant en cercles. Du sommet de ce casque brillant, derrière le cou, autour des épaules flottait un fin voile de mousseline crême, lui passant sous le menton, mettant autour de sa fine tête un nuage flou et ambré.

Elle était vêtue d'un manteau de soie jaune, s'ouvrant en cœur sur la tunique aux larges manches frangées, d'où ses bras lui pendaient, sans énergie, le long des jambes.

Dans l'encadrement des riches revers passait le rouge cramoisi de sa tunique, lacée sur la poitrine par des cordes d'argent et serrée par une ceinture de métal ciselé,

qui jouait autour de la taille comme une bague trop large.

Et dans toute cette magnifique parure, aux reflets chatoyants et diaprés, sous son lourd casque d'or et d'argent, elle paraissait un peu raide, et gourmée, comme il sied à une reine.

La vieille était très caractéristique aussi, vêtue d'une tunique grenat, serrée à la taille par une large ceinture, avec des pantalons rouges et un voile blanc autour de sa tête de matrone romaine; des yeux perçants, un bec d'aigle, des traits énergiques et durs, un port superbe. Elle riait sardoniquement de la jeune femme et semblait ajouter ses lazzi aux moqueries de l'ancien.

Lorsque nous eûmes assez admiré la Circassienne, l'ancien lui permit de se retirer. Elle prit dévotement sa main, la baisa et sortit lentement à reculons, très respectueuse et fort troublée.

Et lorsqu'on voit ce vieillard, qui était cependant si digne et si imposant, se laisser ainsi baiser la main par cette femme, il vous monte aux lèvres comme un dégoût et un écœurement de tous ces hommes.

Le soir, l'ancien nous adjoignit deux Tcherkesses pour l'affût. Nous nous postâmes chacun dans un maquis à la lisière de la forêt. Un cavalier passa bientôt avec sa longue bourka noire et son fusil sur l'épaule. Il galopait sans souci et sans soupçonner que du maquis on pouvait lui envoyer une balle. Des bufflonnes passèrent aussi, nonchalantes, la tête avancée, avec les cornes penchées

sur le dos et leur gros muffle au vent. Celles-là, d'instinct, nous aperçurent et reniflèrent de notre côté. Alors survinrent des chevaux, menés par des cavaliers tcherkesses au galop, qui les ramenaient vers l'aoul, avec des clameurs. Bientôt la plaine se fait silencieuse et sombre. La voix plaintive du muézin, clamant la prière dans l'aoul, nous arriva, tristement solennelle. Parfois, un oiseau de proie passait très bas avec le frôlement de ses longues ailes. Quelques coups de fusil. Les Tcherkesses avec leurs fusils à silex avaient tués trois lièvres.

Cependant, Tchelesbi était revenu avec notre ami le Cosaque. Le soir, comme nous circulions près de la maison des étrangers, Tchelesbi abaissa tout à coup son fusil, comme pour se mettre en garde. Il prononça quelques mots tcherkesses. Personne ne répondit, mais trois ombres glissèrent le long de la haie et s'évanouirent dans la plaine. Deux heures plus tard, tout l'aoul était sur pied et nous apprîmes par le Cosaque qu'on avait tenté de voler les deux chevaux alezans.

La soirée fut amusante. Le vieux nous faisait dire par le Cosaque tout ce que nous n'avions pu comprendre les jours précédents et demanda si nous n'avions pas de « napoléon d'or ». Il en avait entendu parler ; mais, n'en ayant jamais vu, il désirait en voir et même en acheter.

« C'est comme tous les sauvages, opina le Cosaque, ils aiment ce qui brille. » Pendant toute la matinée du

lendemain, il colporta la pièce à travers l'aoul comme une chose très rare et la fut montrer aux femmes comme un bijou.

Bientôt vint l'heure de la séparation, empreinte partout de vague mélancolie. L'ancien, coiffé de son meilleur turban, nous adressa des adieux affectueux et nous fit promettre de lui écrire si nous rentrions sains et saufs chez nous. Il reçut à titre de cadeau un louis d'or pour mettre au collier de sa fille. Ce fut tout ce qu'on put lui faire accepter, — encore fallût-il qu'il considérât la chose comme un bijou et non comme une monnaie. Et peut-être que maintenant la vulgaire médaille, palpée par des mains indifférentes ou avides, et qui devait servir à payer les banales dépenses du voyage, orne-t-elle le collier de la Circassienne pour qu'elle soit plus belle encore aux yeux de son seigneur et maître.

Nous rentrâmes en chassant. Au passage, nous fûmes visiter un autre aoul, et le Cosaque nous promit de demander de voir les femmes. Demander à être présenté aux dames est bien la chose la plus inconvenante qu'on puisse se permettre en pays musulman, mais la curiosité et le désir de savoir l'emportèrent sur la galanterie.

L'ancien nous reçut avec cette grandiose et chevaleresque hospitalité qui distingue les Tcherkesses chez eux. C'était un magnifique vieillard avec une belle barbe blanche retombant sur la tcherkessa. Il nous montra les meilleures armes de la maison et lui-même se revêtit

d'une ancienne et merveilleuse armure. Un casque damasquiné lui couvrait la tête, une cotte de mailles aux fins lacets était sanglée par une ceinture de cuir, d'où pendait un cimeterre. C'était l'armure de sa jeunesse, alors qu'il faisait la guerre contre les Russes.

Il était un peu blagueur, l'ancien, et racontait des choses vraiment trop drôles ; mais tel était son enthousiasme et sa patriotique conviction en la supériorité des Tcherkesses, qu'il en devenait énorme. Il fut touché de notre demande de voir sa fille, mais ne pouvait y concéder parce que la tradition le défendait. Le repas fut superbe, seigneurialement servi par deux pages habillés de la tcherkessa blanche. On ne fit pas voir les femmes, mais au dessert on apporta toutes leurs parures, la merveilleuse enveloppe où s'enfermait leur beauté. Elle se détaillait ainsi devant nous comme une mystérieuse mécanique qu'on démonte et dont on devine le ressort. C'était la tunique de soie moirée serrée à la fine taille par la lourde ceinture d'argent, le casque brodé, et pour les jours de fête, le casque d'argent massif relevé d'enluminures d'or avec les voiles de mousseline transparente, le manteau de velours et de soie bleue avec la frange de fourrures, les chaussures de cuir souple. Sur la table et sur le divan, les dépouilles s'étalaient comme pour attendre la mariée, la femme pâle aux grands yeux sombres. Poussée malgré tout par une irrésistible curiosité féminine, elle regardait par l'entre-bâillement de la porte, et lorsqu'on

l'eut surprise, un fin profil s'évanouit dans la pénombre, avec le glissement léger des brodequins de cuir.

A la sortie, par une vieille tradition circassienne, un page tenait les deux plus beaux chevaux de l'aoul, fines bêtes blanches à la longue crinière, qui se cabraient et se faisaient valoir, sachant qu'elles étaient le plus bel ornement du maître.

Le drokke roulait vers la Kouban, livide et noire. Tous, nous étions sous l'obsession de ce Moyen Age évoqué en cette terre lointaine : l'amour du cheval et des armes, les hautaines traditions d'alors. Des vautours aux larges ailes passaient, allant droit vers leur but, — un cadavre de cheval gisant au bord du fleuve. Et toujours, d'aussi loin qu'on pouvait les voir venir, ils venaient, silencieux et calmes, vers la monstrueuse agape.

C'était comme un poignant et suggestif symbole de toute cette race, maintenant couchée sur le flanc sous l'étreinte d'un puissant adversaire, et dont les pitoyables débris rappellent à peine la superbe élégance et la bravoure...

Et c'était dans un musico de Yekaterinodar. Sur un théâtre d'occasion, banalement ornementé d'oripeaux et de cuivreries, des femmes chantaient, ce que les femmes chantent en ces occasions grivoises. Dans la salle, il y avait une odeur fade de bière et de tabac; des colons allemands et anglais regardaient la scène, cherchant à débrouiller le baragouin russe et riant par contenance,

car ils ne comprenaient pas. Des Russes aux blanches casquettes, en redingotes mal fichues sur leurs corps flasques, se soûlaient de ces chansons stupides.

Lui y était aussi, Tchelesbi, le Tcherkesse aux belles armes, sur lesquelles les filles se retournaient au passage en voyant sa riche mine. Il faisait peine à voir, tellement il se détachait en relief sur cet entourage vulgaire, tellement on évoquait par comparaison la noble et saine vie de l'aoul. Il admirait les femmes déhanchées et gueulardes. Cela, c'était la civilisation qui devait remplacer les mœurs austères des Tcherkesses, les mœurs de ceux que leur fière intransigeance a poussés dans l'exil, dans une vie de brigandage. Les anciens heureusement ne le voyaient pas, mais les anciens disparaîtront et les traditions intangibles avec eux; un à un, les Tcherkesses descendront vers les villes, y goûter les plaisirs... des femmes, y recevoir des honneurs... un ruban. Leurs femmes, habillées selon le dernier style de Paris, — le *Pariss karosscho*, — se mêleront aux femmes des autres; leurs longs fusils à pierre et leurs armes bien damasquinées, des armes qui, toutes, ont reçu le baptême du sang ennemi, s'en iront rejoindre aux murs des collectionneurs d'autres défroques. Comme les seigneurs du Moyen Age ont disparu sous le niveau de la civilisation commune, eux aussi s'en iront. Et peut-être que la seule tradition qu'ils conserveront de ces jours de gloire ce sera le nom de leurs ancêtres sur leur carte de visite et la chabraque de leurs chevaux.

GÉORGIENS

Il y avait, il y avait, il y avait, il y avait et il n'y avait rien, et pourtant il y avait...
EXODE DES CONTES MINGRÉLIENS.

—

Le bateau roulait depuis Novo Rossysk, quoique la mer fut tranquille. A peine quelques lames de fond rompaient la monotonie de la perspective marine. La mer Noire était sereine et reposante. Seulement, le soir, vers la côte, se dressait la chaîne du Caucase environnée d'épaisses nuées, et autant il faisait calme et tranquille au

large, autant là-bas, autour des sommets gigantesques, le ciel était bouleversé. Parfois, comme dans une évocation magique, des éclairs illuminaient les nuées, mais ce n'était dans la distance qu'une passagère lueur qui dessinait un instant la silhouette sombre des montagnes.

Là, selon la légende païenne, fut attaché au rocher le Titan Prométhée, coupable d'avoir dérobé la foudre pour animer l'homme, et il semblait pour un esprit prévenu que, dans ce mystérieux combat entre le ciel saturé d'électricité et les montagnes, la lutte continuât.

L'atmosphère est chargée d'effluves magnétiques, observe mon voisin l'ingénieur, homme moderne.

Le bateau vira de bord au matin. Une baie s'ouvrait, entourée de montagnes couvertes d'une verdure touffue et étincelante. La végétation exubérante montait jusqu'au sommet, s'écrasant, se fondant en un superbe amoncellement de couleurs, l'efflorescence d'un sol humide et chaud. Au pied de la montagne, une petite ville s'étalait au soleil, piquée de quelques rares minarets blancs qui, dans la verdure, semblaient la première, et toutefois bien banale, représentation de l'orient. Des canons, comme des molosses toujours prêts à donner, gardaient la mer, et des tentes de soldats, toutes blanches, s'alignaient proprement le long de la grève. C'était Batoum, la tête du chemin de fer qui relie la mer Noire à la Caspienne. Successivement, nous traverserons ainsi les différents peuples qui appartiennent au groupe

Karthouli ou Géorgien. D'abord, les Lazes et les Imères ; puis, du côté de Kutaïs, les Mingréliens, enfin les Géorgiens proprement dits, dont Tiflis est le centre. Une seule peuplade reste en dehors de ce trajet, ce sont les Souanes, gens indépendants et guerriers qui habitent les hautes vallées vers l'Elbrouz.

Batoum est une ville cosmopolite, cédée par les Turcs aux Russes comme compensation de guerre. Elle est envahie par des hommes de toutes les nations, qui viennent y travailler comme dans toutes les villes neuves : l'Europe et l'Asie s'y mêlent intimement dans la même géhenne du travail. Et les femmes aussi sont absentes des rues, car seuls les hommes arrivent dans ces ports nouveaux. Déjà le Caucase s'annonce par quelques types venus des campagnes; dans les rues, de grands buffles noirs circulent. Des Lazes surtout s'y rencontrent en foule, gens bien découplés, noirs, à l'allure martiale et déterminée. Leur tête fine est coiffée d'un turban noir ou brun, qui retombe sur l'oreille, une veste collante avec des parements d'or ou de soie sur la cambrure des reins, une culotte moulée aux jambes, se terminant autour du torse en un vaste sac, et autour des reins une ceinture d'étoffe avec leur arsenal.

Ceux-là portent surtout le pistolet étalé horizontalement sur le ventre, au long canon damasquiné, avec la crosse ornée de niellures d'argent et d'un grand pommeau. A les voir errer ainsi aux abords de la baie, les épaules rejetées

en arrière, la main appuyée sur la poignée de leur arme, avec le turban qui entoure leur figure énergique, on croirait des forbans, toujours disposés aux coups de main.

De toute part, les fruits s'étalent tentateurs : les raisins aux belles grappes transparentes, les melons parfumés, les pêches et les grenades ; mais, plus impérieuse que cette tentation gourmande, la fièvre vous arrête et vous défend d'y toucher. Et le soir, cette ville de travailleurs devient comme partout la ville bête aux plaisirs d'homme, les tannières où l'on dépense en libations grossières le labeur de la journée, et les banales musiques devant lesquelles on va s'asseoir éreinté et stupide.

Le chemin de fer traverse l'Imérétie, cotoyant d'interminables champs de maïs, des forêts exubérantes et puis encore du maïs aux longues tiges qui plient sous le poids du grain. Parfois, dans les campagnes, des maisons se dressent relevées sur des pilotis — comme les constructions des anciens Francs — pour les préserver du contact immédiat des marécages.

Aux stations, de jeunes filles Imères offrent aux voyageurs des fruits ; presque toutes sont superbes, libres d'allure avec une belle figure régulière éclairée de grands yeux. Pauvrement elles sont vêtues, et tout leur luxe consiste en quelques misérables loques voyantes, joyeuses toutefois, par ce grand soleil oriental qui brode sur toutes les défroques son opulente lumière. Ces filles sont sympathiques, sans aucune allure guindée, simplement

suppliantes avec la touchante inconscience de leurs charmes.

Mais bien vite le train siffle, impérieusement, sans laisser au touriste le temps de vider son verre, de respirer les fleurs, d'admirer les types. Oh! combien banale cette locomotion. Et à mesure qu'on avance vers la Mingrélie, les figures deviennent plus parfaites, et dans une rapide vision apparaissent aux arrêts des groupes charmants de femmes.

Rion! vingt minutes d'arrêt!

Mais dans la gare quels groupements superbes! Un jeune noble, vêtu d'une redingote collante en couleur jaune, avec un superbe poignard passé à la ceinture, tient sur le poing un faucon. Sa figure est toute pâle, malgré ses yeux noirs, et très fine comme d'un page délicat, et sur son poing garni de cuir, le faucon étire les ailes. Il cause avec un Mingrélien de la montagne, un vieillard sauvage, à longue barbe dégarnie, coiffé d'une loque de velours rouge avec des broderies d'or, rattachée par un cordon sous la barbe. Celui-là aussi, sur son bras tendu, tient un faucon, et ils caressent leurs bêtes, retournant le poing pour se montrer leur large et puissante poitrine, leurs serres nerveuses.

Un hurlement sauvage retentit dans la salle. Curieux, on se précipite. Des Cosaques, le gobelet de vin en l'air, boivent à la santé de leurs chefs, et chaque fois qu'ils lèvent leurs verres, ils poussent une clameur féroce. Leurs

tuniques sont rouges, leurs têtes viriles coiffées d'immenses papaks blancs avec une garniture de soie rouge. Superbes, leurs shaskas, longs cimeterres à garde niellée, s'entre-choquent.

La musique joue d'une façon endiablée ; un jeune ours — qui sert de chien au régiment — circule sous les wagons et menace de mordre le mécanicien, qui veut l'expulser de dessous les machines.

Voyageurs pour Kutaïs, en route !

Le soir, accoudé au pont qui domine le Rion à Kutaïs, on voit devant soi se dérouler les visions les plus étranges qu'il peut être donné à un artiste de voir. Au fond du torrent, surplombé par de pittoresques masures en bois, des cavaliers nus poussent leurs chevaux dans le remous, et leur corps d'un bel albâtre blanc s'enlève comme un relief du Parthénon sur le fond tumultueux du torrent. Lentement, les Mingréliens quittent la ville pour les campagnes avoisinantes. On les voit venir du fond de la rue, debouts sur leurs chariots, en une attitude sculpturale, avec le turban à la tête, le torse moulé, comme s'ils conduisaient un char de guerre. Le chariot aux roues pleines et primitives, avec une jonchée de maïs qui le déborde en touffes élégantes, est traîné lourdement par des buffles, — bêtes sauvages et noires, aux longues cornes ramassées sur le dos, le muffle au vent, qui s'arc-boutent sur le pont pour ne point broncher, et dans leur puissant effort font saillir tous

leurs muscles. Et sur le féerique décor d'un soleil se couchant dans toute sa splendeur orientale, le conducteur debout et altier passe comme une vision biblique. Puis ce sont des cavaliers, le poignard à la ceinture, qui galopent sur des bêtes émaciées, mais nerveuses et fringantes, la crinière au vent. Et des caravanes de petits ânes gaillards, au poil luisant, à l'œil vif, qui trottinent, et parfois une Mingrélienne avec son léger voile de gaze autour de la tête, gantée de noir.

Mais d'où vient la légende que les Géorgiennes sont belles? Quel être préconçu a répandu par le monde le charme du beau sexe au Caucase? Lorsqu'on voit la première Géorgienne, on s'étonne de la trouver si guindée et si raide, et lorsqu'on en a vu une on les a vues toutes, tellement elles se ressemblent. Certes, leur profil est correct et grec, si l'on veut, pour employer un terme consacré par les académies; les yeux sont grands et noirs, découpés en amande, les lèvres roses, le nez aquilin; mais quels nez! immenses et tranchants comme des lames de couteaux avec des narines de cire jaunie, les yeux immobiles comme des morceaux de porcelaine enchâssés par un empailleur, sans un reflet d'au delà, sans la moindre vibration de l'âme, sans même aucune expression animale, des yeux comme les yeux des rapaces nocturnes, — et les lèvres sèchement pincées en une moue de dédain, toujours la même. Une petite couronne plate, en velours, met comme un fardeau de

plus sur la tête écrasée et rapetisse le front; deux boucles de grand'mère, bien astiquées, encadrent froidement ces figures de marbre, et sur les pommettes, un soupçon de rouge, qui n'est pas de la santé, mais du fard. Raides et sans allure, elles se promènent, impénétrables créatures, gantées de noir, qui, comme des sphinges, s'ornent le front de trois étoiles énigmatiques, brodées d'or. Mais les Mingréliens sont superbes, — et ceci, c'est, pour une fois du moins, la revanche de l'homme.

Au marché, — le bazar, comme on le nomme en tous ces pays d'orient, — ils exposent les produits de la campagne, du maïs et des fruits, des porcs et des cages remplies de cailles. Les uns sont bruns, au teint foncé, à l'œil noir. La plupart sont blonds avec des yeux pâles et une stature superbe; avec leur long manteau de bure jaune serré aux reins, leurs bacheliks de couleur claire, on dirait des Allemands dont la race ne serait pas épaissie par la bière. Le bachelik est un grand capuchon dont les longues brides tombent sur la poitrine et que les Lazes roulent en turban. Ils ont le grand nez busqué des Allemands et pourraient aussi bien être des Scandinaves que des Caucasiens, n'était leur expression farouche et leur tenue martiale.

Il y a d'ailleurs des princes dans cette foule, et les Mingréliens ont encore un roi qui habite dans les montagnes. Mais c'est un roi sans royaume, car les Russes ont aboli la féodalité mingrélienne. On dit les Mingréliens

fourbes et voleurs et ils ont été les derniers à supprimer le servage.

Tous princes et princesses dans ce pays, où la féodalité vient de disparaître. Que de fois notre interprète s'adressait respectueusement à quelque Géorgien en le nommant *mon preïnce!* comme dans Tartarin.

En chemin de fer, j'avais fait place pour les paquets d'une jeune dame, que je trouvais un peu trop encombrante toutefois avec ses parasols et ses paniers de fruits. Un brin de conversation s'en était suivi qui nous avait permis d'apprécier qu'elle était bien polie et de mœurs pas trop graves. Elle descendit à je ne sais quelle gare, où l'on mange d'excellentes figues arrosées d'un vin exquis. Un ingénieur, qui voyageait avec nous, vint dire : « Savez-vous avec qui vous venez de causer? La princesse, une telle. Il fallait nouer l'intrigue, car vous l'auriez eue pour peu de chose. »

Avouons que, pour certains bourgeois, la tentation d'une fringale aussi aristocratique pourrait être un peu forte.

Et pourquoi donc ne seraient-ils point de grands seigneurs en ces pays où le servage vient de disparaître, où posséder un lopin de terre avec un pignon dessus et quelques serfs les faisait prince? Toutefois, la plupart sont bon enfant et se mêlent à la foule; mais, la civilisation venant, leurs fils sans doute s'enorgueilliront davantage du titre des aïeux. Il y a là-bas tout un stock d'hommes, très bien faits pour la représentation, de quoi produire

un renouveau en Europe, où, malheureusement, les vrais princes se font rares, pour la désolation des bourgeoises cossues qui ont le goût de redorer les blasons. On pourrait aussi y étudier de près la transition curieuse d'une féodalité guerrière à la noblesse de convention et apprécier par comparaison la manière dont vivait l'antique aristocratie de l'Europe.

A minuit, le train stoppa. De fringants équipages se pressent aux abords de la gare ; les rues sont proprement éclairées. Un garçon, en habit et cravaté de blanc, prend nos bagages à l'entrée de l'hôtel, et bientôt devant nous s'étale un filet à la béarnaise, tandis que nous feuilletons un des derniers numéros du *Graphic*. Il paraît que nous sommes à Tiflis, capitale du Caucase.

Le premier aspect de Tiflis est banal avec ses lourdes constructions de pierre, ses palais peu artistiques, les belles rues, parcourues par le tram et des équipages de place, comme dans toutes les villes. Aux étalages des grandes rues vous retrouvez la parfumerie de Paris, les articles de Londres, les confections de Pétersbourg, toujours et partout les mêmes types sur lesquels l'univers se moule.

Les Géorgiens eux-mêmes offrent peu d'intérêt, gens portés à l'embonpoint, aux chairs gélatineuses, aux allures nonchalantes. Beaucoup portent le costume européen ; seuls les gens du peuple ont conservé la redingote de couleur sombre, imitant maladroitement la tcherkessa, trop longue et mal coupée, pendant aux

épaules d'une façon flasque et retroussée par la disgracieuse proéminence du ventre.

Ils aiment beaucoup deux choses — très gaies d'ailleurs — qui dénotent un caractère facile : la musique et le vin. Les vols sont rares chez les Géorgiens pacifiques et de leur part la sécurité est absolue.

Il faut voir les nombreuses libations qu'ils font et comment ils boivent comme de l'eau claire les vins généreux de Kachétie.

Mais, hélas ! souvent ce vin se conserve dans les outres et en prend une rance saveur d'huile qui dégoûte des meilleures liqueurs. Aussi, c'est un spectacle des plus comiques que le transport de ces outres. Sur les chariots, sur le dos des chevaux, les immenses peaux gonflées, avec les pattes et les cous raidis, dansottent comme une chose très drôle. La dépouille gonflée, rappelant encore dans ses apparences macabres et burlesques les formes primitives de la bête, singe des attitudes de vie, des airs de chose qui se remue, à faire mourir de rire, et souvent c'est au nombril, le premier lien de la vie, que se trouve le tampon pour écouler la liqueur.

Quand vous avez bu du bon vin, allez savourer les jouissances de la musique géorgienne, et si vous vous serez vite persuadé que les Géorgiens aiment fort la musique, vous saurez bientôt aussi de quelle qualité ils la préfèrent. Invariablement, l'orchestre se compose d'un mélancolique joueur de flûte, d'un malheureux qui frappe

éperdument un tambourin étourdissant, d'un gaillard, coiffé d'un grand papak, qui pince avec sentiment un balalaïka, guitare à trois cordes, bien faite pour circuler dans un enterrement. L'ensemble est dominé par la voix lamentable et traînarde du chanteur.

Certains soirs, au jardin d'Europe, on se réunit. Les dames arrivent masquées et ne se dévoilent qu'après avoir été invitées par un danseur, qui s'est ainsi soumis à toutes les chances et toutes les déceptions du déguisement. Alors, on exécute la lesginka, la danse nationale des Lesghiens, qui est répandue par tout le Caucase.

Nous l'avons vu danser un jour à Tioneti par un vieux prince égrillard, auquel l'hôtelier de céans offrait des verres de bière en rémunération de ses gambades. Jamais le cavalier et la dame ne dansent ensemble ; mais, l'un devant l'autre, ils font de petits pas, prennent des attitudes plastiques de passion, de désir et d'hébétement, pirouettent sur la pointe des pieds comme des ballerines, tandis que l'assistance ponctue par un applaudissement saccadé la mimique du danseur.

Si ce n'est pas élégant, c'est du moins très drôle, mais c'est encore plus élégant et moins drôle que les quadrilles dans lesquels nous nous complaisons.

Si Tiflis n'offre dans son architecture rien qui puisse satisfaire l'artiste, les hommes qui y circulent attirent vivement par leurs types étranges et leurs costumes.

Tiflis est le rendez-vous de nombreuses peuplades de tout le Caucase et de tout l'orient, et les races les plus étranges s'y coudoient

Beaucoup d'Arméniens, gens de négoce, aux formes un peu obèses. Les Tartares, petits, trapus, avec d'énergiques figures ridées, et coiffés d'un immense bonnet en poil de mouton, un cône énorme aussi grand qu'un petit parasol. Et lorsqu'on les voit pour la première fois, on s'émerveille et l'on se demande comment en un climat torride ils peuvent se coiffer de ces ustensiles incommodes. Puis les Persans, gens placides, en long papak et redingote voyante, avec la barbe teinte en rouge et les ongles enduits de henné, et tant d'autres descendus de la montagne, venus des steppes lointaines pour commercer et s'approvisionner à Tiflis.

C'est au bazar surtout qu'il faut se rendre pour les rencontrer, à travers les ruelles étroites et noires où ils étalent leurs produits. Chaque industrie se groupe et occupe sa rue. Voici d'abord les armuriers, fabricants de lames précieuses, qu'ils damasquinent sous les yeux du passant. Et dans leurs taudis informes s'étalent toutes les armes du Caucase, les fusils des Montagnards, les superbes pistolets niellés des Lazes, les kinjals damasquinés des Caucasiens et des Cosaques.

Plus loin, les travailleurs des métaux et des pierres, qui font ces merveilleuses niellures du Caucase et qui, sous vos yeux, par des procédés très simples, mais avec une

admirable habileté de main, cisèlent les coupes à boire, les gardes des dagues et des sabres, les crosses des pistolets.

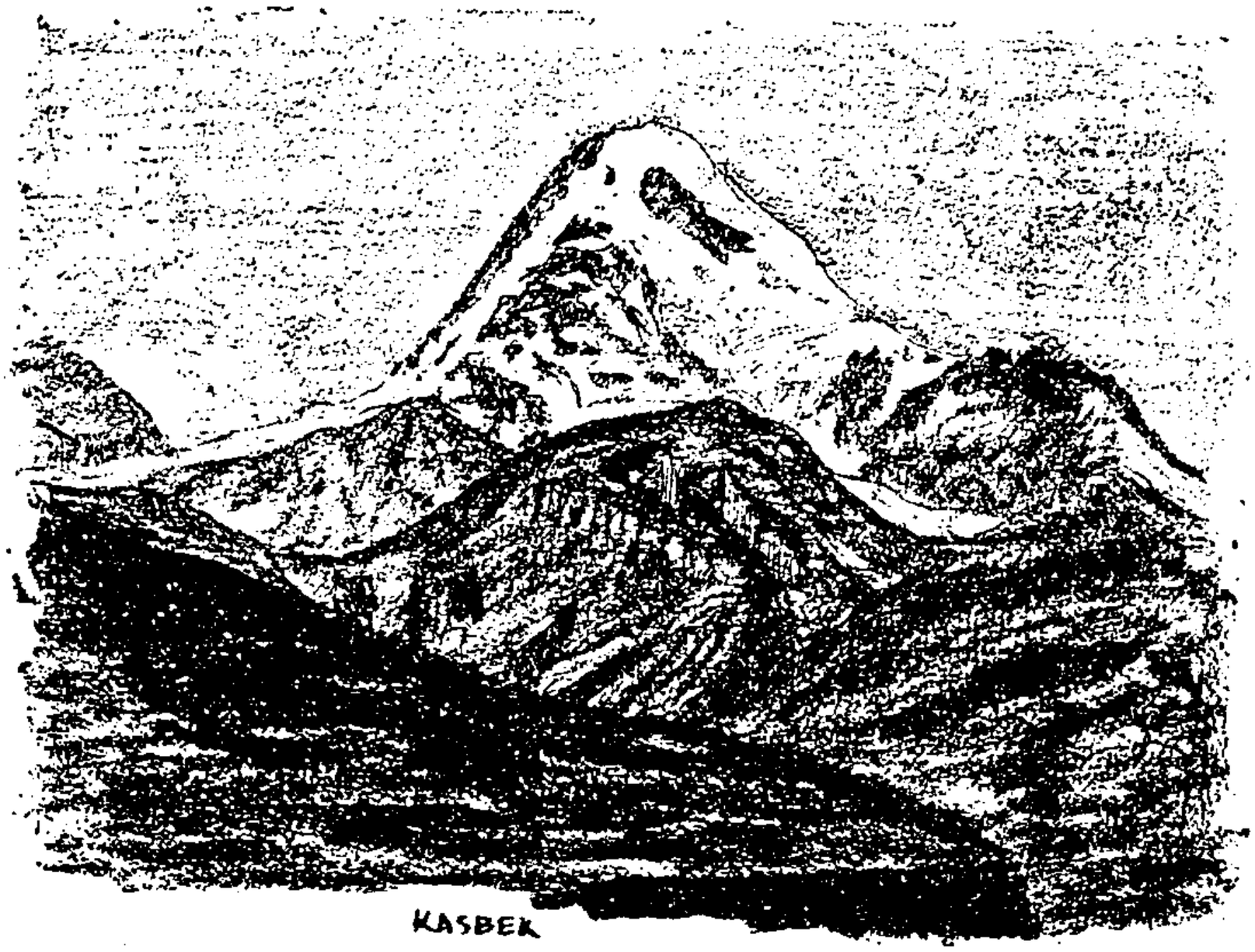
Plus intéressant sous ce rapport que le bazar de Constantinople, qui n'est qu'un vaste entrepôt où le touriste ne voit pas la merveilleuse main-d'œuvre.

Chez les Persans, assis gravement sur leurs divans, s'étalent les admirables tapis de l'orient, les daghestans aux reflets chatoyants de velours avec leurs magnifiques combinaisons de couleurs, les tapis de la Perse de tonalité si haute et cependant si délicate, et tant d'autres loques superbes, où le brodeur, en merveilleux et peut-être inconscient artiste, a su grouper tout l'orient, tant les couleurs sont vives et harmonieuses. Et jamais on se lasse de les regarder, tellement elles sont attirantes par ce merveilleux soleil de là-bas, et lorsque plus tard quelqu'un de ces objets convoités orne le mur de la chambre d'étude, il semble sous notre ciel gris qu'il ait perdu une partie de sa splendeur, et c'est seulement lorsqu'un rayon de soleil vient le réchauffer, faire vibrer les couleurs, rendre la merveilleuse harmonie aux teintes, que l'orient surgit encore une fois devant vous, avec ses visions enchanteresses.

Au dehors de Tiflis, la patriarchale simplicité reprend le dessus. Dans les campagnes, attelés à des charrues préhistoriques, de grands bœufs labourent, accouplés à la file. Il n'est pas rare de voir quatorze ou seize bœufs, guidés par trois ou quatre hommes, tirer la même

charrue. C'est peu pratique, mais l'aspect en est extrêmement imposant et suggestif. Ce ne sont pas des gens de progrès, et voici quel motif, assez plausible, on en donne. Le paysan géorgien se fait le raisonnement suivant : « Plus j'ai de bœufs à ma charrue, plus je suis riche ; mon père mettait dix bœufs à sa charrue, si j'en puis mettre quatorze, c'est que je suis d'autant plus riche que lui. » Et ils vous mènent cela avec la vanité d'un boulevardier qui attelle à quatre.

L'intérieur des fermes est misérable. A l'entrée, on est assailli par ces loups, ces chiens féroces qui sautent à la tête des chevaux et aux jambes du cavalier. Cependant, la maison vous est ouverte hospitalièrement, et le soir, autour du feu, qui brûle sans foyer et par troncs entiers au milieu de la ferme, la famille s'assemble. C'étaient des gens émaciés, jaunis par la fièvre et qui refusaient obstinément de prendre n'importe quel remède par vulgaire superstition. Fantastiquement, l'arbre flambait au milieu de la chambre aux solives enfumées, avec des coins remplis d'ombre, où des têtes de jeunes filles se profilaient. Roulé dans la bourka, on s'est couché sur le sol ; parfois les malades se grattaient et soupiraient en se retournant violemment sur leur couchette, les jeunes gens se levaient pour alimenter le feu qui enfumait toute la chambre et poétiquement l'éclairait, — et de toute part une imperceptible vermine vous envahissait comme un flot qui monte.



LES OSSES

Portez à boire et à manger aux morts.
PRÉCEPTE OSSE.

—

Non, je ne raconterai pas toutes les misères banales de la route postale en Russie, les mille et un désagréments du voyage, les longues heures d'attente dans les relais, où les chevaux étaient pris par des fonctionnaires munis d'une paperasse à multiples cachets, les rosses piteuses de l'équipage, les horripilantes formalités d'un fonctionna-

risme méticuleux, les douloureux cahots de la tarentasse, où sur des cordes mal tendues et bourrées de nœuds l'assiette était bien désagréable, ni enfin, du côté de la Perse, les nuits passées dans les relais, sur un banc de bois, sans autre ressource que de se rouler dans sa bourka. Ce sont accidents qui n'intéressent pas et dont seul le souvenir est un charme pour celui qui les a soufferts, — car la privation et la rude vie ne se racontent point, mais elles donnent à l'individu l'intime sensation de se jouer de la difficulté et plus tard, dans la monotonie de la vie tranquille, le souvenir de journées plus virilement vécues.

Et puis ne faut-il pas écrémer la vie entière, laisser tomber à fond les vulgarités quelconques pour n'en retenir, comme un idéal toujours perfectible, que les journées les plus joyeuses, les meilleurs chefs-d'œuvre, les souvenirs les plus chers!

Et c'est ainsi que, parmi tant d'autres plus vulgaires, je me souviendrai toujours de la belle troïka qui nous menait dans le défilé du Darial. Le timonier, un vigoureux étalon noir, la tête maintenue très haut sous l'arc de l'équipage, trottait en grande allure, secouant sa puissante crinière de jais et au-dessus de lui le tintement incessant de l'énorme clochette de bronze. A ses côtés, les chevaux de volée galopaient en dehors, mordant le frein, en la superbe allure d'une bête ardente et contenue. Les longs cuirs du harnachement garnis de clous de

cuivre flottaient dans le mouvement du galop et reluisaient parmi la poussière blanche. Et parfois au-dessus d'eux, le yemstchik, un Tartare aux yeux brillants, faisait passer son long fouet, éprouvant, lui aussi, cet âpre plaisir d'aller vite.

C'était la seconde journée depuis Tiflis.

Bientôt nous atteignîmes le relais et le village osse qui l'avoisinait. Le long de la route déjà, nous avions vu les constructions bizarres de leurs villages. Etagées en plate-forme sur le flanc de la montagne, elles étaient dominées par des tourelles de pierre, souvenirs de l'époque de brigandage, et souvent on voyait de ces tours fortifiées, perchées solitairement en des hauteurs presque inaccessibles.

Cent mille Osses habitent les montagnes qui avoisinent le défilé, et à cause de la proximité de la route et de leurs mœurs bizarres, ils ont maintes fois sollicité l'attention des savants. Ethnologues, linguistes, juristes sont venus demander à cette peuplade presque barbare le mystère des coutumes perdues dans nos pays et ont cherché à interpréter par les habitudes d'une peuplade, conservant encore aujourd'hui les mœurs des anciennes populations aryennes, nos civilisations depuis longtemps effacées. Et ce serait une étrange et magistrale besogne que la reconstitution intégrale de ce caractère national, qui, au milieu du nivellement des races aryennes, surnage, comme une épave du passé. Par la langue, les Osses se rattachent aux

races indo-européennes et s'en rapprochent aussi par leurs notions de la famille et de la société. Leur droit rappelle celui des barbares de l'occident et éclaire ce dernier comme d'un jour lumineux. Le type n'est pas uniforme et pourrait provenir d'un mélange de différentes races. Aimant la rapine, la vie facile, paillards, adonnés à la boisson, ils semblent pendant les siècles passés avoir eu en propre tous les vices des races aryennes. Brigands et amateurs de meurtre, aussi longtemps qu'ils ont pu rançonner impunément, ils n'ont cependant montré aucune énergie lorsqu'il s'est agi de leur indépendance. Tour à tour soumis à tous ceux qui payaient leur courage, ils s'enrôlaient comme mercenaires afin de satisfaire leurs vices et dépensaient en débauches leur salaire et leur butin. Tels les Gaulois chevelus. Maîtres du défilé du Darial et capables ainsi de couper l'action militaire des Russes, ils ont laissé ceux-ci décimer leurs courageux voisins, les Circassiens et les Lesghiens, sans leur venir en aide, et maintenant ils entretiennent la route militaire de leurs vainqueurs. Jadis ils rançonnaient les marchands qui traversaient le Caucase et chaque prince prélevait un droit de passage; mais un jour, raconte une de leurs légendes, un marchand arménien rapporta d'Europe un pistolet et de la poudre. Il montra son arme au premier prince qui voulait l'arrêter, en lui disant : « Avec ceci, je puis abattre tous ceux qui me résistent! » et il tua un cheval sous ses yeux. Depuis lors, les Osses

comprirent qu'on avait trouvé plus fort que leurs armes et se soumirent à cette loi sans plus molester personne.

Successivement fétichistes, chrétiens et musulmans, ils ont pris à chaque religion ce qui convenait le mieux à leurs goûts, et maintenant encore tous ceux qui peuvent se le permettre entretiennent plusieurs femmes à côté de l'épouse légitime. Par une étonnante faculté d'assimilation et par une mollesse de caractère bien rare chez les barbares, ils ont pris tous les vices étrangers qui se présentaient à eux et seraient dans l'histoire des peuples un type bien étrange à approfondir.

Le village est un groupement de masures en pierre, carrées et couvertes d'une plate-forme, de poutres et de terre. Nous pénétrons dans une de ces demeures. Une vaste salle, très basse, éclairée par des meurtrières et garnie de lits primitifs et de bancs, occupe tout l'emplacement de la maison. Deux femmes y sont assises devant leur rouet, jeunes femmes aux cheveux châtains, à l'œil bleu, très élégantes d'allure. A peine sommes-nous entrés que l'une d'elles va s'agenouiller devant le berceau de son enfant, et la poitrine découverte l'allaite en des attitudes de madone. Un grand chaudron est suspendu au milieu de la salle, un chaudron familial, qui est en quelque sorte le symbole du foyer et l'objet d'un traditionnel respect. Tout l'intérieur, admirablement éclairé pour l'œil d'un artiste, respire la plus entière pauvreté. Près de la maison, on trouve des piles de petits blocs, qui

sont de la bouse de vache durcie et qu'on emploie comme combustible.

Au-dessus de la plate-forme se dresse l'antique tour de guerre, inaccessible par l'intérieur. Sur le flanc se voit une petite ouverture, à laquelle on n'arrive qu'en se hissant au moyen des bras, et juste assez large pour qu'un homme s'y glisse. En roulant, de l'intérieur, une pierre devant cette ouverture, l'assiégé était à l'abri de toute atteinte. Il se trouvait alors dans une petite salle complètement close, avec un plafond de pierres, percé d'un trou, qu'on ne peut atteindre qu'en grimpant le long des murs.

Si la première retraite était forcée, on se retirait à l'étage supérieur, qu'on pouvait isoler en bouchant le trou. La plate-forme terminale, accessible de la même manière, est protégée de tous côtés par un remblais de pierres, et de là, l'assiégé, s'il avait eu la précaution de se munir de vivres, pouvait supporter de longs assauts et se défaire de ses ennemis à coups de pierres et de flèches.

C'était surtout en vue des vengeances de famille que ces tours étaient édifiées.

Un vieux, très humble, reçoit avec forces saluts un léger salaire pour avoir montré la tour que ces hardis aïeux défendaient. Tous les Osses qu'on rencontre sont doux et presque serviles. Il semble que ces anciens brigands aient été tellement écrasés par les Russes ou

abaissés par leurs propres vices que tous en ont gardé une attitude de craintif respect, à moins que la timidité et la crainte ne soient originairement chez eux un vice du sang.

Près du village se dresse une petite éminence, cachant un sanctuaire, qui tient le milieu entre la hutte et la caverne. Une basse poterne, à moitié enfouie et cachée par le lierre, y donne accès ; la salle n'est éclairée que par l'ouverture de la porte, envahie par la mousse, imprégnée d'humidité. Sur un autel de forme dolmenique est posé une image schismatique, deux chandeliers de plomb et des plateaux de fer avec des fruits pour les ancêtres enterrés autour de l'église, et tout l'ensemble a le cachet de quelque vieille offrande druidique, un relent de fétichisme primitif qui confond dans une adoration commune l'Etre supérieur, les mânes des ancêtres et les forces brutes de la nature.

Nous pénétrons dans une autre maison pour boire du lait ; mais la vieille, très méfiante, refuse d'en donner, et c'est seulement en voyant reluire une pièce blanche qu'elle apporte un seau de lait très sale. Tout l'intérieur dénote la dernière des nonchalances : rien n'est nettoyé ; les chèvres et les poules circulent à côté des lits et dorment, et font des malpropretés, dans la même salle que les hommes. De loin, le village a grande allure, collé au flanc du rocher, avec sa tourelle moyen-ageuse.

Le soir, après une longue ascension du col, nous attei-

gnons Kasbek. En face se dresse l'imposante Montagne Blanche des Osses, l'altier Kasbek. Aux pâles lueurs de la lune, on voit se dresser son dôme immaculé comme dans une de ces visions de rêve, estompées de mystère. Jamais peut-être les montagnes n'apparaissent plus saisissantes, plus suggestives que dans la clarté lunaire.

Et le matin, étincelant au soleil levant, il se découpait nettement sur le ciel bleu, donnant cette impression de solitude et de calme qu'inspirent toutes les grandes montagnes, et peu à peu de son flanc montaient de légères vapeurs qui flottaient vers sa cime et la voilaient un instant, comme jalouses. Mais, méchantes et plus nombreuses, plus noires, les vapeurs montaient, se collant au flanc, s'arrêtant au cône, et bientôt on ne vit plus rien de l'altière Montagne Blanche : elle s'était comme évanouie pour ne laisser sous la sombre ligne des nuées traîtresses que sa base de rochers noirs.

Arrêt dans un autre village osse, défendu par des mâtins féroces. Des vieux, au visage anguleux, regardent avec défiance, et parfois des portes se ferment brusquement. Des femmes se retirent, et personne ne rappelle et ne maintient les molosses agressifs.

Tout le village a un air de vétusté presque vénérable, avec sa vieille église qui tombe en ruine et l'antique tourelle ébréchée collée au flanc de la montagne. Le long des parois, sur les plates-formes abandonnées, le lierre grimpe et les arbustes poussent entre les fissures,

et partout la nature envahissante reconquiert sa place et met sa parure verte sur la nudité des choses abandonnées.

Sur le seuil, de vénérables patriarches demeurent assis, qui regardent devant eux d'un œil veule et avec une figure impassible, comme s'ils suivaient en dehors des choses qui les environnent l'absorbante évocation des jours meilleurs. Sur les plates-formes, des fileuses en élégantes attitudes et vêtues de longues tuniques blanches, d'une seule venue. Voici qu'une ruelle s'encaisse, pittoresque, où l'on se croirait en quelque village écarté du Tyrol. Les vérandahs s'avancent dans la rue ; un escalier, dominé par un péristyle, mène à la maison, dont les gens habitent le premier étage, tandis que le rez-de-chaussée est occupé par les bestiaux. Des coins de bâtisses, des fenêtres s'ingèrent en angles brusques dans la rue, et sur le péristyle de très jeunes femmes sourient doucement : peu s'en faut que nous ne les interpellions en allemand, si l'interprète ne nous ramenait à la réalité en déclarant qu'il n'entend rien à leur langage. Voici un joli gosse. Ne pouvant se faire comprendre, on est obligé de le pousser contre le mur et de lui enjoindre, en montrant des kopecks, de se tenir coi. Il se laisse faire d'abord; mais, quand le dessin va prendre de la tournure, il s'inquiète et se met à pleurer, fort tristement. Des jeunes aux vieux, ils semblent tous imbus d'une mélancolie très douce. Les femmes l'encouragent de la voix et du geste et dépêchent

vers nous une jeune fille porteuse d'un plateau chargé de baies sauvages. Elles-mêmes en grignotent, et tous les enfants ont les lèvres souillées de myrtils. Une des jeunes femmes demande de dessiner son enfant et emporte précieusement le croquis vers sa demeure après une chaleureuse poignée de main, à l'européenne. Les enfants sont très jolis, timides et intelligents. Les femmes, par une chance rare chez les montagnardes, qui vieillissent d'habitude très vite, ont conservé à travers les déformations de la maternité la fraîcheur du teint et une étonnante jeunesse de formes. Elles se distinguent absolument des autres Caucasiennes par leur élégance et leur douceur: elles n'ont pas cette hautaine raideur des unes, ces allures de mégère des autres. Tout ce groupe touche profondément: il semble transporter en dehors de l'orient, où le voyageur est sevré de relations délicates, vers nos habitudes, à nous. Moins belles peut-être que leurs voisines, les femmes des Osses répondent davantage à la notion que l'occidental se fait de la féminité; elles font souvenir de l'hospitalité du nord et, par le charme de leur accueil, rappellent — à travers quelle distance! — les réception pleines de sympathie de la Norvège et de l'Islande.

LES KAÏSOURIS

Les mourants devaient fermer les yeux en face du soleil
ou des étoiles et leur dernier souffle se mêlait à celui du vent.
RECLUS.

—

Quelques voyageurs ayant rencontré dans les vallées deux ou trois représentants de cette peuplade étrange et d'ailleurs peu nombreuse, puisqu'elle comprend seulement 7,000 individus, les ont décrits avec étonnement, s'extasiant sur leur costume, se demandant s'ils n'étaient point les descendants des croisés. C'étaient gens portant

encore le bouclier et les armes du Moyen Age et sur la poitrine la croix des anciens preux. Les voir était donc un des buts de cette excursion au Caucase. A Tiflis, on ne les connaissait pas, et les quelques gens auxquels nous en causions répondaient : « Ah ! oui, les Kaïsouris, je sais ! » avec cet air de parfait détachement que prennent les gens qui ne savent rien. L'interprète, entendant parler de boucliers, nous regardait comme de jeunes rêveurs : « Cela pouvait bien avoir existé jadis dans les montagnes, mais il y avait beau temps de cela. Et puis, où logeaient-ils? » C'était vers le Borbalo, une montagne située au centre du Caucase, du côté du Daghestan, mais personne ne pouvait indiquer la route exacte.

Sur le chemin du Darial, à tout venant, l'interprète quémandait des renseignements, lorsqu'enfin un prince tartare indiqua à quelle station il fallait abandonner la route de poste. Pour les boucliers et autres curiosités avoisinantes, il fallait en faire son deuil ! disait-il. Tout au plus conservait-on au mur ce trophée de guerre comme un souvenir de famille. Et alors d'être venu si loin pour voir une chose qui n'existe que dans les livres et de passer pour un rêveur naïf, il vous prend une amère désillusion de toutes choses. Cependant, un espoir tenace surnageait et une volonté décidée malgré tout à contrôler la chose de par soi.

« Qu'irons-nous faire là-bas? disait l'interprète, que nous nommerons Nicolas, si vous le voulez bien, à cause d'une

certaine promesse lui faite de ne pas raconter des choses drôles qui se sont passées entre nous.

« Qu'importe? Le plus court chemin et en avant vers le Borbalo. » Vêtus de l'ample bourka en poil de chèvre, le papak en tête, le fusil en bandoulière, nous chevauchions sur la route qui mène d'Ananour, relais postal sur le chemin du Darial, vers Tioneti. Des Cosaques saluaient amicalement la caravane, comme si on eût été des leurs, — des princes, sans doute, étant donné les beaux fusils. Et comme, allègrement, le petit cheval galopait en une course échevelée qui sifflait comme le vent! Tout autour, de superbes forêts, parsemées de pruniers odorants, de poiriers sauvages et d'acacias. Et comment dire cette molle cadence du galop, cette joie de voir la bête se développer, ardente et secouant le mors? Alors on oublie tout, comme dans une douce ivresse, pour ne sentir que les joies exubérantes de la vie animale, et la pensée s'endort et se berce comme par le roulis d'un grand steamer. Heures trop vite passées, hélas! vers lesquelles on se reporte à travers l'âpre travail de l'étude et l'épuisement de l'âme.

A Tioneti, l'autorité du district voulait nous faire rentrer à Tiflis, sous prétexte de demander l'autorisation du gouverneur, — et c'est seulement sur nos instances, après avoir bien compris que nous n'étions ni des espions ni des nihilistes, que nous pûmes partir. Mais il fallait suivre un itinéraire, avertir au départ et se représenter à

l'arrivée. Malheureusement, par manque d'habitude de ces entraves, nous oubliâmes la première formalité, et ayant changé notre itinéraire, nous ne pûmes remplir la seconde. Et cependant il nous reste de grands regrets d'avoir manqué ainsi à ce prince géorgien, qui était si aimable.

Nous nous adjoignîmes Stépan, un type de vieux brigand, qui connaissait à fond le détail de tous les attentats, où ils avaient eu lieu et comment ils avaient été perpétrés. Par moment, sa figure prenait des expressions de sauvagerie inquiétante, qui étaient dues, d'après ce que nous avons appris plus tard, à ce qu'il avait avalé une bouteille de pétrole, dans un accès de fièvre.

L'armée du Caucase était réunie à Tioneti et les officiers y passaient leur temps à *Schwërmen* avec deux Allemandes de passage. *Schwërmen* est une locution de ces gens romantiques des pays froids, qu'une jolie Danoise expliquait en ces termes : « C'est se promener à deux, au bord d'un lac, par le clair de la lune. » A Tioneti, le lac obligatoire était remplacé par une mare où les pourceaux en prenaient à leur aise ; mais il y avait de la lune — c'est toujours quelque chose.

Et puis les Allemandes étaient fort drôles. Elles avaient étudié leurs Cosaques à fond, et par cet instinct de coquetterie féminine, qui se trompe bien rarement, elles avaient découvert leur point faible. Du moment qu'un Cosaque apparaissait, elles exhibaient une affreuse petite

parure, et les Caucasiens raffolaient de l'aspect que cela leur donnait, — tellement l'exotisme et l'inconnu exercent leur fascination.

Vous vous imaginez peut-être que c'était un voile d'une couleur un peu voyante, un chapeau drôle, une pelleterie de formes excentriques ? Du tout ! C'étaient tout simplement d'affreuses lunettes — ce qui prouve que les moyens de plaire varient selon les latitudes.

Le livre des dames de la Perse, une espèce de vieux code de politesse à l'usage des dames persanes, ne recommande-t-il pas que, « lorsque les belles personnes à figure de lune, ayant une odeur de musc et une robe de soie, se rendent à la mosquée, couvertes de leur voile, elles exposent aux regards leurs orteils des pieds teints en rouge vif avec du henné, afin que les jeunes gens les voient et les admirent, avec des cœurs blessés par les traits de l'amour » !

Seul, Stépan semblait réfractaire au pouvoir électrisant des binocles. Il proposa de coucher à la belle étoile ; mais, sa figure inspirant une médiocre confiance, il valait mieux demander asile dans une ferme géorgienne et prendre ses selles comme oreillers, afin qu'il ne pût déguerpir avec les chevaux pendant la nuit.

Le lendemain, ce fut une lente ascension par des sentiers boueux et mal frayés, à travers de grands bois sauvages. Un doukan (auberge) d'arménien se trouvant à mi-route offrait de quoi se restaurer. Quelques poulets

au prix de 40 centimes sont rôtis sur les braises et des œufs aux oignons forment un excellent *jaïschnitza*. Le doukan isolé dans la montagne est le lieu d'approvisionnement des peuplades environnantes. Les uns y apportent des œufs, des volailles, tous les produits de leur maigre culture ; d'autres y achètent des cotonnades et les menus objets d'un usage habituel qu'il serait trop long de chercher à Tiflis. Beaucoup aussi y viennent boire du vin, et parfois on voit de ces barbares, n'ayant d'autre bien que leurs armes, obligés après une nuit d'orgie de laisser en dépôt ce précieux gage. Et c'est ainsi que doucement les mœurs se transforment. Le barbare qui abandonne les armes de ses ancêtres pour goûter les plaisirs de la civilisation en prendra bientôt les habitudes, troquera son costume contre les vulgaires tissus à meilleur marché, et lorsque l'autorité régnante lui aura imposé un prêtre selon la religion de l'Etat et lui aura, sous prétexte d'ordre public, défendu de porter ses armes, il sera mûr pour toutes les initiations d'une vie nouvelle et, disons-le, pour toutes les servitudes.

Une demi-douzaine de jeunes filles géorgiennes sont venues pour acheter des mouchoirs, mais elles les trouvent trop cher et ne parviennent pas à marchander. L'une d'elles offre un poulet en payement. Stépan s'empare sans façon du poulet et en présente 25 centimes. Nous offrons à chacune des filles le mouchoir tant convoité, et voilà toute cette jeune population pittoresquement groupée, en

costumes rouges, à chanter et à jouer de l'accordéon. Un vieux Pchawe, vêtu d'une courte bourka, coiffé d'un petit chapeau en poil de chèvre, est appuyé sur son long bâton et les écoute avec complaisance; des gens bizarrement attifés sortent des bois environnants; des jeunes gens en haillons multicolores viennent coqueter avec les jeunes filles, qui tirent vanité de leur vulgaire fichu de cotonnade, et longtemps encore nous entendions leurs chansons monotones que nous chevauchions déjà en compagnie de Stépan, tout enluminé de la bonne affaire de son poulet.

Toujours le sentier monte, côtoyant le long des bois ou à travers des prairies veloutées le cours capricieux de l'Aragua.

Plus tard, c'est la sieste au bord de l'eau, le dos dans l'herbe, avec la réchauffante lumière du soleil sur les yeux.

Vers le soir, nous atteignons un autre doukan, complètement isolé dans la montagne.

Quelques Pchawes (Chaveli) y sont en train de boire. Ce sont des hommes descendus des montagnes avoisinantes, d'une belle figure, au nez aquilin, au visage ovale, avec des yeux bruns. Ils sont vêtus de méchante bure rousse et portent le couteau sur le ventre.

La nuit, roulés sur le sol, dans la bourka, on entend à travers les minces cloisons du doukan le chant des bergers qui se hèlent de l'autre côté de la rivière.

A la première aurore, Stépan avait sellé les chevaux et la petite caravane grimpait péniblement le sentier glissant et montueux. Nous approchions des Kaïsouris. Déjà, dans la ferme géorgienne, on avait décrit leur costume et dans le doukan on racontait leur habileté à parer les pierres avec leurs boucliers. L'air pur des hauteurs circulait dans le sous-bois, vivifiant, après les longues journées chaudes et humides de la mer Noire. Soudain d'un hallier ombragé, deux cavaliers surgissent ayant à l'épaule le bouclier de fer et de cuir et au flanc deux longs cimeterres. Des Kaïsouris! Stépan, avec de grands éclats de voix, les accoste comme de vieux amis, et bientôt nous chevauchons côte à côte en nous offrant du tabac. Ce sont des jeunes gens revenant d'une expédition nocturne, à l'air déterminé et hardi. Ils sont vêtus d'une tunique bleu foncé et paraissent très aimables. Leur petit bouclier attaché par un cuir à l'épaule leur pend sur la cuisse, et dans le sous-bois verdoyant et sauvage, au bord de ce torrent solitaire, on dirait de jeunes guerriers barbares revenant d'une expédition lointaine. Plusieurs fois le sentier passe d'une rive à l'autre; mais les ponts, composés de deux troncs et de quelques planches trop espacées, sont tellement mauvais qu'ils ne peuvent supporter le poids du cheval. Les Kaïsouris mènent les chevaux à travers le torrent, tandis que nous passons le pont à pied.

Ils nous abandonnent pour prendre un sentier qui

grimpe vers le sommet de la montagne, et la vision est bien antique de ces deux hommes armés comme les croisés légendaires. Oh! combien loin elle transporte de notre vie de là-bas la vie de la patrie!

Bientôt nous rencontrons un nouveau groupe, des piétons, ceux-ci, portant aussi le bouclier et le cimeterre et vêtus de la même parure voyante.

Le sentier monte toujours et le torrent, s'encaissant plus profondément, roule en de sauvages profondeurs, avec des arbres déracinés, à moitié trempés dans son cours et des lianes qui le couvrent. Mais déjà la végétation s'appauvrit, les arbres sont remplacés par des arbustes, le sentier, plus escarpé et plus étroit, domine l'abîme, et au loin, avec une apparence de tranquille et majestueuse solitude, la crête neigeuse du Borbalo tranche nettement sur le ciel pur.

Des bosquets de rhododendron et d'azalées aux fleurs éclatantes bordent la route, et dans l'alpe un berger kaïsouri garde un grand troupeau de chèvres. Nous sommes presque à la source de l'Aragua, à une hauteur approximative de 3,ooo mètres, car la crête des montagnes qui s'élève un peu au-dessus de cette vallée est blanche de neiges. Sur le versant, dans un repli de la côte, se dresse Barischako, le plus important des villages kaïsouris. De loin, le village groupé au flanc de la montagne semble une réunion de modestes masures.

« Où est le chef du village? » clame Stépan d'une voix

que les montagnes répercutent, comme un coup de tambour.

« Où est le second chef ? »

Et on nous mène vers sa demeure, en longeant des maisons qui s'étagent le long de la montagne en une succession de plates-formes ; des gens, étonnés jusqu'à la stupéfaction, apparaissent et nous regardent passer. Devant la maison du second chef, l'interprète demande l'hospitalité. Et de suite on débat le prix. Moyennant un demi-rouble par jour, on nous cède la plate-forme supérieure de la maison où se trouve un réduit pour le foin, mais nous ne serons pas admis à l'intérieur et on nous vendra la nourriture dont nous avons besoin. Nous sommes d'ailleurs munis d'un laissez-passer, dû à l'obligeance du chef du district à Tioneti et qui enjoint à toute la peuplade d'avoir à nous héberger et nourrir moyennant honnête rétribution. Mais nous nous réservons de faire usage de cet ordre dans les cas graves seulement et nous stipulons avec le chef qu'il devra nous fournir quatre chevaux pour le retour, à deux roubles le cheval. Rapidement nous expédions ce vieux brigand de Stépan, dont la présence pourrait devenir désagréable, et puis surtout nous craignons qu'il ne dévoile avoir reçu un gros salaire. Nous ne sommes guère renseignés sur la rapacité et les mœurs des Kaïsouris et nous avons décidé de paraître pauvres jusqu'à l'heure du départ. Bientôt sur la grande plate-forme une partie des montagnards

se sont réunis. N'ayant jamais vu d'étrangers, ils nous examinent des pieds à la tête et nous palpent comme des choses très rares. Des gamins prennent vos mains pour regarder les bagues et promènent votre blague à tabac à la ronde. Les hommes sont étranges. De taille moyenne, trapus, avec une allure de plantigrades à cause du mocassin en cuir mou dont ils sont chaussés. Leur figure est carrée, le front large et dégarni vers le haut, les pommettes saillantes, la lèvre forte, l'œil noir et d'une vivacité extraordinaire. Ce pourraient être des figures d'Italiens, n'étaient l'expression toute spéciale de ce visage, l'énergie sauvage des pommettes accentuées et des traits durcis, presque grimaçants, le plissement en rides nombreuses du front, l'inquiète ardeur des prunelles, la grossièreté des attaches trop noueuses. Tous ils portent le même étonnant costume: une large culotte en gros bleu finissant aux chevilles, ayant en dessous des broderies rouges et jaunes avec des croix; une tunique rouge, qui sert de chemise, est ornée sur la poitrine d'une croix en broderie jaune, la même que portaient les croisés sur leur tunique. Au-dessus, une cotte bleu foncé avec des parements rouges et jaunes; les larges manches fendues à l'intérieur depuis le biceps jusqu'à la moitié du bras laissent voir le bras nu. Des bas en couleur et une large toque garnie de peau. A les voir ainsi devant soi en ce groupe pittoresque, aux tonalités éclatantes, avec cet amour de la couleur et de la parure que manifestent

tous les Barbares, la croix sur la poitrine, on dirait des suivants de Pierre l'Ermite attardés en ces montagnes depuis les croisades. Et n'est-ce pas une chose étrange que dans les civilisations jeunes et guerrières l'homme seul se pare et aime la couleur gaie, pour préférer une banalité atone à mesure que la civilisation avance et abandonner la parure aux femmes seules? Les Kaïsouris aiment si passionnément la parure, qu'ils raccommodent les trous et les déchirures de leurs vêtements avec des laines de couleur différente, de sorte que leur tunique rouge est parsemée de rapiéçages bleus et jaunes.

A côté des grandes lignes du costume qui rappellent notre Moyen Age, certains détails respirent une barbarie tout à fait originale. Tous portent au pouce droit trois ou quatre bagues de fer à longues pointes dentelées pour se frapper au visage; quelques-uns ne peuvent plus les enlever tellement la chair les a enchâssées, et jusqu'aux petits enfants sont armés de cette parure barbare, dont beaucoup portent à la face les traces cicatrisées. Avec fierté, les jeunes enfants montrent leurs égratignures, et lorsqu'ils ont découvert sur votre figure ou sur vos mains la couture d'une de ces blessures que tout le monde reçoit un jour ou l'autre par un accident banal, ils la regardent curieusement, comme une cicatrice de guerre.

Leurs vêtements sont ornés de boutons de chemise, de perles, de toute cette verroterie qui fait le charme des

hommes de couleur, et les plus heureux étalent sur leur poitrine quelque beau bouton de culotte, en cuivre poli.

Dans le chemin encaissé, on en voit qui rentrent à cheval avec le bouclier sur l'épaule et deux cimeterres sur la cuisse.

On apporta des sièges : c'étaient de petits escabeaux en bois, grossièrement travaillés, et un fauteuil bas sur trois pieds très frustes. Quelques anciens s'asseyèrent auprès de nous. Aucun d'eux ne s'accroupit à l'orientale, comme les autres peuplades du Caucase, ce qui est peut-être une indication ethnique. Sur la plate-forme voisine, des femmes s'étaient réunies. Les vieilles avaient l'air de parfaites mégères avec leur figure ridée et dure, et l'accentuation peu engageante du maxillaire inférieur. Les jeunes, aux grands yeux noirs, avaient la figure très pleine et bouffie, d'une belle santé vulgaire. Elles manquaient absolument d'élégance. Le vêtement des femmes mariées différait de celui des jeunes filles en ce qu'il était découpé pour faciliter l'allaitement. Il s'ouvrait sur le côté et n'était fermé qu'à l'épaule droite par un seul bouton. Les jeunes filles, au contraire, avaient une chemise en gros tissu bleu fermée sur la poitrine et un grand paletot-sac. Leurs cheveux partagés en tresses, tournés en tire-bouchon, formaient sur la tête de petits cônes tout pleins de fioritures et d'agréments très recherchés. Les vieilles se coiffaient d'une loque raide, à angles durs, qui pourrait rappeler la coiffure des Italiennes, si

les femmes kaïsouris employaient à cet usage un linge un peu plus propre et si elles le disposaient avec quelque souci d'élégance. A part la combinaison savante de leurs tresses, rien ne dénote la moindre coquetterie. On ne pouvait saisir aucune transition entre la toute jeune fille et les femmes de quarante ans. Tous, hommes et femmes, avaient la figure ravagée et durcie, sans doute à cause des privations matérielles et de la rigueur du climat, car les enfants avaient la carnation très fraîche et étaient bien les plus jolis enfants qu'on pût voir.

De la plate-forme voisine, une jeune fille excitait deux jeunes gens à se battre, et bientôt, fouettés par ses moqueries, ils revêtirent l'armure des grands jours : une cotte de maille prenant tout le corps, un petit casque plat garni de mailles et ne laissant d'ouverture qu'aux yeux, un casque semblable à celui que portaient les archers au XIII^{e} siècle, au bras droit un beau brassard garni d'argent. De la main gauche, ils tenaient le petit bouclier de fer. Détail étrange : la tête était ceinte au-dessus du casque d'une écharpe de couleur. C'était moins un duel qu'une danse de guerre ; ils s'accroupissaient en face l'un de l'autre se couvrant de leur bouclier ; puis, dans un bond, ils allongeaient un coup de cimeterre, de la droite ils frappaient, de la gauche ils paraient les coups avec leur bouclier. Leurs feintes d'attaque consistaient moins dans les feintes de l'arme même que dans le mouvement du corps entier et dans la promp-

titude du coup. Certes, ils étaient très malhabiles, et la moindre feinte de notre escrime eût pu les tromper et les atteindre, mais l'aspect de ce groupe était fort pittoresque : ces hommes bardés de fer s'attaquant comme en un tournoi, les spectateurs hautement drôles avec leurs tuniques bleues et leurs croix sur la poitrine, les femmes qui de la plate-forme voisine excitaient et acclamaient les combattants, la solitude environnante avec la cime des hautes montagnes, tout contribuait à faire de ce spectacle une vision étrange et sauvage.

On donna les armes à examiner, et cet examen était d'une haute importance au point de vue ethnique. Les boucliers, composés d'un disque de cuir appliqué sur un disque de fer, étaient percés à jour par l'emporte-pièce ; au centre, une éminence ronde, et sur quelques-uns on avait enlevé des pièces en forme de croix. Ils étaient d'un travail grossier et certainement local. Mangés par la rouille, ils avaient dû souvent supporter des coups de cimeterre, et parfois on y voyait le petit trou d'une balle qui avait percé le cuir et éraillé le fer. Le bouclier est muni d'une longue lanière pour le porter à l'épaule et d'une poignée en cuir pour le tenir à la main. Jamais les Kaïsouris ne sortent sans être munis de leurs boucliers. Les sabres ont la forme courbée des cimeterres, les lames sont de bonne marque ; la poignée recourbée, ornée d'incrustations en corail, rappelle les armes maures. Les Kaïsouris reconnaissent que les

cimeterres, la cotte de maille et les brassards sont de provenance étrangère. Les brassards sont d'acier parfaitement travaillé, garni de bandes d'argent ciselé. Sans doute aucun, ce sont des armes européennes du Moyen Age, importées lors de la première immigration ou volées à des Européens au cours de guerres lointaines. L'acier est usé, l'argent est devenu tellement fin qu'il manque en plusieurs places, et beaucoup de brassards sont raccommodés grossièrement par des procédés d'ouvriers malhabiles, qui montrent clairement quelle distance il y a entre celui qui a fabriqué ces armes et ceux qui les emploient.

Vainement nous interrogeons les anciens sur leurs origines et nous leur demandons s'ils croient descendre de gens qui sont venus de l'ouest. Aucune tradition de ce genre ne leur a été léguée. Des anciens ont dit qu'ils descendaient d'un peuple venu de loin et qui se serait arrêté dans sa marche guerrière, mais nos vieux hôtes pensent que cette légende a été importée par des étrangers; pour eux, ils croient descendre de gens venus de l'est et être originaires du Daghestan. Il y a au village d'anciennes armes très précieuses, nous confie un vieux, et léguées depuis des époques lointaines, mais on ne peut les montrer à aucun étranger de peur qu'elles ne disparaissent. Peut-être considèrent-ils ces armes comme un fétiche, dont il faut dérober la vue aux profanes.

« Et vous autres, disent-ils, que venez-vous faire ici? »

« Nous venions voir si, en effet, vous étiez descendus de la même race que la nôtre. » — Mais cela semblait les étonner bien fort, et ils nous examinaient, ne comprenant pas que des gens habillés d'une façon si drôle pussent être de la même race qu'eux.

Ils voulaient à tout prix que nous fussions envoyés par les Russes et disaient que nous devions être très riches pour voyager si loin. Le vieux raconta qu'il y avait 7,000 Kaïsouris disséminés dans quarante villages.

Soudain, tout le village retentit de cris et de clameurs. Du bord de la plate-forme, on voit tous les gens qui accourent éperdus, en criant, comme pour repousser une attaque. Et, en effet, c'est l'ennemi, le feu, qui est entré dans une maison, et voilà le foin qui flambe en longues flammes. De notre plate-forme, on domine tout le village ; d'une plate-forme à l'autre, les gens s'interpellent avec des gestes antiques, les mégères s'insultent, les enfants se trémoussent.

Pourvu que, superstitieux comme ils sont, ils n'aillent pas s'imaginer que nous avons le « mauvais œil » et nous faire un méchant parti. Mais le feu s'est éteint bien vite faute d'aliments, et cette idée désagréable ne semble surgir en l'esprit de personne. Le chef vient expliquer les péripéties de l'incendie et recommander formellement de ne pas abandonner tous ensemble la plate-forme pour qu'on ne vole pas nos bagages. L'avis est bon quoique dénué d'artifices. Nous nous arrangeons avec lui pour

le repas. Ils n'ont que du lait, du vieux pain et du miel. Des voyageurs ont raconté que le miel du Caucase empoisonnait, parce que les abeilles le butinent sur les rhododendrons et les azalées sauvages. Nous en avons usé plusieurs jours sans éprouver d'inconvénients. Faute d'autres ressources, nous achèterons donc un agneau. Avant la livraison, on réclame des arrhes, comme Stépan en avait réclamé pour les chevaux. Puis on apporta un agneau, tenu par les cornes, afin de le laisser palper et constater qu'il satisfait aux conditions.

On appelle le plus ancien du village. Devant lui, tels que des acolytes, deux jeunes gens tiennent la bête suspendue par les cornes. L'ancien, la large dague étendue comme un glaive de sacrifice, commence ses incantations. Le soleil se retirait en sa gloire rouge derrière le rempart des hautes montagnes. Le kinjal avait des reflets de sang. Le vieux mettait dans l'accomplissement de ses rites la majesté d'un sacrificateur antique. Il termina par cette prière, d'une saveur tout archaïque :

Dieu ! Prenez l'âme de ce mouton.
Comme vous avez donné ce mouton,
Avec son âme, nous vous le rendons.
Lorsque nous avons prié, vous nous avez aidés.
Ce que nous avons demandé, vous l'avez donné.
Des hommes pour se multiplier, vous les avez donnés aussi.
Le printemps a passé; l'été est fini.
Nous vous remercions infiniment de toutes ces bonnes choses
Et de ce que vous nous avez donné au printemps ce bon mouton.

Puis avec le couteau il fit un signe de croix sur la bête.

D'un coup, il trancha les deux carotides et la tête de l'agneau, dont le corps roulait sur la plate-forme. Une large coulée de jeune sang fumait sur le kinjal, que l'ancien essuyait au revers de sa tunique. Il emporta comme prix de son sacrifice la tête de l'agneau. Les jeunes gens se battirent pour une autre partie de la bête, qu'ils voulaient, disaient-ils, montrer aux femmes, car c'était un agneau mâle, et ils firent à ce sujet de lourdes et presque cruelles plaisanteries.

On apporta un grand vase de miel, et nous fîmes rôtir l'agneau dans la maison. Celle-ci était située dans le bâtiment inférieur. Il fallait traverser l'étable pour y avoir accès, et la salle qui tenait lieu de cuisine et de chambre à coucher était bien l'endroit le plus enfumé et le plus malpropre qu'il fût possible de voir. Aucune issue sinon celle qui donnait sur l'étable, aucune ouverture sinon le trou par où la fumée s'en allait, au niveau du sol extérieur. Cette chambre devait être très chaude en hiver et me rappelait de loin la cuisine de l'Islande. Des bancs en bois couraient le long du mur ; au fond, le foyer ou plutôt une place où l'on faisait du feu. Aux murs de pierre noircis par la fumée pendaient les armes et les ustensiles de cuisine, en un même trophée.

La mégère regardait rôtir l'agneau, femme acariâtre, au nez pointu, aux traits durs, très malpropre et toujours prête à nous harceler. Elle excitait son mari contre nous, prétendait nous sevrer de provisions et lorsque, après nos

repas, nous lui abandonnions des morceaux d'agneau, qu'elle saisissait avec rapacité, elle s'en allait en maugréant parce que les reliefs n'étaient pas assez considérables.

Elle ne s'adoucissait que par flatterie ou pour extorquer quelque chose, faire remarquer que notre bague irait bien à son doigt, présenter une tunique de Kaïsouri ou bien faire de ses filles à nous des signes parfaitement intelligibles. Elle vantait leur beauté. C'étaient de grosses filles, très gaillardes, hautes en couleur, avec de beaux yeux noirs. L'une, qui n'avait que vingt ans, était déjà divorcée, et son mari, un Kaïsouri d'un village voisin, l'avait renvoyée à ses parents « parce qu'elle était mauvaise », racontaient ces braves gens en se tordant de rire.

Le soir, isolés sur notre plate-forme, nous restâmes fumer autour du feu ; dans l'obscurité environnante, on entendait les voix des Kaïsouris attardés qui regagnaient leurs demeures. Une jeune fille vint apporter du lait pour notre souper.

Puis, roulés dans la bourka, nous nous endormîmes sur nos armes ; le silence s'était fait, ce calme absolu des hauteurs avec la froidure des nuits dans la montagne. La nuit, l'interprète crut entendre des pas étouffés sur notre plate-forme et fit jeter une flambée au brasier pour éclairer la situation.

Le lendemain, nous errâmes alternativement dans le village, tandis que l'un de nous montait la garde sur la

plate-forme. Les Kaïsouris s'étaient répandus dans les champs. A ces hauteurs, ils cultivaient un peu de seigle, du sarrasin pour faire le pain et récoltaient des foins pour le bétail. Ils avaient des chevaux bien nourris, des vaches et des moutons. Régime de pasteurs ressemblant beaucoup à celui de l'Islande, avec cette grande différence qu'ils avaient du bois pour le chauffage. Ils faisaient eux-mêmes tous leurs vêtements d'un tissu très grossier et fort rude, fabriqué de poil de chèvre et de laine de mouton. On restait causer un peu, tandis qu'ils se reposaient de leur besogne, et racontaient leur vie très drôle. Les Kaïsouris parlent le géorgien, c'est-à-dire une langue aryenne, mêlée de quelques mots exotiques que l'interprète ne parvenait pas à saisir. Parmi ces mots, il y en avait d'allemands, tel un *komir*, *komaan*, que nous entendîmes crier par une femme pour appeler son enfant. La remarque n'a d'ailleurs pas trop d'importance au point de vue linguistique, puisqu'on a découvert des analogies entre le scandinave et le persan.

Leur religion est une *olla-podrida* de toutes les religions; mais, à travers les nombreuses pratiques païennes, il reste toujours un relent de christianisme d'autant plus étrange qu'ils ont pour voisins des peuplades musulmanes. Ils observent le repos du dimanche et font le signe de la croix, comme les chrétiens, mais ils ne mangent pas de viande de porc ni de volaille, comme les musulmans; les femmes portent au cou des amulettes

pour le « mauvais œil » et sur leurs meubles est dessinée une grande main étendue, noire, *la main du diable,* comme chez les adorateurs du diable en Perse.

Le mariage se fait par l'achat de la femme et les fiançailles durent six mois; mais, par une pratique qui rappelle les mœurs des Indiens, les jeunes époux ne peuvent se causer ni se regarder aussi longtemps que la femme n'est pas accouchée de son premier enfant. Jusqu'alors, elle est considérée comme impure et doit accoucher seule, sur une plate-forme isolée. Les époux peuvent divorcer librement, mais ils ne pratiquent jamais la polygamie, comme les Ossètes et les musulmans.

Mais peut-être plus que par tous ces détails les Kaïsouris tranchent sur les peuplades environnantes par leur esprit d'indépendance et de liberté individuelle. Tandis que leurs voisins mulsulmans, les Lesghiens et les Tcherkesses, étaient régis par une féodalité étroite, avec des esclaves et des serfs, que leurs voisins du sud, les Géorgiens chrétiens, étaient érigés en principautés, avaient un roi, comme les Mingréliens, ou des princes, comme les Géorgiens proprement dits, eux n'ont jamais reconnu aucune suprématie. Il n'y avait ni serfs, ni seigneurs, mais tous hommes libres, ne relevant de personne et ne connaissant que l'autorité des anciens et du chef du village, librement élu par eux.

Maintenant, ils doivent aux Russes un tribut de deux roubles par foyer, et ce sont à peu près les seuls rapports

qu'ils ont avec eux. Ils nous racontaient cela, tout en coupant leur sarrasin, et la jeune fille qui assistait à l'entretien s'informait aussi comment on se mariait dans notre pays. « C'est à peu près comme chez nous ! » opinait-elle.

On était transporté en pleine barbarie; par un recul de quelques siècles, nous retrouvions la civilisation des anciens Francs et des Germains, l'aspect primitif des villages de nos ancêtres. On rodait dans le village, interpellé au passage par les femmes, méfiantes, qui défendaient de s'arrêter devant leur maison et demandaient ce que nous venions faire là. Au-dessus de la première plate-forme se dressait la demeure proprement dite, avec une petite vérandah et la lourde porte d'entrée. Des poutres grossièrement équarries soutenaient la porte, et à l'un des chambranles extérieurs pendait le bouclier et le long cimeterre, toujours prêts à être saisis pour la défense du foyer. L'aspect était sauvage. Sur ce fond de bois sombre, bruni par les intempéries, la poignée du sabre luisait, la dague pendait droite dans son fourreau; le bouclier, noir, bossué, avec le reflet des clous extérieurs polis par le frottement et les cicatrices encore luisantes des dernières entailles, pendait, comme une égide. On se serait cru ainsi en quelque village d'anciens guerriers francs, et toujours je me rappellerai, comme une vision de barbarie inoubliable, certaine jeune fille adossée fièrement à la paroi, ayant à portée

de la main le bouclier et le long cimeterre et qui nous criait hargneusement de passer notre chemin.

Nous fîmes l'achat de quelques armes, mais depuis ce moment nous fûmes perdus. Le prix payé pour le mouton, des kopecks distribués un peu maladroitement à des gamins qui avaient posé, l'achat des armes leur firent comprendre que nous avions de l'argent. A la réflexion, ils avaient trouvé que nous étions munis d'espèces sonnantes, puisque nous venions de si loin, et sans vergogne venaient nous le dire. Alors, en gens qui n'ont jamais eu de l'argent et chez lesquels la rapacité se développe tout d'un coup sans connaître nulle retenue, ils nous tombèrent tous. La vieille mégère voulait nous faire acheter d'infâmes loques à des prix exorbitants; elle taxait le bol de lait à un rouble. L'hôte lui-même, furieux de ce que nous avions acquis les armes de son voisin sans nous enquérir des siennes, se fâcha, et lorsque nous lui présentâmes d'acheter son cimeterre, il en demanda des prix tellement exagérés que les accepter eût été se dévoiler entièrement et se faire dévaliser. Il réclamait deux ou trois roubles pour des bagues de fer qu'on nous avait vendues précédemment à dix kopecks et qui, en réalité, ne valaient pas davantage. Nous étions perdus et il était temps de songer à descendre le cours de l'Aragua. Seulement, personne ne voulait plus nous donner des chevaux : ils prétendaient nous dévaliser à leur aise et en détail. Nous craignions que, surtout la nuit,

ils ne vinssent reprendre leurs armes et tâter des nôtres. Aussi, était-il temps de donner une leçon. L'interprète, comme par désœuvrement, fit jouer le tambour de son revolver et leur expliqua, par manière de conversation, qu'il y en avait pour six personnes. Une balle de mon rifle alla frapper le rebord d'une pierre située à quelque cent cinquante mètres dans la vallée, ce qui sembla leur inspirer un grand respect de ces armes, et nous leur enjoignîmes d'avoir à fournir des chevaux le lendemain matin. La nuit, nous alimentâmes alternativement le feu, et tout se passa sans alerte. Seulement, leur rapacité prenait les formes les plus incongrues. Au matin, tandis que nous nous étirions sous notre bourka, l'interprète nous éveilla par cette question étourdissante :

« Avez-vous envie de vous marier? »

« Mais pas trop! » que nous lui disions.

Et nous montrant un ancien, celui qui avait sacrifié l'agneau et qui maintenant se tenait d'un air fort recueilli près de nous : « Le vieux vient proposer à monsieur — et il désignait mon plus jeune compagnon — de rester au village et de se marier. On lui cherchera dans la journée une jeune fille. »

Ce n'était pas une mauvaise spéculation : ils garderaient ainsi l'argent et les armes. Devant ces propositions intempestives, nous réitérâmes nos ordres, sans vouloir céder sur les prix, afin qu'ils ne nous soupçonnent point de faiblesse ou de ne pas connaître la valeur de l'argent.

Le moment était venu d'exhiber la paperasse russe et de les menacer de peines sévères. Le procédé eut son effet, et deux heures plus tard nous chevauchions au bord de l'Aragua en compagnie de deux Kaïsouris, après avoir serré la main de quelques jeunes gens amis : celui qui nous avait apporté son miel et l'autre qui avait vendu ses armes, et une dernière exaction de la vieille mégère, tandis que des jeunes filles se détournaient de nous par crainte du « mauvais œil ».

Des Kaïsouris à cheval, qui nous croisèrent, hélèrent avec arrogance notre chef pour lui dire railleusement : « Eh ! où conduisez-vous donc ces Russes ? » — « Ce sont des étrangers venus de loin pour nous voir ! » répondait-il. Et les fiers compagnons nous saluèrent avec respect.

Au doukan, nous lui offrîmes du vin à volonté et un *chislik*, le vrai mets caucasien : — ce sont petits morceaux d'agneau, pimentés à haute dose et enfilés à la broche. Lorsque les brocs furent vides, d'un geste seigneurial et antique, il commanda une nouvelle tournée. Nous pensions qu'il répondait à notre politesse, tellement son ordre était fier. Mais, au départ, comme il ne faisait pas mine de payer, le guide lui demanda s'il en voulait encore : « Evidemment, dit-il, on m'offre du vin, et j'en boirai aussi longtemps qu'on m'en présentera. » La rapacité de cette tribu déroutait toute observation. Lorsque mon ami avait dessiné une jeune fille, il lui donnait vingt kopecks. Elle restait la main tendue. On donnait

encore vingt kopecks. Elle tendait toujours la main. Nous renouvelâmes la gratification par manière d'expérience : mais elle, impassible, fait toujours son même geste, et nous fûmes fatigués les premiers à ce jeu. Il n'y avait pas de foin et l'on héla un Pchawe, qui habitait de l'autre côté de l'Aragua, pour lui en demander. Mais le Kaïsouri refusa de traverser la rivière pour chercher le foin. Par un sentiment de méfiance et de fierté instinctive, qui révélait la situation encore barbare de ce pays : « Je ne connais pas les gens de l'autre côté ! » dit-il, et il refusa de passer la rivière.

Malheureusement, notre situation se corsa. L'interprète, souvent maussade, était particulièrement désagréable depuis une couple de jours et nous tançait sans propos, tandis que nous chevauchions. Il venait, sans motif, d'insulter grossièrement mon compagnon, et comme je lui faisais vertement la leçon, il descendit de son cheval en brandissant mon fusil qu'il portait en bandoulière. La minute fut décisive, nos armes étaient chargées ; un geste de plus, et il pouvait y avoir mort d'homme. Il se décida bientôt à remonter à cheval, et la scène se borna à des menaces ; mais les Kaïsouris qui avaient assisté à ce spectacle sans y rien comprendre s'étaient arrêtés. Que pensaient-ils, ces barbares, de voir ainsi des étrangers, le sang à la figure, brandir leurs armes. Involontairement, nous venions de leur donner un spectacle de dépravation profonde et d'une barbarie qui valait la leur. Ils refu-

sèrent d'avancer et se mirent en tête de déposer nos bagages dans le bois et de rentrer chez eux. Nous étions dans la montagne, loin de toute habitation, sans connaître la langue, ni le chemin.

Alors, par gestes, en offrant des cigarettes, il fallut leur expliquer que la dispute n'était pas entre nous et eux, mais entre nous et cet animal d'interprète, qui leur faisait accroire que nous leur en voulions et qu'il défendait leurs droits.

Nous atteignîmes le premier doukan, celui où nous avions rencontré les jeunes filles géorgiennes et où Stépan avait accaparé son poulet. Plus une seule parole ne s'échangea entre l'interprète et nous. Au moyen des quelques mots russes, nous parvînmes à demander la nourriture. La soirée était sombre, triste. L'interprète, avec des airs de vantardise et de provocation, amusait les assistants, Dieu sait par quelles histoires! Cependant, les gens nous traitaient avec respect, s'étant aperçus que nous étions les maîtres et que nous tenions les cordes de la bourse. Le chef du doukan nous mena coucher, avec une mimique qui semblait dire : « Ne craignez rien, personne ne vous touchera ici. J'en réponds moi-même.» La situation ne présentait néanmoins pas les apparences d'une sécurité absolue. Certes, l'interprète était un homme loyal à sa manière, qui n'aurait pas voulu nous nuire, mais il se désintéressait de nous depuis que nous l'avions renvoyé. Nous étions chez un Arménien en plein

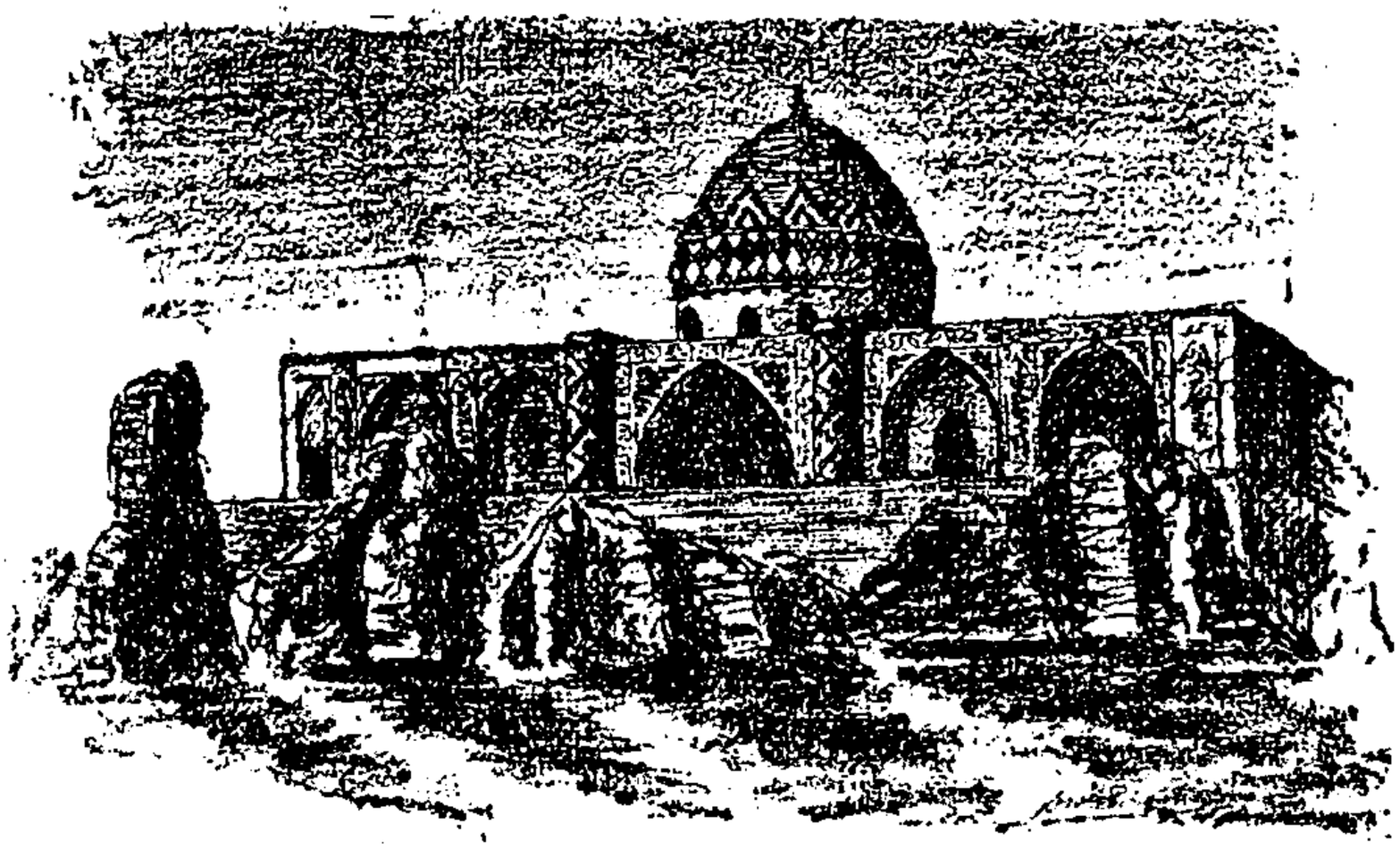
pays barbare, avec deux Kaïsouris, et tout autour des montagnards à figure farouche. On nous avait menés vers une étable en construction; on y avait accès par une fenêtre encore ouverte et par le dessus des murs. Il suffisait d'un drôle qui eût envie de nos armes pour venir nous surprendre, nous sachant ainsi seuls et abandonnés. Nous bouchâmes la fenêtre avec du foin, et roulés dans la bourka, chacun se proposa de veiller à son tour, le fusil chargé. Un des murs communiquait avec le grenier de la maison, et un tas de foin se trouvait dans un coin par où l'on pouvait aisément descendre dans la chambre. A peine étions-nous couchés, qu'une lumière brilla au grenier et que nous entendîmes des voix étouffées dans la direction du tas de foin. Etant de garde, j'allongeai un vigoureux coup de coude dans les côtes de mon compagnon. Retenant notre souffle et aux aguets, nous attendîmes. Bientôt quelques ronflements sonores nous apprirent qu'on était venu dormir à cette place, et de notre côté nous fîmes la contre-partie jusqu'au matin.

Les Kaïsouris avaient sellé les chevaux, et pour ne pas leur laisser un souvenir trop néfaste des civilisés que nous étions censés être, nous évitâmes de nous rencontrer avec l'interprète.

A Doucheti, le chef prit congé de nous. Outre le payement convenu, il reçut une large gratification, mais il en demanda encore davantage, et il fallut finir par le

renvoyer, car il en voulait toujours. Le moment était venu de s'expliquer définitivement avec l'interprète. Il fit d'humbles excuses, proposa de nous embrasser sur le front, et par un geste qui lui était familier, de l'index droit, il tira la paupière inférieure, et levant vers le ciel son gros œil congestionné : « Que le Seigneur me prenne la vue de mes yeux, fit-il, qu'il ne me permette plus de voir ma femme et mes enfants, si j'ai voulu vous offenser ! J'avais pris un peu trop de vin au doukan. »

A tout pécheur, miséricorde.



ERIWAN

Que, ces jours-là, les femmes se parent de leurs plus beaux atours et sortent, en regardant comme un plaisir particulier de se promener au milieu des jeunes gens aux joues de tulipe, aux formes de cyprès...

KITABI KULSUM NANEH.

—

Nous roulions vers Eriwan. Le soir, au haut d'une montée de 2,000 mètres, le lac Gotchaï s'était étalé devant nous comme une vision fantastique du Nord au milieu de ces pays d'orient, comme un rappel lointain des paysages polaires. Sa nappe livide reflétait en grandes masses les nuées poisseuses du ciel, traversées de rayons

jaunes, de pâles et blafardes lueurs. Les nuées hagardes, tourmentées, relevées en des attitudes de lutte et d'assaut, montaient les unes sur les autres comme pour les épouvantables cataclysmes, et des vols d'oiseaux septentrionaux passaient à tire-d'aile, ajoutant mélancoliquement au paysage les longues banderolles grises de leurs vols. Et cependant en y regardant de près, ce n'était pas encore le nord avec son absolue désespérance, sa lividité sauvage et l'anéantissement de toute vie, car tout autour de nous l'herbe, les arbustes et les fleurs avaient une vigueur méridionale, et au delà du lac se dressait l'œil de Dieu (1), avec ses neiges éclairées d'une lumière vigoureuse et ses contreforts puissants brutalement accentués par le soleil.

Toute la nuit, la troïka avait roulé dans un paysage pâle, éclairé d'abord par la lune et qui, au déclin de celle-ci, s'était assombri en une nuit intense.

Un fonctionnaire russe nous suivait à distance, précédé d'un tchapar, une manière d'estafette à cheval que les Russes et les voitures postales prennent avec eux pour les protéger contre les brigands possibles de cette route. Le tchapar à cheval, avec son fusil en bandoulière, regagnait au galop notre équipage, et dans la pénombre nocturne avec sa bourka flottante et son bonnet d'astrakan, il avait des allures sauvages. « N'allez pas si vite ! » criait-il, mais on ne lui répondit rien ; une seconde fois, il apparut aux côtés de la voiture : « *Kabarda !* » lui

(1) Alagöz.

cria-t-on impérieusement : « *Kabarda !* » — Ote-toi de là.

Et tournant son cheval, il disparut dans la nuit.

Peu à peu, l'obscurité devenait moins dense ; grises, les montagnes avoisinantes se profilaient et la nuit s'en allait en légères vapeurs qui se séparaient en flocons et montaient vers le soleil. Tout à coup, deux chacals s'en vinrent du côté de la montagne en travers de la route, la longue queue traînante, d'une allure déhanchée et nonchalante avec le museau penché. Ils s'en allaient côte à côte, revenant repus d'une excursion nocturne, après besogne faite. Mais avant que l'interprète assoupi se fût réveillé et que l'*yemschik* eût compris d'arrêter la troïka, ils avaient disparu dans les rochers qui avoisinaient la route. Maintenant, des aigles et des vautours paresseusement perchés sur les rochers environnants se laissaient tirer de la troïka ; mais, comme nous en avions déjà tué quelques-uns dans nos excursions précédentes, nous les laissâmes à l'aise étendre leurs ailes. On se blase de tout, même de tirer des aigles.

L'Ararat se dressait au fond de l'horizon, et droit nous marchions vers lui, qui était toujours plus énorme. Isolé au milieu de la grande plaine, ses assises puissantes s'élevaient d'un jet vers son cône étincelant au soleil de midi. Nettement, il tranchait sur ce ciel d'orient comme une immense chose, immobile et écrasante. Rien ne lui faisait concurrence. Dans le ciel uniformément bleu et vide, comme l'éther incommensurable, aucune nuée ne

marchait à l'assaut de ses flancs ; à ses pieds, le désert s'étendait gris, atone, comme le néant d'un monde, comme une assise inqualifiable qui n'attirait pas même le regard. Seul, il semblait exister dans la nature, et cette immensité absolue et écrasante, ce silence qui régnait partout l'imposait à l'esprit d'une façon fatidique, comme une chose presque éternelle. Telle était son immobilité, sa grandeur, qu'il semblait toujours avoir dû être là, qu'il était impossible de concevoir qu'il pût jamais disparaître. C'était la Montagne Sainte, si majestueuse, si grande que chez l'homme recevant seulement l'impression de la nature elle apparaissait avec les attributs de Dieu. Cependant, au jour marqué par l'Être suprême, elle viendra s'effondrer en poussière comme elle a surgi. — Et alors, du désert de sable environnant, une petite trombe venait vers nous, une mince colonne blanche mue par un mouvement giratoire, qui semblait animée d'une vie humaine ; on entendait son souffle ; au passage, elle absorbait d'autres poussières qui tournoyaient en elle et devenaient partie de son être ; en frôlant, elle envoyait à la figure comme une grêle de petits cailloux avec le sifflement coupant de son haleine. Et comme une apparition fantastique, une insaisissable illusion, elle vous enveloppait un instant et s'évanouissait sans traces dans la steppe, sans qu'on eût pu la retenir et l'étreindre.

A mesure qu'on approchait, la verdure et les arbres d'une oasis perdue dans la vallée déserte se dessinaient

plus nettement et, au milieu, on percevait déjà la coupole des mosquées et les minarets d'Eriwan. Eriwan, c'était tout l'orient, non pas l'orient arabe du Caire et d'Algérie, ni le turc de Stamboul, mais l'orient des *Mille et un jours*, la Perse tout entière, avec ses mosquées superbes et ses mœurs fanatiques.

Dès le premier abord, la ville avait l'aspect asiatique des lointaines cités de l'Iran. Les rues bordées de longs murs entouraient de séculaires jardins, au centre desquels se trouvent les demeures. Ainsi chacun vit dans l'absolue solitude, entouré des plaisirs orientaux et des joies non troublées du kief, au milieu des arbres ombrageux arrosés par des ruisseaux qui coulent. Rien ne laisse soupçonner l'existence d'habitations et l'on se croirait en quelque vaste nécropole. Au centre seulement quelques percées bâties à l'européenne avec pignons sur rue. Eriwan est morne et sombre aujourd'hui, car c'est le second jour de la fête des Schiites en commémoration de la mort des fils d'Ali. On sait qu'après la mort de Mahomet sa succession fut vivement disputée. Les uns voulaient comme successeur son cousin Ali, le mari de sa fille unique : Fatime. Les autres portaient au kalifat, c'est-à-dire à la plénitude du pouvoir spirituel et temporel, Aboubèkre, père de la seconde femme de Mahomet : Aïcha. Le dernier parti l'emporta; après de longues luttes, Ali parvint cependant au pouvoir, mais il fut massacré, ainsi que ses fils Hassan et Hossein. Chaque

année, les Schiites célèbrent ce souvenir par des fêtes expiatoires. Alors les Sunnites, c'est-à-dire ceux qui ont adopté la religion d'Omar, n'osent se présenter en ville de peur d'être massacrés. Les Persans et les Tartares sont presque tous Schiites; les Turcs et les Kurdes sont Sunnites.

Nous allions donc vers la mosquée, suivant la foule des Persans vêtus de longues tuniques de soie claire et les femmes enveloppées de *tadjers*, grands manteaux d'étoffe légère qui les dérobent aux regards investigateurs des hommes. On nous fit accompagner par un officier de police; mais, n'aimant pas d'être escortés comme des malfaiteurs, nous l'avions renvoyé à l'approche de la mosquée. Un long couloir y donnait accès. Tout autour, une cour intérieure entourée de portiques et bondée de monde, une vision asiatique par un éclatant soleil. D'un côté, les femmes, toutes découvertes en ce jour de cérémonie et en cet asile où aucun étranger ne peut pénétrer. Dans un rapide regard circulaire, on embrasse les groupes de fanatiques coiffés d'énormes bonnets en astrakan ou de petites calottes en feutre jaune, les femmes aux yeux inquiets et surexcités, la mosquée aux minarets de faïence et au centre un homme bardé de fer, coiffé d'un casque avec de longues cornes et armé d'un cimeterre. Des hommes habillés en femme, mais reconnaissables à leur haute taille et à leur démarche, traversent la foule, et avant que nous ayons eu le temps

de nous installer et de nous glisser au fond, des gens viennent sur nous : « Sortez ! » disent-ils. Nous protestons ; mais l'ordre est formel. « Sortez ! » disent tous ceux qui passent. « Sortez ! » crient ceux qui entrent, et nous sommes poussés vers la porte, avec de rudes coups de poing dans le dos. On se raidit, faisant semblant de ne pas sentir et se retirant lentement pour sauver sa dignité, mais on ne pourrait s'attarder de peur de soulever cette foule fanatique et surexcitée par de longs jours de jeûne. Des Arméniens arrêtés à une distance respectueuse disent que c'est une grande imprudence de pénétrer dans la mosquée et qu'on pourrait y courir de sérieux dangers, car c'était le moment de la représentation de la mort d'Ali, à laquelle aucun profane ne peut assister.

Et cependant il faut qu'on rentre : on ne peut à aucun prix perdre l'occasion de ces scènes pittoresques et uniques. Nous nous adressons au chef de la sûreté et celui-là nous envoie un Schiite qui appartient à cette mosquée et fait partie de la police. Sous sa protection, nous pénétrons de nouveau, mais le guerrier à casque relevé de cornes a disparu. La mort d'Ali est consommée.

Un groupe d'hommes, dévêtus jusqu'à la ceinture, se frappent le dos et la poitrine, avec de lourdes chaînes de fer ; on entend régulièrement le battement du fer sur la chair : les dos bleuissent et se gonflent, les pénitents transpirent et poussent des cris sauvages. La foule, attentive à leurs exercices, clame des plaintes poignantes

et se frappe la poitrine. Les hommes surexcités jusqu'au délire, la bouche tordue, l'œil en feu, sanglotent : Ali! Ali! Hassan! Hossein! Et les chaînes s'appesantissent sur les corps nus avec un bruit sourd, les mains battent les poitrines haletantes, les sanglots étouffent les voix. Tout autour, la foule multicolore et éclatante, avec des tuniques jaunes et vertes, des ceintures rouges. La galerie aux élégantes arabesques, aux portiques avec les arcs en fer à cheval, entoure la scène comme d'un cercle infranchissable, et dans le fond se dresse la mosquée, admirable bijou persan, au dôme chatoyant plaqué de porcelaine bleue et flanquée de deux minarets en faïence, dressant sur un ciel de turquoise leurs longues pointes étincelantes.

Lentement la foule s'écoule, mêlée de mendiants qui tendent la main, et il semble qu'il n'y ait nulle honte à mendier, car on voit des gens admirablement vêtus de soie implorer une aumône. Un jeune Persan, qu'on donne pour un descendant d'Ali, demande l'obole en offrant une orange ; il est vêtu de blanc immaculé, avec une longue tunique flottante de soie bleue et une ceinture jaune. Les assistants manifestent leur approbation : « Voyez ! ces chiens d'étrangers acceptent une orange d'un des nôtres. »

La ville est abandonnée et comme morte; elle se termine par le site le plus oriental qu'on puisse rêver avec ses visions nouvelles et suggestives. L'ancienne

mosquée se dresse solitairement au fond d'une cour abandonnée, avec sa niche richement émaillée de faïence multicolore, où dans une immobilité séculaire courent des fleurs et des arabesques capricieuses, et sur des pierres bleues des textes blancs du Coran avec le nom d'Allah! Le dôme aux reflets métalliques étincelle comme un bouclier sous les yeux du soleil couchant. Mangée par les siècles, détérioriée par des mains avides, mordue par les boulets des Russes, la mosquée est toujours debout avec ses teintes fauves et ses reflets de métal, coquette, brillante, mais dure aussi comme l'Islam et presque sauvage. Et tout autour, par tronçons, par masses, par colonnettes isolées et tristes comme des « témoins », les ruines des anciennes fortifications se dressent, s'enlevant à pic sur la vallée profonde et verdoyante, se détachant en silhouettes macabres sur le ciel bleu.

Et la pluie les dissout, le soleil les mange, le temps fait irréparablement son œuvre, sans qu'aucune main d'homme ne redresse les êtres perdus, en cet orient fataliste et nonchalant, où on laisse les choses s'en aller au gré du destin, sans jamais les aider ou se soulever contre elles.

Et le charme d'anéantissement et de grandeur fatale s'achève par la vue de l'Ararat, qui écrase tout ce paysage de son dôme immobile et massif. Alors compénétré du philtre de ces choses, initié tout d'un coup à des

civilisations inconnues, on pénètre dans l'antique palais des Serdars, dont une seule salle reste debout, *la chambre des cristaux*, comme un souvenir des splendeurs passées.

Tout autour, de merveilleuses peintures, aux formes raides et hiératiques, des seigneurs vêtus de brocarts superbes et d'armes fantastiques, des bayadères voluptueuses et souvent, comme le génie de ce lieu, l'image de Rustem, le héros des contes de fées et des *Mille et un jours*. Le plafond, tapissé de petites glaces, est soutenu par des ogives mauresques faites de miroirs qui se plient en nombreuses facettes et suivent les courbes gracieuses de l'arcade. Leurs reflets métalliques, les mille jeux des arabesques, les traînées de couleurs qu'ils renvoient en font un palais de fées, quelque chose d'immatériel et de très doux, car les teintes effacées des miroirs verts donnent à la salle un charme vague de vieux rêve, un de ces rêves auxquels on ne croit déjà plus, mais que l'on savoure encore pour leur absolue perfection. Des vitraux aux tons mous et atténués tamisent la lumière trop crue du dehors et répandent un jour tranquille et chaudement coloré cependant, un jour qui est pour l'esprit comme une douce caresse sans produire aucun élan. D'un côté, la salle se prolonge par un enfoncement carré, où coule sur le parvis une fontaine d'eau limpide et transparente, seul bruit qui parvienne en cette solitude, comme un susurrement de songe ; une fenêtre basse, à niveau du sol, s'ouvre sur l'Ararat et met sur une des plus

belles vues de la terre le cadre le plus oriental et le plus merveilleux. A pic, la vallée descend derrière la fenêtre, et la salle semble ainsi séparée du reste du monde et le monde n'exister plus. Et l'Ararat lui-même, la montagne énorme et dominatrice, qui s'encadre dans la fenêtre, paraît n'être plus qu'un caprice fabriqué par le maître souverain de ce lieu pour réunir autour de lui toutes les splendeurs et prouver que rien ne lui résiste. Alors on comprend l'anéantissement et la morbidesse du kief, dans ce jour éteint et coloré, au milieu de ces peintures fantastiques et des reflets magiques des miroirs, en face de la montagne immobile. Il semble que les sens soient absolument satisfaits, que le regard ne puisse rien désirer davantage, ni l'ouïe, et lorsqu'aux jours de gloire brûlait la cassolette aux troublants parfums d'oubli et que sur le tapis aux teintes changeantes la sultane lascive était couchée, tout ce qui peut satisfaire un homme en ce monde, lui faire oublier son âme et les souffrances possibles de son esprit, il semble que le prince de ce lieu l'ait réuni.

Mais déjà, dehors, la ville s'est animée; le peuple, qui partout s'accointe avec la vie réelle et se complaît dans les manifestations bruyantes et brutales, s'est répandu. La nuit est venue doucement, une nuit d'orient, fraîche et comme parfumée. De lointaines clameurs s'élèvent et se rapprochent par les rues de la ville. Les Schiites font leur promenade nocturne en souvenir d'Ali.

Ali! Ali! Hassan! Hossein!

Un homme précède le groupe sauvage, faisant tournoyer au bout d'une longue corde une boule d'étoupe imprégnée de naphte : le globe traverse l'air d'un sillon lumineux, éclaire les figures curieuses des spectateurs, bondit sur le sol en jetant mille paillettes. Féroce et désordonné, en une danse folle, le porteur bondit au-dessus du feu et le relance au-devant de lui.

Des musulmans avec de longues torches de résine aux reflets sanglants et fantastiques sautent en poussant des cris sauvages : Ali! Ali! Hassan! Hossein !

Des rangées d'hommes fanatiques, excités jusqu'à la folie, se suivent en une danse désordonnée. De la main, ils brandissent de larges dagues et des cimeterres nus; ils se tiennent à la taille et avancent sur un pas de danse sauvage; tour à tour, ils présentent les deux faces de leurs glaives qui, sous le rayon des torches enflammées, jettent des éclairs, et c'est ainsi qu'ils scandent leur marche féroce. Ils battent le pied du sol, le glaive étincelle, ils accentuent en un cri sauvage les dernières syllabes :... sann!... seinn!

Puis suivent les pénitents, la poitrine nue, se frappant du plat de leurs mains. En même temps, on entend le battement sec sur les poitrines haletantes et le cri : Ali! Ali! Hassan ! Hossein!

Lorsque le globe de feu se détache et qu'ils en allument un autre, tous les danseurs s'approchent : ils trempent la pointe des glaives dans le feu, le coupent au fil de leur

cimeterre, et alors on peut voir en un clair-obscur fantastique leurs figures surexcitées, le ricanement des dents blanches, les traits étirés et durcis, l'étincellement des yeux fauves.

Leur danse devient plus rapide, leurs glaives se retournent plus vite; on doit se jeter sur eux pour les empêcher de se battre, et toujours ils repassent jusque bien avant dans la nuit. Alors tout le cortège se dirige vers le caravansérail à travers des rues étroites où ils se pressent. Des ombres étranges s'allongent sur les murailles ; des nattes déchiquetées et qui pendent en lambeaux au-dessus de la rue s'éclairent un instant avec leurs débris pittoresques à la lueur des torches.

Au-dessus de la foule, les glaives luisent.

Puis tout s'engouffre dans la grande cour; une dernière fois, le globe de feu tourne sur l'assemblée, les torches s'éteignent et fument, le caravansérail se ferme.

Dès l'aube, on entend dans toute la ville de lointaines clameurs, les cris des Schiites encore réunis au caravansérail et qui, durant toute la nuit, ont prolongé leurs exercices fanatiques. C'est aujourd'hui le couronnement des fêtes; la procession des balafrés va parcourir les rues de la ville. L'autorité leur a défendu de tirer leurs glaives parce qu'il y a eu treize morts l'année dernière. Tous les Arméniens sont aux fenêtres, et l'un d'eux nous confie que pendant ces fêtes tout le monde est armé et prêt à toutes les éventualités, et il nous montre un

revolver de gros calibre qu'il porte sous sa redingote. Bientôt la procession apparaît au détour de la rue. Ce sont d'abord les chevaux d'Ali richement caparaçonnés que l'on mène en laisse comme aux enterrements; puis un cheval chargé d'un grand plateau sur lequel se trouve le mobilier de la victime, la vaisselle composée de petits plats de terre-cuite et les bougeoirs. Sur un coursier disparaissant sous le large harnais sont croisés deux cimeterres qui luisent au soleil; un chameau suit, avec la tente hermétiquement close qui renferme la femme d'Ali, et des colombes blanches qui transportaient ses dépêches. Lorsque tous ces emblèmes commémoratifs ont disparu, survient un groupe de pénitents, la poitrine découverte, qui se battent avec la main suivant un même rythme. Leurs têtes exaltées sont courbées sous leurs turbans multicolores; leur poitrine, au milieu de la tunique écartée, est toute rouge sous les coups; leurs vêtements éclatants au soleil avec des tonalités bruyantes, les redingotes bleues et jaunes, les ceintures blanches et vertes et le turban rouge des mollahs passent sous la lumière miroitante comme une vision d'orient. Les balafrés s'avancent, le cimeterre nu à la main, le corps couvert d'un long linge blanc, les cheveux relevés en touffe au sommet de la tête. On leur a défendu de tirer les glaives, mais dans le groupe un des fanatiques a dit : Celui qui ne tire pas son glaive est un « fils de chien » ! Et les glaives ont lui. Au chef de police qui voulait

s'interposer, on a dit : Enlevez-vous de là, ou nous vous tuons !

La figure est pâle, étirée, avec la bouche tordue dans un spasme convulsif, les yeux flamboyants à fleur de tête, des paroles sèches de fièvre : ils ont atteint le paroxysme de la folie fanatique. Avec le tranchant du cimeterre, ils se battent le front et le crâne, et déjà sur toute la figure coulent des filets de sang rouge qui leur tombent en gouttelettes sur le drap blanc. Ils passent et d'autres groupes suivent. Près de nous, une parlote de jeunes filles arméniennes, aux yeux de velours avec des traits fins et délicats, observent en jacassant la procession funèbre. Plus tard, ils reviennent : on ne distingue plus leurs traits, un masque de sang leur couvre la figure, avec les lanières plus écarlates des coupures. Le sang coule sur les épaules et sur toute leur poitrine, le tablier blanc est devenu rouge.

De petits enfants sont dans le groupe, encore ingénus et naïfs, armés d'énormes cimeterres et qui se frappent le front. Devant, un mollah, cynique boucher, magnifiquement vêtu d'un turban vert et d'une tunique de soie, commande la cérémonie en balançant son cimeterre, et son tablier blanc de toile fine est souillé du sang des autres. Les plus exaltés se frappent le crâne de la main pour faire jaillir un plus large flot de sang par les blessures.

L'aspect devient hideux, on est transporté en dehors

de toutes les conceptions de notre civilisation vers les scènes barbares de l'Inde, et soi-même, on est sous la surexcitation montante. La clameur sauvage, scandée d'une façon uniforme, retentit impitoyablement à vos oreilles, et vous subissez involontairement l'impression de ce sang qui coule et l'entraînement rythmique de la danse des kinjals et des cimeterres.

Ali! Ali! Hassan! Hossein!

Une troisième fois, ils repassent, plus hideux et plus féroces: les tabliers sont couverts de sang jusqu'aux pieds, du sang vermeil et chaud encore; les figures couvertes de sanie séchée et durcie, avec les lignes plus vives des blessures fraîches, ne laissent plus voir que les yeux étincelants et sauvages au milieu de ce masque rouge; les crânes sont couverts de caillots sous le brûlant soleil. Les voix se font plus effacées, les cimeterres sont courbés vers la terre en un geste de lassitude et les balafrés s'accoudent pour se soutenir mutuellement. Derrière eux, les plus mal arrangés, ruisselants de sang, le glaive penché à la main, se traînent lamentablement, soutenus au bras par des fidèles compatissants.

Et il semblait que de cette foule sauvage une odeur écœurante de boucherie montait vers vous, et l'esprit devenait angoissé par ces visions inconcevables. A côté de nous, les jeunes Arméniennes — qui ne pourraient sans doute voir agoniser un chat ou entendre l'explosion d'une fusée — se tordaient de rire et échangeaient

de joyeuses plaisanteries sur le compte des balafrés.

La ville est rentrée dans le calme, les blessés se sont fait panser dans la mosquée, et toute la population sort en prenant des airs de fête.

Longtemps on erre à travers les rues bordées de longues murailles grises, au-dessus desquelles pendent les arbres des jardins mystérieux ; de basses poternes y donnent accès, et parfois par la porte entr'ouverte on voit de vastes parcs avec des buissons et des bosquets ombrageux et un groupe de femmes, la bouche couverte d'un voile, en des attitudes de confidentielles commères. Lorsque ce sont des Arméniennes, elles promènent sur l'étranger leurs grands yeux curieux et se penchent l'une vers l'autre en égrenant un rire perlé ; lorsque ce sont des musulmanes, la porte se ferme brusquement, avec un bruit sec de colère, et l'on semble entendre derrière l'huis de tendres imprécations, dont « fils de chien » doit être la plus amicale.

Nous sommes restés quelque temps à un carrefour de ces rues, assis sur une borne à regarder les passants. Des femmes arrivaient de loin, habillées de leur *feredgé*, grand manteau de couleur bleue et violette qui les enveloppe entièrement et dérobe même les lignes de leur corps. Elles marchent lourdement et d'une façon nonchalante, avec leurs sandales découvertes. Les plis nombreux du feredgé laissent à peine deviner l'élégance féminine ; de loin, elles ont le visage découvert, mais

aussitôt qu'elles aperçoivent des étrangers, d'un geste brusque, elles se couvrent la figure et beaucoup se détournent du côté du mur. De quelques-unes, on voit un grand œil noir qui luit entre les plis du manteau et qui regarde. Et toutes ainsi elles passent, énigmatiques, impersonnelles, sous l'uniforme linceul de la convention, cachant à la vue des hommes leur beauté ou leur laideur. D'ailleurs, on perd sans doute peu de chose à tous ces voiles, car la plupart de celles qui circulent en rue sont de vieilles duègnes, des femmes du peuple ayant le même type ethnique que les hommes. Les plus belles restent dans les harems et dans les jardins impénétrables, et il est bien rare, lorsqu'on a pu les voir avant qu'elles ne se voilent ou qu'on observe celles dont les traits transparaissent à travers le léger tissu de gaze qui leur couvre la figure, qu'on aperçoive des traits fins et des visages aimables. Cependant, on voudrait suivre ces femmes en leurs demeures et assister aux évolutions de la vie intime, car elles se rattrapent sans doute dans l'intérieur de ces retenues de la rue, et après tout l'homme n'est plus dans la famille qu'un instrument doux et docile qui se laisse manier. La femme ne tient-elle point l'homme, toujours, par ses passions, ou même simplement par le désir d'avoir la vie tranquille !

Les livres persans jettent un jour singulier sur ces intérieurs. *Le livre des dames de la Perse*, qui affirme d'une façon si impérieuse le pouvoir autocratique de la

femme sur le mari, ne recommande-t-il pas, avec une méchanceté que l'expérience seule peut donner, les meilleurs moyens de dompter les caractères!

« Son mari, dit le texte, viendrait-il, avec méchanceté et dans l'intention de la tyranniser, à lui refuser ces droits (et il faut voir tout ce qu'on nomme les droits, qui ne sont d'ailleurs que des caprices), elle ne pourrait rester plus longtemps sous le même toit; notre comité déclare aussi que la mère et les autres parents du mari sont sans cesse hostiles à la femme : c'est pourquoi il est *waïb* (nécessaire) lorsqu'elle est contrariée dans ses projets qu'elle soutienne ses prérogatives à l'aide, du moins une fois le jour, de ses poings, de ses dents, en frappant du pied et en leur tirant les cheveux jusqu'à ce que les larmes leur viennent aux yeux et que la crainte les empêche de contrarier davantage ses vues. Kulsum-Kanet observe qu'il faut qu'elle persévère dans cet indomptable esprit d'indépendance jusqu'à ce qu'elle ait tout à fait affermi son pouvoir, et dans toutes les circonstances, il faut qu'elle fasse résonner aux oreilles de son mari la menace du divorce. Si celui-ci résiste toujours, qu'elle redouble alors toutes les vexations qu'elle sait, par expérience, propres à irriter son esprit, et cela la nuit comme le jour, pour ajouter à la misère et à l'amertume de sa condition. Il ne faut point qu'elle se radoucisse jamais d'un moment, soit le jour, soit la nuit; par exemple, s'il daignait lui donner du pain de sa main,

il faut qu'elle le jette, de la sienne à lui, avec indignation et mépris. Il faut qu'elle lui rende ses souliers trop serrés et fasse de son oreiller un oreiller de pierre, si bien qu'il devienne enfin las de la vie et forcé de reconnaître à son aise l'autorité de la femme. »

Et combien alors on comprend cette parole de Ferdoucy qui sert d'épigraphe au livre : « Les femmes sont toujours les maîtres lorsqu'elles le désirent. »

Au carrefour passent des Tartares qui nous saluent en tartare, des Persans qui nous saluent en persan, et lorsque l'interprète leur retourne le salut en leur langue, ils ne semblent nullement étonnés et ne paraissent pas s'être aperçus de notre exotisme. D'ailleurs, en tous ces pays où les nations les plus étranges se coudoient, les gens semblent distinguer difficilement les types ethniques et s'attacher surtout au costume; bien souvent, lorsque nous circulions dans les montagnes avec la bourka (1) et le papak, on saluait amicalement notre groupe comme des indigènes.

Une rue descend du carrefour vers la mosquée, qui se dresse au fond de l'échappée avec son dôme étincelant et les minarets aux reflets métalliques enlevés brutalement sur un ciel uniforme. Sur la montée, entre les deux murs parallèles, avec le fond de mosquée, des hommes viennent vers nous en lentes ascensions, éclairés lumineusement par ce soleil d'orient qui donne à toutes les

(1) Grand manteau en feutre.

couleurs leur ton propre ; mais c'est avec des couleurs qu'il faudrait traduire ces choses, car le verbe est fade et terne. Ce sont des Mongols qui montent, grands hommes au nez courbé, avec une peau mate et brune sous le soleil et de grands yeux intelligents; une large tunique de soie bleu-clair laisse voir sur la poitrine la veste blanche serrée à la taille par une ceinture jaune, ce magnifique jaune de Perse que les teinturiers n'attrapent pas. Puis ce sont des hommes du peuple, avec un bonnet rond de feutre, des vêtements déguenillés, mais dont les loques claires gagnent à ce jour lumineux un éclat de tissus exquis; ou bien une femme en tadjer violet et rouge qui grimpe en traînant ses sandales; trois imans, gras et cambrés, avec des turbans rouges autour desquels s'enroule une torsade brutale de blanc immaculé, avec des vêtements verts et bleus, des ceintures blanches et jaunes. Et toutes ces teintes sont bien propres, bien franches, s'enlèvent lumineusement l'une sur l'autre comme pour étonner nos yeux de septentrionaux. Toujours ainsi ils montent, tantôt en silhouette solitaire se détachant comme une fine aquarelle sur le décor oriental, parfois en groupes aux gestes lents et cérémonieux, comme s'ils avaient peur de déranger toute cette couleur.

Et au loin, avec des talus tourmentés et ourlés d'une frange neigeuse, « l'œil de Dieu » (1) ferme l'horizon.

Les balafrés sont rentrés pour soigner leurs blessures;

(1) Alagöz.

tous les fanatiques, arrivés au terme de ces fêtes traditionnelles, sont tranquillisés et, dès l'aube, les commerçants et les caravanes qui, depuis trois jours, campent aux abords de la ville vont rentrer tous ensemble. Dès l'aurore, lorsque le soleil encore pâle argente à peine la coupole des mosquées et fait scintiller la rosée des arbres, on est éveillé par le tintement régulier des clochettes qui passent et dont la mélodie traînarde se perd à l'horizon.

Des chameaux, en longue file, viennent à passer, de leur pas énorme et tranquille, avec le mouvement rythmique de leur cou et le balancement de leur tête halée par les soleils et les vents des déserts brûlants. Devant, un Kurde, coiffé d'un volumineux turban, ballade sur un petit âne en se retournant parfois vers la caravane. Des cavaliers montés sur des chevaux nerveux avec le kinjal en travers de la selle et le fusil sur l'épaule laissent flotter sur la croupe les longs plis de la bourka.

Ceci, c'est encore l'orient, et avide de visions nouvelles, on se précipite vers le grand bazar, le Maïdan, vide les premiers jours, mais maintenant animé d'une foule multicolore. Des Persans, aux vêtements clairs, se groupent autour des échoppes pour boire du thé dans des verres de fine mousseline; des bandes de tout petits ânes, gaillards et proprement luisants, traversent la foule d'un petit trot gamin, — gentilles bêtes à l'air intelligent qui se réjouissent d'une caresse comme de grands chiens.

Des cavaliers kurdes avec de splendides cimeterres et des turbans qui ombragent leurs figures énergiques passent dédaigneusement : ceux-là, ce sont les grands brigands qui infestent toute l'Arménie ; la finesse de leurs traits durs, leur œil pâle et brillant comme une lame, le modelé énergique de leur nez et surtout l'air hautain et dédaigneux dont ils toisent en regardant dans le blanc des yeux avec un souverain mépris disent assez à quels gaillards on a affaire. Les plus pauvres sont d'une fierté superbe, et lorsqu'on leur propose de les dessiner en leur offrant une honnête récompense, ils haussent les épaules et se détournent avec des airs de grands seigneurs offensés. Puis il y a aussi des Arabes en burnous, venus du fond de l'Arménie ; des Tartares à figure écrasée, aux gestes lents et langoureux, au long nez penché, à l'œil vide et appesanti ; des Tates au bec d'aigle, aux yeux noirs, bien droits en leurs paletots verts ; des seigneurs admirablement vêtus ; des vauriens déguenillés avec des armes superbes ; des cavaliers tenant devant eux leur femme en selle, entre les deux bras ; des gamins assis à trois sur un cheval en une file éclatante de tonalités bizarres ; des cris, des disputes, des dédains froids. Un Persan avec un faucon sur le poing court vers les portes de la ville pour se rendre à la chasse, et dans sa course le faucon éploie ses ailes sur son poing. Une caravane de chameaux, qui se rend en Perse, traverse la foule de biais, sans s'arrêter, chargée lourdement, et poursuit sa

route avec un air d'indifférence suprême pour aller camper au pied de l'Ararat.

Dans un coin, des chameaux sont couchés, l'œil mi-clos, se reposant de la longue marche ; parfois, par un doux balancement de leur tête, ils se retournent l'un vers l'autre, bâillent, lèvent le muffle au ciel, — bêtes puissantes, admirablement gracieuses dans l'ensemble et dont chaque détail massif et grossier en lui-même, les pieds informes, les genoux usés et luisants, la bosse chevelue, la face doucement hébétée constituent cependant un être majestueux et d'une puissante élégance quand il s'en va de son grand pas souple.

Et en les voyant halés et roussis par le soleil, on rêve des longs et lointains déserts, des caravanes attaquées par les Kurdes, des villes étranges de l'intérieur, des soies et des tapis rares qu'ils transportent, et ainsi au repos, ils évoquent en ce cuisant soleil toute la vie des nomades aventures, comme au port un navire sur ses ancres fait rêver aux lointains et périlleux appareillages.

Dans le bazar couvert, ce sont des visions plus tranquilles, plus doucement atténuées, en un clair-obscur suggestif. Des nattes tendues au-dessus des ruelles les protègent des chaleurs extérieures et mettent de l'ombre et de l'obscurité en tout le bazar. Seulement, d'espace en espace, une ouverture est ménagée et par elle la lumière entre brusquement, éclatante, mettant sur le sol une tache de feu, répandant tout autour sur les soies et les

tapis une chaleur dégradée jusque vers les ombres. Tout le bazar en prend un reflet fantastique; dans leurs échoppes sont assis les Persans, les jambes croisées, lisant un livre et fumant leur kalyan. En suivant la fumée bleue qui leur procure de doux hébétements, ils rêvent sans doute aux contes de fées de leurs livres. Au bazar des armes se trouvent de merveilleuses armes des Persans, des poignards kurdes recourbés pour éventrer l'ennemi, des pistolets à la crosse incrustée de fleurs d'argent et de cuivre; et il vous vient un doute en face de ces armes, on s'étonne de leur provenance, car c'est là que les Kurdes viennent vendre les produits de leurs vols; de magnifiques revolvers, des pistolets avec la marque des meilleurs fabricants de Londres y avoisinent les poignards kurdes et les dagues tartares. Des fruits merveilleux s'empilent dans les échoppes, des tas de raisins aux parfums chauds, des melons, des pommes d'amour, comme ils nomment les tomates, des pêches énormes, d'une si jolie couleur, mangées par des mendiants, dédaigneusement jetées après une bouchée et qui chez nous orneraient splendidement la table des princes.

Beaucoup d'Arméniens circulent en ville. Ce sont gens un peu bedonnants, à l'air intelligent et rusé qui se sont répandus dans tout l'orient et sont disséminés par la terre entière. Leur esprit de négoce, leur aptitude aux affaires et aux installations lointaines, leur souverain mépris de la patrie qu'ils trouvent partout où ils font

un bon commerce les rapprochent singulièrement des juifs. Seuls, ils semblent dans la race indo-européenne participer à l'esprit sémitique et, avec quelques ethnologues, on se demande s'ils n'ont point dans les veines un peu de sang juif. Mais c'est surtout en errant de caravansérail à caravansérail que les visions deviennent exquises. Dans l'un, autour de la grande cour ornée de l'inévitable fontaine s'alignent des bâtiments aux arcades mauresques avec des galeries où s'accoudent en des groupes merveilleux des gens de tous les pays. Les Persans s'empressent autour de nous, — et les Persans ont bien l'air d'être les plus galants hommes du monde. Déjà au matin, lorsque nous sommes retournés à la mosquée, ils nous ont permis de nous asseoir sur les magnifiques tapis qui ornaient la niche, dont l'accès est habituellement interdit aux profanes, et nous offrirent du thé. Ils disaient à l'interprète qu'on avait eu tort de nous chasser de la mosquée pendant les fêtes d'Ali, que nous venions de loin et qu'il fallait nous laisser apprendre. Et puis ils nous demandaient sans aucune hostilité apparente si nous étions chrétiens et combien de langues nous parlions. Au caravansérail, ils étaient très aimables aussi, avec cette sympathie qu'on devine dans le regard des hommes et cette distinction délicate qui ne s'apprend pas dans les clubs. Ils vous prenaient la main et la gardaient un instant dans la leur, car eux aussi avaient les mains très blanches et fines comme des gens qui se soignent, et ils

vous offraient de sucer au bouquin d'ambre de leurs kalyans. D'un revers de la manche, ils essuyaient l'ambre, — chose pure entre les pures, qui subit tous les hideux contacts sans jamais contracter de souillure. Dans le café, ils s'écartaient poliment sur le divan et vous faisaient asseoir à côté d'eux; on apportait un kalyan allumé et après quelques discrètes questions chacun se retirait en ses rêves en regardant monter les bulles d'air dans le bol coloré du narghileh. Au milieu, des faucons attachés par la patte déchiraient de leurs becs puissants de petits lambeaux de chair ; quelques tapis et des armes ornaient la salle.

Tous ces hommes avaient les traits d'une exquise finesse, un nez mince et courbé, des yeux pétillants d'intelligence, s'en allant chez quelques-uns en angle relevé comme les yeux des Japonais. A côté des rudes Tartares à figure grossière, ils semblaient une race plus affinée, un peu mièvre, arrivée par de longues habitudes de délicatesse et d'élégance au raffinement des civilisations avancées, et dans les œuvres les plus vulgaires de leur besogne mercantile, ils avaient des airs de dilettante. Ces Persans étaient incontestablement très sympathiques et s'ils ne paraissent pas au premier abord jouir d'une grande énergie, au moins étaient-ils de relation charmante. Sans se comprendre, on se sentait avec eux une éducation commune et on éprouvait à les rencontrer le charme qu'on ressent, au milieu de la banalité de certains

salons, à découvrir en quelques mots ou quelques gestes une âme de la même trempe que la sienne. D'ailleurs, tous ces marchands de la Perse sont des rêveurs; ils lisent en leurs magasins des contes de fées, et dans leurs songeries égayées par le soleil et rendues plus vagues par le narghileh, ils rêvent sans doute des choses plus exquises et plus curieuses que nous autres septentrionaux. Et cette poésie est comme une tradition inconsciente des antiques mœurs pastorales, alors que les Persans adonnés à l'agriculture abandonnaient le commerce aux Grecs et aux juifs.

L'autre caravansérail était plutôt populaire. On y rencontrait plus de Tartares, des chameliers qui se disputaient avec le tenancier parce qu'il voulait leur faire payer cinquante centimes après s'être reposés avec dix chameaux pendant deux heures, des Tartares hébétés assis nonchalamment sous la galerie, des Schiites la tête entourée de bandages, l'air pâle et épuisé.

Mais encore en chacun de ces groupes il y avait un aspect nouveau, un merveilleux sujet d'aquarelle, et tous ils défilaient devant le crayon de mon ami, en choisissant inconsciemment des attitudes pittoresques. L'un d'eux, un gaillard robuste avec une calotte en feutre, voulait absolument être dessiné en tenant par les cornes un bélier noir ; un autre, porteur de deux grands vases de thé, au galbe élégant, se tenait en des attitudes de miniature, et bien d'autres à la figure dure, aux yeux brillants, les

travailleurs de l'orient encore beaux en leurs loques à cause de ce grand soleil qui relève toutes les misères, mais sans tenue, les reins courbés, les échines penchées, la tête fade et hébétée, — rien qui rappelât les Kurdes ni surtout les populations si élégantes et si altières du Caucase...

Au retour, pour rapporter à ses amis un souvenir de son absence, l'interprète empila dans un panier un tas de ces belles pêches si odorantes, aux teintes chaudes et exquises; mais bientôt, aux secousses de la route, elles furent meurtries, leur suc s'en alla, leur couleur vermeille, comme un teint de femme fait pour le grand air et le soleil, se ternit et devint sale... et les impressions aussi que j'ai écrites en ce livre ne sont-elles pas comme ces fruits de l'interprète? Enlevées à leur soleil, transportées à travers les cahots et les banalités du voyage en nos froids pays septentrionaux, n'ont-elles point perdu leur couleur et leur délicat duvet de là-bas?

TABLE

Préface	VII
Nogaïs de Crimée	1
Cosaques du Kouban	15
Circassiens	55
Géorgiens.	93
Les Osses	109
Les Kaïsouris	121
Eriwan	153

BIBLIOTECA CENTRAL IMPRIMES

TYPOGRAPHIE DESMYTER, DIXMUDE.